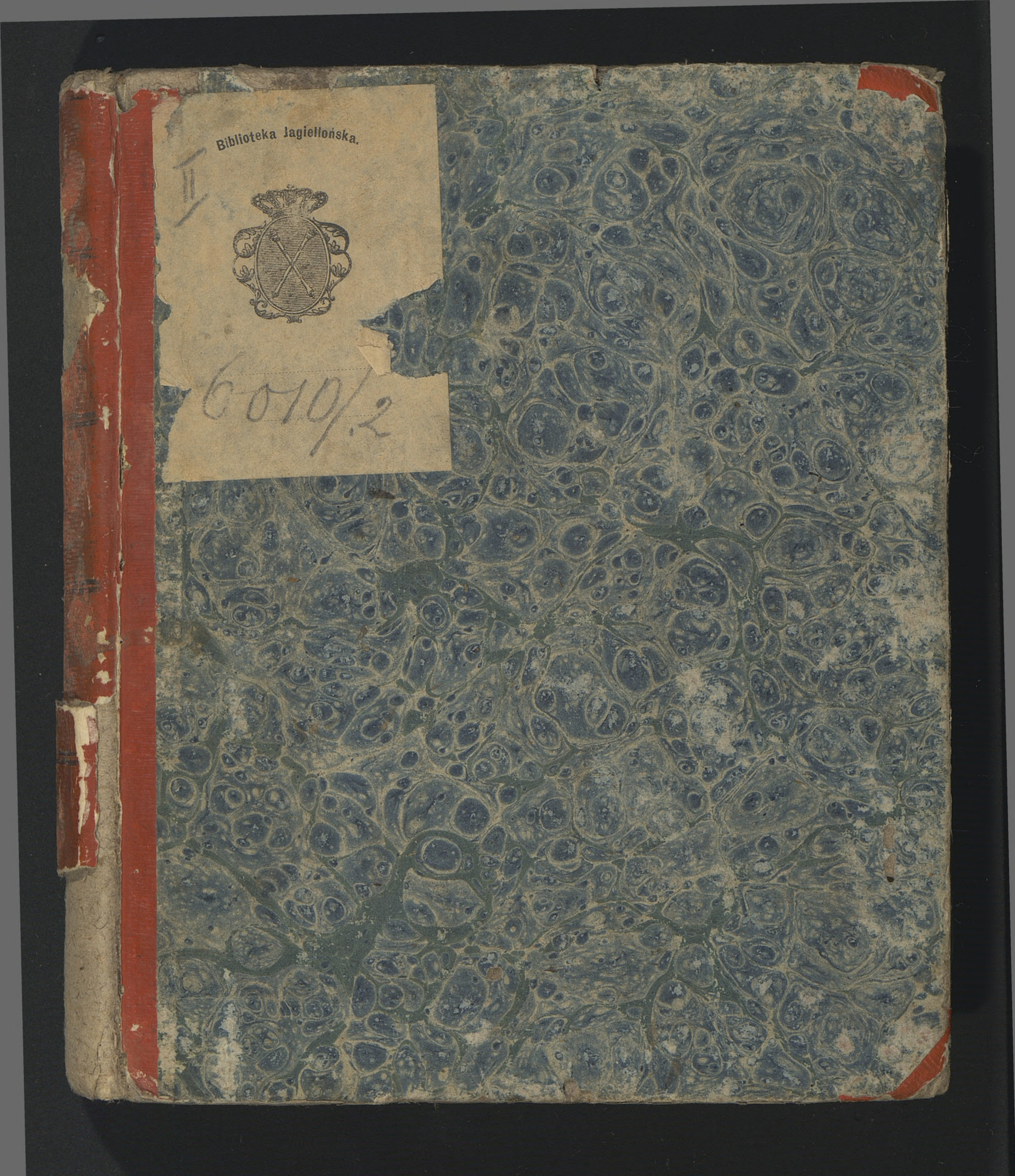
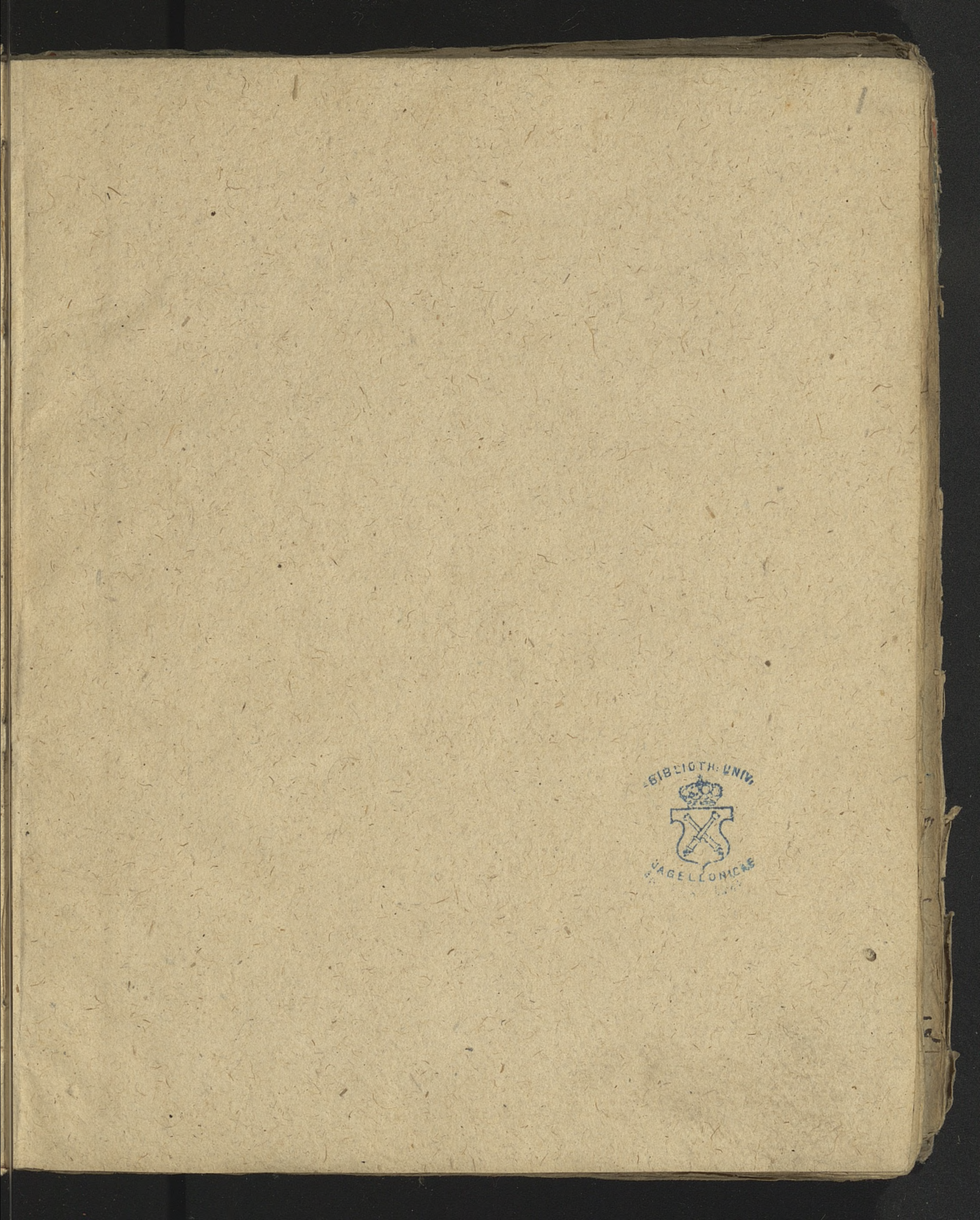
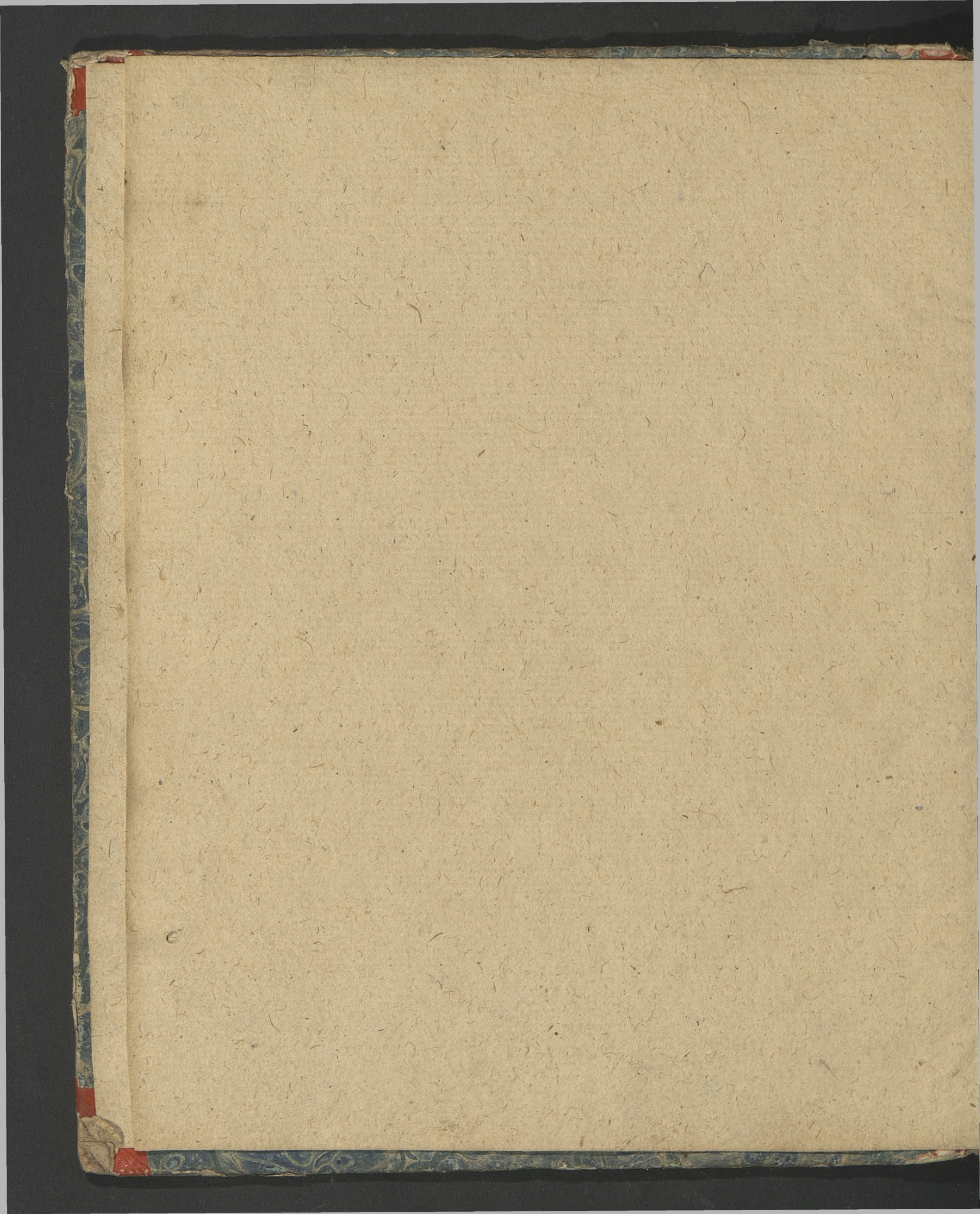
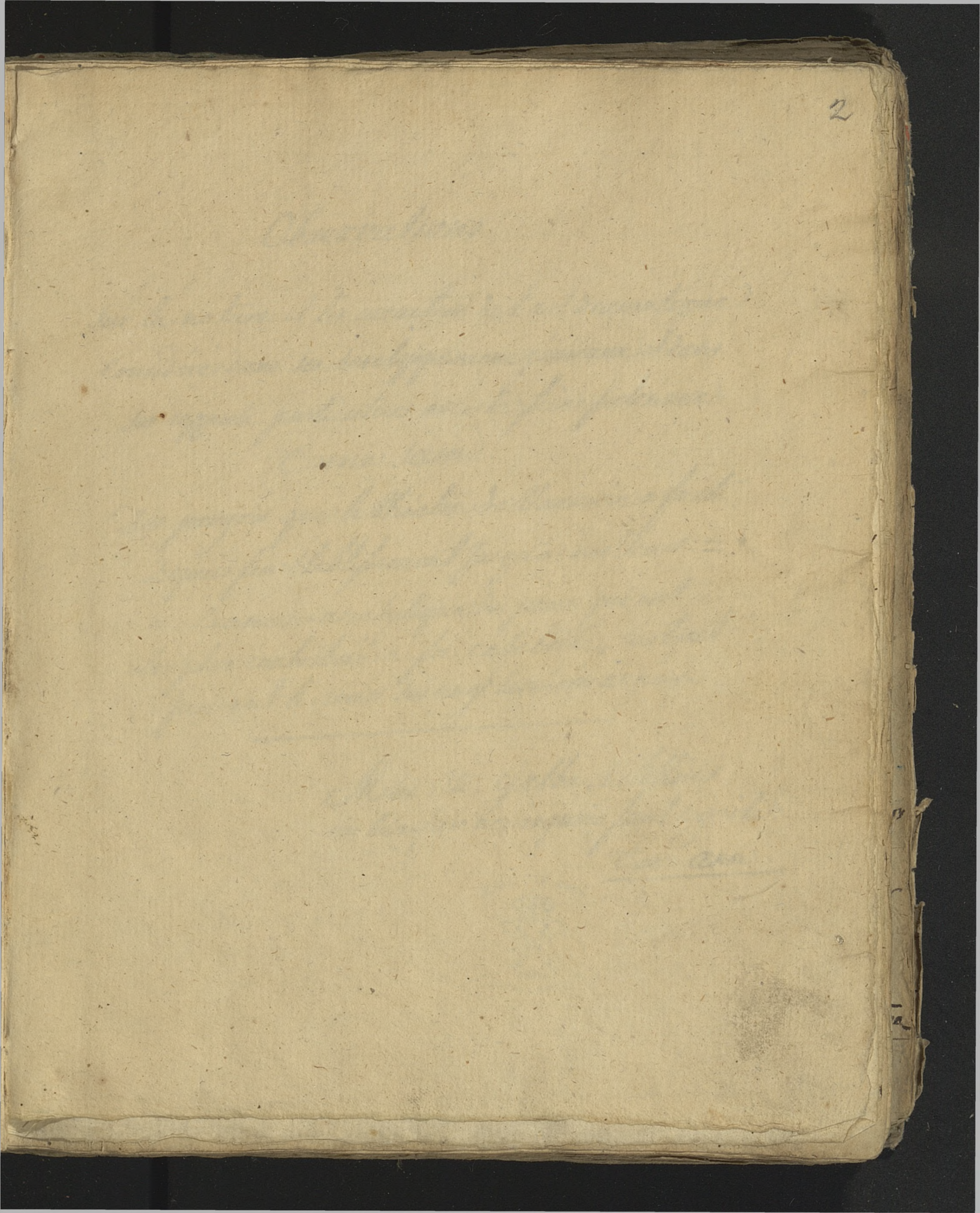
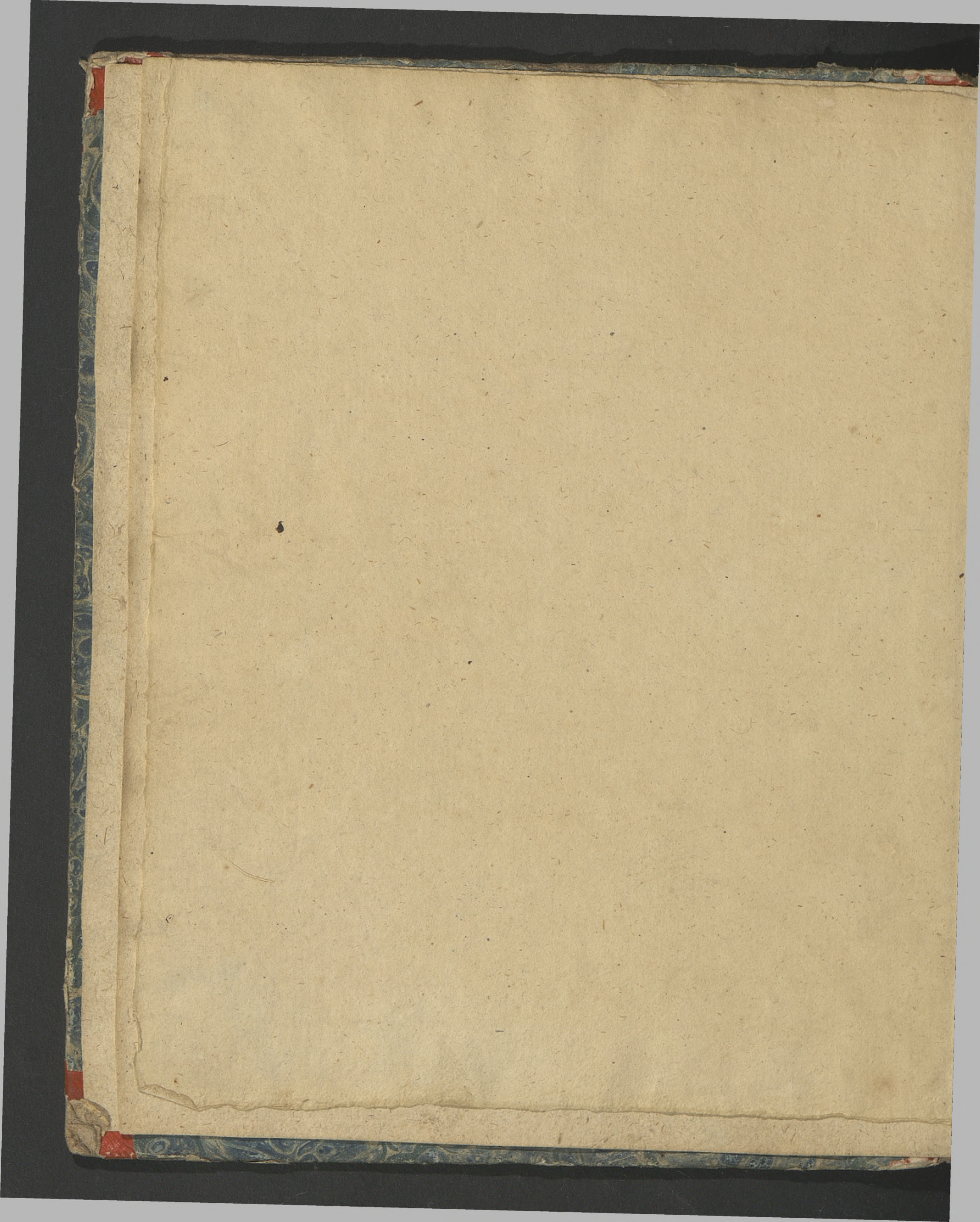

Biblioteka Jagiellońska.
6010/2









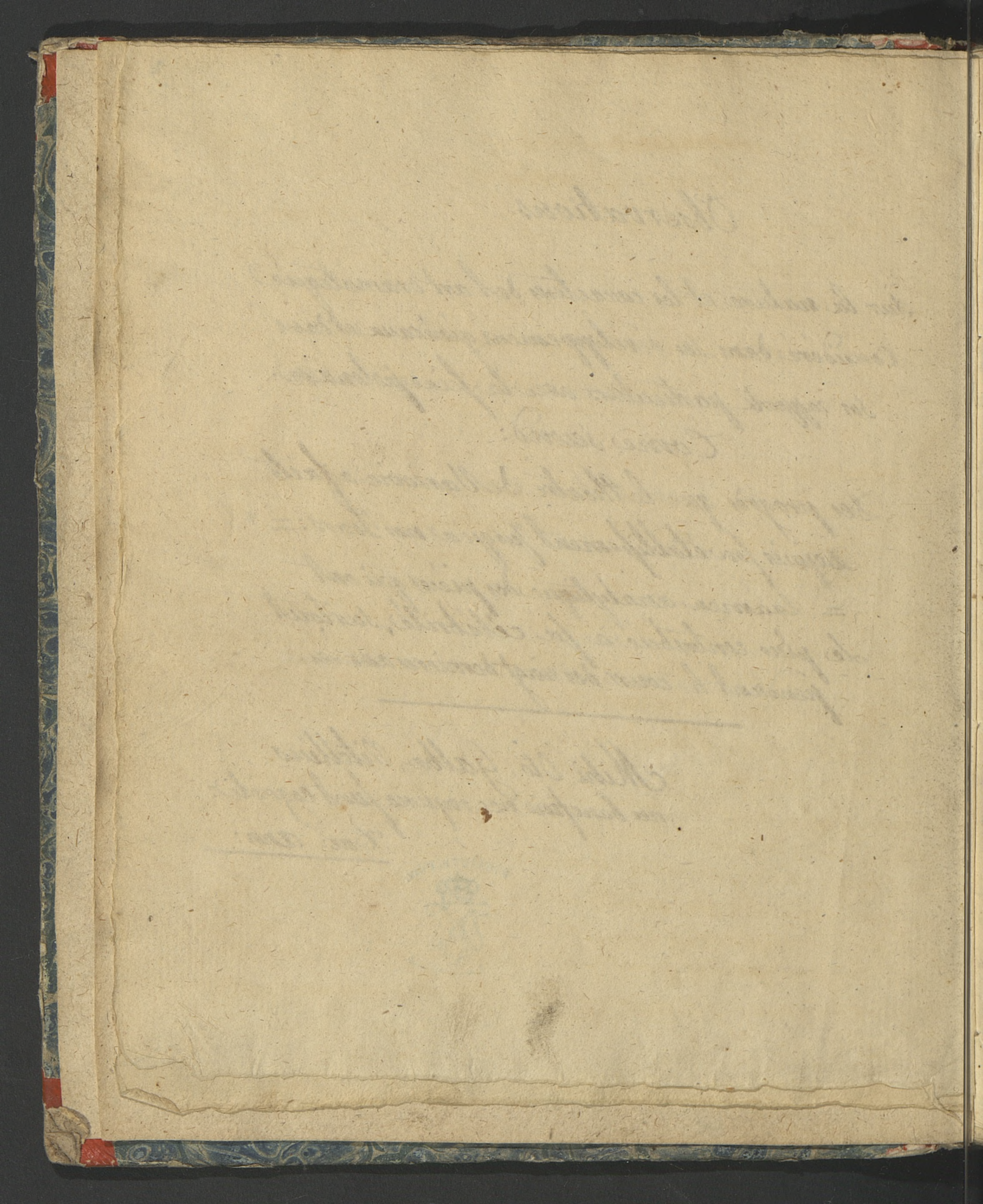
Observations

sur la nature et les caracteres de l'art dramatique
considéré dans ses développemens généraux et dans
ses rapports particuliers avec la scène polonaise.

Tome second:

Des progrès que le théâtre de Varsovie a fait
depuis son établissement jusqu'à nos jours: =
= Examen analytique des pièces qui ont
le plus contribué à sa célébrité, surtout
pendant le cours des vingt dernieres années.

Mihi Oto, Galba, Vitellius
nec beneficio nec injuria sunt cogniti:
Tac: ann:



~~Seconde partie.~~

Tôme Second

Tableau des progrès plus ou moins sensibles de l'art dramatique en Pologne, depuis l'origine du théâtre jusqu'à nos jours : = examen analytique de celles des productions modernes qui ont le plus contribué à relever et à soutenir sa réputation.

Après avoir détaillé dans les paragraphes précédens les causes qui ont retardé chez nous, et d'une manière plus sensible, les progrès de l'art dramatique ; après avoir calculé tous les moyens qui auraient pu lever les nombreux obstacles que l'ignorance, la routine et le préjugé opposaient, chaque jour, à l'essor qu'il devait prendre ; examinons maintenant pourquoi ces moyens dont on paraissait sentir l'urgente nécessité, et qu'on employait même par intervalles, n'ont pas toujours produit l'effet qu'on s'en était promis, ou ne l'ont opéré qu'à la longue et très imparfaitement. Si nous nous livrons à cette recherche sans prévention et de bonne foi, nous reconnaîtrons que les efforts qu'on a tentés à diverses époques, n'ont été infructueux, dans les commencemens surtout, que parce qu'on a méconnu la route qu'on aurait dû suivre, ou qu'on a craint de l'ouvrir et de s'y engager. Ajoutez à cela qu'on a presque toujours donné une fausse direction aux tentatives qui semblaient avoir pour objet de perfectionner la scène, et de la porter à ce point de splendeur que lui présageaient le but de son institution primitive, les motifs qui avaient déterminé son organisation, la nature même des principes

qu'elle avait adoptés, le genre de modèles qu'elle s'était choisis, et le vœu de la plus saine partie de la nation.

Si, après avoir terminé cette discussion qui ne serait pas sans intérêt, nous voulons en faire une application qui donne lieu à des rapprochemens d'une utilité sentie, reportons nous à des tems plus modernes, consultons l'esprit du siécle où nous vivons, les progrès rapides que font les convenances et le gout, surtout dans les arts d'agrément, l'ascendant irrésistible qu'ont pris les idées libérales qui forment le caractère distinctif de notre age; alors nous demeurerons convaincus, et nous serons forcés de convenir que de tous les moyens qu'on eût du employer à cette époque reculée et dont aujourd'hui même on pourrait se promettre encore ~~les effets les plus heureux~~ d'heureux effets; les plus sûrs comme les plus prompts et les plus efficaces, seraient ceux que j'ai signalés à plusieurs reprises, dans les articles précédens; savoir: 1. de ramener non seulement les écrivains, mais même les acteurs, les musiciens, les décorateurs, et, en général, tous les artistes du théâtre, chacun dans leur genre, à l'étude des classiques anciens et modernes. 2. de nationaliser la scène, autant qu'il serait possible pour le moment, de manière qu'elle devint, en quelque sorte, le dépôt des événemens mémorables qui forment les époques les plus brillantes de notre histoire.

Alors le spectacle ne se bornerait plus à offrir aux désœuvrés pour lesquels le tems est presque toujours un fardeau insupportable, ~~ce genre~~ cette succession variée de plaisirs qu'ils recherchent avec ardeur, et dont ils jouissent avec indifférence;

de plaisirs honnêtes, il est vrai, mais le plus souvent sans objet et sans but pour eux: Il deviendrait encore pour la classe des spectateurs vraiment estimables, des citoyens jaloux de la gloire de leur patrie, un véritable cours d'instruction pratique, lequel joindrait à ce grand nombre d'exemples imposans, de souvenirs glorieux qui nous consolent aujourd'hui au sein du malheur, des motifs d'encouragement pour l'avenir, aussi nobles qu'efficaces. Alors nous pourrions tirer vanité de notre passion pour le théâtre, car elle serait justifiée et ~~même~~ ennoblie par ces motifs mêmes qui l'auraient fait naître et qui la propageraient. En effet, nous n'y viendrions plus par simple désœuvrement comme autrefois; nous y serions conduits par le desir et l'espoir d'y voir, chaque jour, se dérouler sous nos yeux, quelques replis de la carte immense où sont imprimés en caractères ineffaçables, les haut-faits qui ont illustré nos ancêtres; où la main du tems a gravé ces projets hardis, ces entreprises incroyables, ces victoires, ces triomphes, ces conquêtes, ces revers même souvent plus honorables que des succès, enfin cette longue série d'exploits mémorables et dignes d'être transmis à la postérité, d'exploits qui sont la principale richesse de notre héritage, et dont le souvenir est encore une jouissance pour nous.

En effet, tels seraient, à l'époque de cette réforme salutaire, et l'objet principal et le vrai but de nos poëmes tragiques. Et s'ils joignaient à ce mérite déja si précieux, toutes les qualités qui doivent d'ailleurs former leur caractere distinctif; s'ils étaient,

en outre, avantageusement distingués par l'utilité sentie des maximes et des reflexions, par la sublimité des pensées, la magnificence des images, l'énergie de la diction, la pureté du style, et le charme d'une poésie harmonieuse et sonore, ils feraient, sans contredit, sur tout l'auditoire une impression bien plus vive et plus durable, que toutes ces tragédies françaises, allemandes ou autres qu'on transporte au hazard, et souvent sans choix comme sans gout, dans notre idiome, et dont la plupart ne sont pas plus d'accord avec le caractere national, qu'avec nos mœurs et nos usages actuels.

Nos tragédies ne seraient pas les seules parmi les productions théatrales qui gagneraient à cette réforme: le haut-comique de caractere et d'intrigue et même les petites pièces en tireraient un avantage sensible; elles porteraient, chacune dans leur genre, cette empreinte de nationalité qui doit être leur principal attribut, et qui leur convient plus essentiellement encore qu'au tragique. alors elles nous offriraient, comme elles le doivent, une image frappante et fortement esquissée des gouts régnans chez nous, des usages en vigueur dans nos grandes villes, du ton en vogue dans les sociétés, des bisarreries, des travers qui dominent impérieusement des fantaisies que la mode autorise, des préjugés, des ridicules qui diversifient les classes les plus élevées comme les plus basses, en un mot, de tous ces petits incidens qui, malgré leur nullité réele, font époque parmi les gens d'un certain monde, et qui souvent dévoilent aux yeux de l'observateur, les traits les plus cachés du caractere des Polonais d'aujourd'hui.

Quelques avantages que puisent offrir les résultats qui seraient l'effet immédiats de cette double réforme, je ne fais que les indiquer ici, et je renvoie quant aux ~~leurs~~ developpemens dont ils sont susceptibles, au par: 3. de la 1ere ~~2. chapitre du 2. volume, ou, comme~~ partie de ce volume ~~je l'ai dit plus haut, je ferai~~ où je fais connaitre les sources au-quelles doivent puis

auxquelles doivent puiser les écrivains de chaque nation non seulement les sujets de leurs poëmes tragiques, mais même ceux des comédies de caractère et d'intrigue du haut genre. J'y ai traité à fond cette matière, et je l'ai discutée avec toute l'étendue qu'elle comporte. J'y ai rassemblé toutes les preuves qui militent surtout en faveur de la nationalisation du théâtre, et qui constatent tous les avantages qui pourraient en resulter. J'y prouve en outre 1. qu'à l'époque même où la scène commençait à peine à s'organiser, nos premiers auteurs dramatiques avaient déja une espece de pressentiment qui leur faisait soupçonner la nécessité indispensable de cette naturalisation, et qui leur en montrait comme dans un lointain les avantages les plus sensibles.

2. qu'ils ont fait même, et à plusieurs reprises, des efforts assez marqués pour approcher au moins de ce but, sentant bien qu'il leur serait impossible de l'atteindre dans le tems où ils vivaient.

3. que le succès a parfois couronné ces tentatives, bien que, d'après toutes les apparences, elles ne fussent pas toujours conçues avec la prudence et la circonspection

qu'elles exigeaient, et que plus rarement encore elles fûssent suivies avec tout le zèle qu'on aurait du y mettre; d'où il résulte que les progrès qu'ils ont pu faire dans cette carriere encore nouvelle pour eux, ont étés trop lents et trop peu décisifs, pour les conduire à des résultats qui pûssent nous servir de guides sur la route qu'ils nous avaient ouverte.

Pour donner à ces trois assertions, que bien des gens peut-être traiteront de sophismes ou de paradoxes, tous les caracteres de vérités reconnues, je serai obligé de parcourir tous les genres que ces écrivains ont ~~parcourus~~ traités successivement depuis l'origine du théatre, et qu'ils ont traités d'après ce principe vraiment patriotique. Mais les détails dans lesquels j'entrerai, ne seront que des apperçus, et je citerai très peu d'exemples, surtout pour les premieres années, afin de me réserver plus d'espace pour celles qui suivront, et de pouvoir donner plus d'étendue à l'examen des pièces modernes.

Je commencerai par le genre comique, parce-qu'étant plus dans la nature, d'une execution moins

difficile, et plus fait pour plaire au commun des spectateurs, il a du le premier fixer l'attention des poëtes, de ceux surtout qui avaient plus d'imagination que de génie, et c'est toujours et partout le plus grand nombre. par une suite nécessaire, il a du le premier aussi s'ouvrir l'accès de la scène. aussi tous les théâtres connus et dans l'antiquité et de nos jours, ont-ils eus des comédies long tems avant qu'on y ait vu paraître des poëmes tragiques. Il faut pourtant en excepter les grecs chez les anciens, et les françois chez les modernes, qui ont donné un exemple contraire.

§. I.
Comédies.

Je ne suis donc ni le seul ni le premier qui ait formé le voeu de donner à notre théâtre un caractere d'originalité distinctive, qui le rende vraiment national, comme il l'était jadis chez les grecs et les Romains, voeu qui, je le repéte, n'a réellement pour objet que l'honneur de la scène, et la gloire de la nation. En effet nous voyons, dès le milieu du siècle dernier, plus d'un écrivain tenter, et à plusieurs reprises, d'imprimer au spectacle naissant, ces formes heureuses que lui prescrivaient le raisonnement et le patriotisme. Ils essayerent même, mais avec peu de succès, sans doute, d'inspirer à ceux qui le fréquentaient, ce gout qu'ils voulaient mettre en vogue. plusieurs d'entre eux firent plus; ils joignirent l'exemple au précepte, et donnerent, par intervalles, des comédies dont les

sujets étaient calqués sur les mœurs du tems, sur les usages inconséquens ou raisonnables qui régnoient à cette époque. bien que mal construits en général, et d'une diction très peu chatiée, quelques uns de ces drames se montrerent avec un certain avantage dans le tems, parce qu'ils retraçaient des circonstances locales qui intéressaient la majeure partie de l'auditoire, ou des événemens dont les resultats avaient fait sensation; parce qu'ils exposaient à la risée publique des ridicules qu'on avait sous les yeux; parce qu'enfin ils introduisaient sur la scène des personnages dont les actions pouvaient exciter quelqu'intérêt, ou des originaux que leurs bisarreries semblaient distinguer de la foule.

Mais comme ces tentatives étaient faiblement appuyées, et qu'elles ne se repétaient que de loin à loin, elles ne pouvaient obtenir un succès décisif, et les effets qu'elles produisaient, n'étaient que momentannés. d'ailleurs, comme malgré les bonnes intentions de ces écrivains, leurs drames étaient marqués au coin du mauvais gout qui régnait alors, et qu'ils portaient tous les caracteres d'imperfection qui sont l'attribut ordinaire des productions nées dans l'enfance du théatre, ils n'ont pu s'y soutenir, et sont tombés successivement, à mesure que l'art a fait plus de progrès, et que le gout s'est épuré.

Bohomolec. On peut mettre à la tête de ces écrivains patriotes qui ont tenté quelques efforts pour donner au théatre une direction plus sage et plus utile, ce fameux Bohomolec, dont les ouvrages ont

fait une espéce d'époque dans les fastes de la litterature drama-
tique. Il s'est acquis d'autant plus de droits à la réputation dont
il a joui de son vivant, que la marche qu'il a suivie vers la
fin de sa carriere, annonçait assez hautement qu'il voulait
s'ouvrir une route absolument nouvelle, prêter plus d'interêt
à ses compositions, et surtout
aux situations qui sont l'ame du poëme, dans le
comique comme dans le tragique, et donner à
ses caracteres comme à ses tableaux, une teinte plus
rapprochée de la nature, plus conforme à la
vérité, plus d'accord avec les bienseances théatrales.
mais la superstition et le préjugé ~~mirent~~ opposerent
à son zéle des obstacles qu'il ne put vaincre qu'à la
suite de longs et souvent d'inutiles efforts, et la
mort qui le surprit au milieu de ses projets de
réforme, ne lui permit pas de les conduire à leur
fin. ainsi on ne peut juger que par induction
des résultats qu'ils auraient eus.

Je ne dirai rien du ton d'originalité piquante
qui se faisait remarquer dans les procédés com-
me dans les opinions de cet homme singulier;

originalité qui devait nécessairement imprimer à ses ouvrages des formes qui peuvent paraître bizarres, et qui en effet semblent parfois annoncer le délire d'une imagination déréglée. mais du moins au plus fort même de ce qu'on appele ses extravagances, cette imagination bouillante, impétueuse ne créait rien qui ne portât plus ou moins l'empreinte du génie.

Je n'entrerai pas dans de plus longs détails sur cet écrivain que la flatterie a trop exalté, et sur lequel la satyre a versé trop de fiel. Je renvoie à l'histoire du théâtre où j'ai donné des renseignemens assez étendus et sur sa personne et sur ses ouvrages. ce n'est ni la partialité ni la prévention qui m'ont dicté les éloges que je lui accorde, non plus que la haîne ne m'a inspiré les reproches que je lui fais. au surplus, tous les deux peuvent lui faire honneur; les éloges ne sont pas toujours l'ouvrage de la flatterie, ni les reproches

celui de la satyre, et en général ni l'une ni l'autre ne daignent s'occuper d'un homme absolument nul.

Quoiqu'il en soit, ses antagonistes les plus décidés sont forcés de convenir, qu'il a mérité à plus d'un égard d'être distingué de cette foule de poëtes foibles et rampans qui se traînaient de loin sur ses pas, sans pouvoir l'atteindre dans sa course rapide, et qui, en croyant imiter sa manière, ne savaient réellement que le singer dans ce qu'il avait de bisarre ou d'inconséquent.

Le principal avantage qu'il a eu sur presque tous ses concurrens et ses rivaux, en dépit de toutes les inculpations de ses détracteurs, c'est que son nom inscrit aux fastes de la littérature, y restera gravé tant qu'elle subsistera, et qu'elle continuera d'être en honneur parmi nous, tandisque celui des aristarques qui le dénigrent, est à peine connu aujourd'hui. J'ajoute que si aucune de ses pieces de théatre, sans en excepter les plus achevées, ne peuvent plus nous servir de modèles,

ni même se montrer sur nos théâtres, elles ont du-moins échappé à l'oubli, dans lequel se sont ensévelies presque toutes celles qui ont paru à la même époque: et dans le vrai, tous ceux qui les ont jugées sans prévention, se sont convaincus que la majeure partie des nombreux défauts qu'on y retrouve, doivent être attribués à son siècle et aux préjugés qui régnaient alors, plurtôt qu'à l'auteur.

Cependant, tout en me rendant son apologiste, je conviendrai avec tous les gens de goût, que Bohomolec devait avoir en Pologne le sort qu'avaient eu en Grece, les prédécesseurs d'Eschile et d'aristophane; à Rome, ceux de Plaute et de Terence; chez les Français, ceux de Corneille et de Molière: ses comédies devaient tomber, et ne pourront jamais paraître sur la scène, bien qu'elles soutiennent encore la lecture. on ne pourrait les y admettre sans se donner un ridicule, parceque les sciences et les arts qui suivent toujours les progrès de la civilisation et du gout, sont parvenus à un dégré de perfection, qu'ils ne pouvaient connaître alors; parce-

que la diction et le style se sont épurés dans la même proportion; mais surtout parce que nos mœurs ont pris un ton de naturel, de facilité et d'élégance qui, du tems de notre bon Jésuite, eût passé pour extravagant, ou tout au moins pour bizarre, et qui de nos jours constitue le caractere distinctif des meilleures sociétés.

Le Pce Czartoryski.

L'opinion publique préparait un sort bien différent aux productions d'un écrivain un peu plus moderne, il est vrai, mais qui, indépendamment de ce frêle avantage, trouvait dans la haute éducation qu'il avait reçue, ~~et~~ dans la fréquentation du grand monde, où il tenait un rang distingué, et dans la tournure de son génie, des ressources que ne pouvait avoir son prédécesseur. Aussi peut-on, sans craindre d'être taxé de prévention, lui assigner une des premières ~~rangs~~ places parmi ceux de nos littérateurs, qui ont le plus contribué au perfectionnement des lettres, des arts d'agrément, des mœurs et des usages. Il se serait fait un nom distingué et par ses rares connaissances et par ses talens supérieurs, quand même sa naissance, sa fortune, ~~et~~ ses dignités et son crédit ne lui auraient pas assuré une prééminence aussi décidée. A ces traits on reconnaîtrait S. A. le Pce A. Czartoryski, quand même je ne le nommerais pas, et tout le monde conviendrait, qu'ils ne peuvent s'appliquer

qu'au Mécène de la Pologne, au protecteur éclairé des étu-
des et des sciences, qui sut les apprécier et les cultiver lui-mê-
me, les encourager et les récompenser dans les autres.
Il fut un des premiers qui osèrent se hazarder ~~dans~~ sur
cette ~~carrière~~ route épineuse, dont Bohomolec avait ouvert
l'entrée, sans pouvoir y atteindre lui-même le terme
que, sans doute, il s'était proposé. Son début fut
brillant, et le succès le plus flatteur couronna ses efforts.

Le Prince avait, il est vrai, commencé sa carrière
théatrale par de simples traductions: mais par cela mê-
me qu'elles portaient l'empreinte du génie et du gout, elles
annonçaient en lui ce genre d'esprit fait pour créer, et non
pour imiter. Aussi le vit-on bientôt prendre un essor plus
hardi, et s'élever au niveau des Destouches et des Régnard
qui dominaient alors sur la scène française, et qui étaient
parvenus à s'y faire une assez haute réputation, quoique
venus après Molière qui avait créé le théatre, et dont
les ouvrages en feront toujours le plus bel ornement.
Nous avons du Prince Czartoryski trois comédies qui
ont été imprimées dans le tems, et reçues du public
comme elles l'avaient été des acteurs, avec le plus vif

empressement. une quatrième est restée manuscrite, bien que de l'aveu de plusieurs savans auxquels le Prince l'a communiquée dans le secret de l'intimité, elle fût une des plus achevées sous tous les rapports. Le choix du sujet, la marche de l'action, la conduite de l'intrigue, le naturel du dénouement, l'intérêt attaché aux situations, en un mot, et l'ensemble et les détails, tout était coordonné avec le plus grand art; tout portait cette teinte de nationalité qu'on cherche en vain dans la plupart de nos pièces modernes.

Cependant, soit par une suite de cette modestie qui caractérise et qui honore le vrai talent, soit qu'il eût une trop haute idée du dégré de perfection auquel on doit porter un ouvrage destiné pour la scène, le Prince se refusa à toutes les sollicitations de ses amis, sous prétexte que cette nouvelle production n'était point encore ce qu'elle pouvait et devait être. cette reserve, au surplus, ne doit pas nous étonner; il en agit de même

pour presque tous ses ouvrages, et n'en livra à l'impression qu'un très petit nombre : encore même ce peu que le public possede, il ne le doit qu'à l'espece de violence qu'on a faite à l'auteur en diverses rencontres.

On ne peut assez regrêter que les fonctions attachées aux dignités dont il était revêtu, que ses occupations particulieres, et le concours des circonstances critiques où l'État se trouvait alors, l'aient forcé d'abandonner sitôt une carriere dans laquelle il pouvait s'assurer une si haute réputation et cueillir des lauriers qu'aucun de ses rivaux de gloire n'eût osé lui disputer ; une carrière qu'il a honorée, et qu'il eût illustrée chaque jour davantage, par les services précieux que ses productions ultérieures pouvaient rendre à la patrie et à la société.

Mais comme s'il eût voulu faire oublier cette erreur forcée ; sur une simple invitation adressée par la Société des amis des lettres, à tous les savans en général, il a voulu, dans les dernieres années d'une vieillesse déja très avancée, contribuer

contribuer, pour sa part, à la rédaction de la nouvelle histoire de Pologne que prépare cette société, et s'est chargé de la confection d'un règne qui exige de très profondes recherches, et qui, par une suite nécessaire, réclame un travail aussi long que pénible. mais les nombreuses infirmités inséparables du grand âge auquel il est si heureusement parvenu, l'ont, sans doute, forcé d'interrompre le cours de ces fatiguantes occupations, et il est plusque probable qu'elles ne lui permettront pas de les reprendre.

Les pièces de théatre que le P.ce C. venait de donner, avaient offert plus d'un avantage à la nation comme à la scène; son exemple ne leur fut pas moins utile; il fit naître au moins quelques poètes qui oserent aborder les diverses branches du genre comique, et dont les efforts réunis pouvaient opérer une heureuse révolution dans la littérature dramatique. au lieu de devenir ses rivaux, ils se bornerent d'abord à suivre de loin un modèle, qu'alors il était plus facile d'imiter, que de surpasser ou même d'égaler. Le théatre y gagna un certain nombre de pièces originales, qui enrichirent son repertoire, et lui faciliterent les moyens de se débarasser d'une partie de ces farces bizarres, que jusque là on y avait reçues in-

indistinctement et sans choix. Malheureusement il ne profita pas, comme il l'aurait pu, des ressources qu'on lui offrait, et que des encouragemens donnés à propos eussent encore multipliées: les parodies les plus monstrueuses se maintinrent à leur poste; elles marcherent de niveau avec les nouvelles pieces, et continuerent de jouir des honneurs qu'elles avaient usurpés.

A la tête des auteurs dramatiques de ce tems, l'opinion la plus générale place M. Zablocki, que les applaudissemens publics assaillirent, en quelque sorte, dès qu'il se montra. Si l'on pouvait juger du mérite réel d'un écrivain par sa fécondité, M. Zablocki eût été, sans contredit, un des premiers et des plus célébres litterateurs que la Pologne ait jamais eus. Mais l'expérience n'a que trop prouvé que cette prétendue régle d'après laquelle le vulgaire juge les hommes à talens, et qu'il croit infaillible, est souvent équivoque et presque toujours trompeuse. L'auteur que je vais faire connaitre n'a pas démenti ce que l'expérience avait démontré; et si cette vérité avait ~~besoin~~ eu encore besoin de preuves, il y aurait ajouté un nouveau dégré de conviction.

La nature lui avait assez largement départi ces heureuses dispositions qui n'ont besoin que d'une certaine culture pour s'élever au dégré de perfection qui leur est destiné; et cette perfection, chaque écrivain peut l'atteindre, quelque genre qu'il embrasse, lorsqu'il a le courage d'aborder hardiment ~~toutes~~ les difficultés, les plus insurmontables en apparence; lorsqu'il se dit comme le fils d'Oïlée: Je vaincrai tout,

13

tous les obstacles et j'arriverai. Mr. Zablocki n'eut pas ce courage ; il négligea ces dons de la nature, et parut ne pas sentir tout le parti qu'il pouvait en tirer. Les louanges parasites qu'on lui prodiguait de toutes parts, lui tournerent la tête, et bien loin de profiter du conseil que Virgile adressait aux jeunes poëtes de son tems, (a) il s'enivra à loisir de cet encens mensonger, et se crut près d'atteindre le terme, quand il entrait à peine dans la carrière. On ferait tenté de croire qu'il avait pressenti, et qu'il voulait remplir d'avance cette fausse maxime que Dorat établit en précepte : travaillez plus vos succès que vos écrits.

Il faut pourtant lui rendre justice et convenir, que le peu de comédies qu'il a réellement tirées de son propre fond ; que celles même qu'il a ~~tirées~~ empruntées de langues étrangeres, mais qu'il s'est donné la peine de retoucher, pour les adapter aux moeurs de la Pologne, sont très supérieures ~~aux~~ à bien des ébauches informes qu'on donnait encore de son tems. mais il faut dire aussi qu'elles auraient été infiniment meilleures, et plus dignes

(a) Si ultra placitum laudarit, baccharé frontem cingite, ne vati noceant.... Virg: egl.

des suffrages qu'elles ont obtenus. Si plus ami du travail, il eût pu gagner sur lui de dérober à ses plaisirs, tant d'heures, tant de jours même qu'il perdait en vain.

Toutefois, le peu de tems qu'il donnait à la composition, était encore pour lui un sacrifice trop pénible. Il renonça bientôt à ce genre de travail, et se créa de nouvelles occupations plus d'accord avec la tournure de son caractere et ses gouts particuliers; occupations plus faciles, plus attrayantes, mais bien moins propres à étendre les progrès de l'art. De compositeur quelquefois heureux il devint traducteur souvent négligé, et presque toujours au dessous de l'original. Nous avons un assez grand nombre de ses traductions, et presque toutes ont été imprimées. mais il en est plusieurs qui n'ont pu se montrer sur la scène, et parmi celles qu'on a cru pouvoir y admettre, je pourrais en citer plus d'une qui ont à peine soutenu deux ou trois représentations, très éloignées l'une de l'autre. toutes, ou à peu-près, sont restées au repertoire, mais on les a presqu'entièrement perdues de vue, depuis que le théâtre s'est enrichi de nouvelles pièces, dont quelques unes, peut-être, ne sont pas meilleures, mais s'accordent mieux avec

Les mœurs actuelles, le gout régnant et le ton de nos sociétés.

Qu'on me permette ici une réflexion qui peut s'appliquer à nos auteurs modernes comme à M. Zabloki, et qui peut-être ne sera pas plus déplacée de notre tems que du sien. J'en ai pour garant l'opinion de tous les gens instruits, de tous les amateurs du vrai beau. Il n'en est pas un seul qui ne pensât deslors, et qui ne repéte aujourd'hui, que si les écrivains qui se mettent sur les rangs, et dont les premiers essais sont comme ceux du Kotzebue de Varsovie, couronnés par les applaudissemens du public, étaient moins enivrés de ces succès éphémères, et moins avides de cette vaine fumée ~~du~~ d'encens ~~mercenaire~~; s'ils avaient le courage de se dérober à ces faux éloges, et de ne pas les regarder ~~qu'ils regardent faussement com~~ com-me le presage assuré de leur gloire future, et comme un gage de l'estime publique qui s'empresse de prévenir leurs vœux; ils pourraient avec le tems, et à l'aide de nouveaux efforts, acquérir réellement des droits à cette réputation qu'ils briguent, mais qu'ils n'obtiendront pas, parce qu'elle ne peut être le prix que du vrai talent, du travail qui la perfectionne, et du gout qui l'épure. Ils auraient d'ailleurs le mérite de s'être rendus utiles, d'avoir contribué aux progrès de l'art, de laisser un exemple ou un modele que leurs successeurs pourraient imiter, et surtout d'avoir perfectionné le genre auquel ils auraient exclusivement

consacré et leurs talens et leurs travaux. En effet, le moindre ouvrage tiré de son propre fond, s'il est traité avec l'art et la méthode que réclame le genre auquel il appartient, s'il est marqué au coin du génie, s'il porte le cachet du gout, si enfin il est aussi sagement adapté aux mœurs, aux usages et aux habitudes de la nation, qu'aux circonstances et aux localités; cet ouvrage fait plus d'honneur à l'écrivain qui le met au jour, que ne pourra jamais en faire à nos soi-disant beaux esprits, cette énorme quantité de traductions, dont ils surchargent la scène, qui ne sont faites ni pour elle, ni pour les spectateurs, et qui n'ont ni le foible mérite de l'a-propos, ni l'avantage d'une heureuse application.

Si je croyais pouvoir par là affoiblir les dangereux effets qu'a produits, et que renouvelle tous les jours l'exemple donné par M. Zablocki et ses imitateurs, je mettrais dans la même classe un assez bon nombre de pièces, qu'on nous donne pour originales, et qui ne sont réellement, pour la pluspart, que de maladroites imitations, et quelque fois même des parodies ridicules de drames ou de comédies, qu'on ose à peine avouer dans

le pays qui les a vus naître. Et quand même ce seraient réellement des originaux, quel cas voulez-vous que j'en fasse, si je ne trouve ni dans le choix du sujet, ni dans la construction de la pièce, ni dans la coordination des parties, ni dans la conduite de l'intrigue, cet ordre, cette méthode, ce gout qui devraient les caractériser? S'ils manquent de cette énergie de cette chaleur que le sentiment devrait leur prêter, et qui peuvent seules leur donner la vie?

Je conçois que des jeunes gens qui ont vu leurs petits vers applaudis dans les cercles où ils donnent le ton, se livrent avec toute l'imprudence de la fatuité, aux séductions de l'orgueil, et croient avoir réellement mérité les éloges qu'on leur prodigue. Je trouve tout naturel qu'ils prennent des bluêtes d'imagination pour des étincelles de génie, et qu'ils se persuadent à eux-mêmes, qu'il est aussi facile de composer une bonne comédie d'intrigue ou même de caractère, que de calquer sur un rimailleur français, quelques couplets anacréontiques, pour la fête de Julie ou d'Alexandrine: Mais les acteurs qui doivent être plus sensés, et qui connaissent mieux leurs intérêts, peuvent-ils, sans encourir de justes reproches, partager le délire de

ces avortons du Parnasse? peuvent-ils recevoir sans examen tout ce qu'on leur présente, et le placer au hazard dans leur répertoire? Non, sans doute: ~~l'obligation~~ les engagemens qu'ils ont contractés envers le public, leur imposent l'obligation de soutenir l'honneur de la scène, et de consacrer leurs connaissances comme leurs travaux, non seulement à l'amusement, mais aussi à l'instruction de leur auditoire. Or, ils ne peuvent remplir ce devoir, et le remplir pleinement, s'ils ne soumettent à une analyse séverre, (en attendant qu'il existe un comité de censure théatrale,) toutes les pièces qui leur sont remises, et dont les auteurs ~~veulent~~ pretendent obtenir les honneurs de la représantation. Ils doivent les juger avec la plus grande impartialité, sans égard ni pour la naissance, ni pour la forlune, ni pour le rang, ni pour le crédit de l'écrivain qui veut les livrer au jugement du public.

Comme cette obligation même leur ~~attribue~~ donne le droit de rejetter tout ce qu'ils croient indigne de l'aprobation qu'on exige d'eux, ils peuvent user dans tous les cas, et sans aucune restriction, de cette prérogative qui est la premiere et la plus sacrée des attributions de leur état.

Mais que pensera-t-on de ces acteurs, si, non contens

de se prêter si légérement aux demandes indiscretes de tant d'écrivains avides d'une réputation qu'ils ne savent pas mériter, ils imitent leur ambitieuse imprudence; s'ils se mettent eux-mêmes sur les rangs, et qu'ils inondent la scène de productions aussi dénuées d'imagination que de gout, de productions où toutes les bienséances théatrales sont violées sans pudeur? ne serait on pas tenté de leur dire, de leur repéter chaque jour, à chaque instant, d'après le Kain, Garrick et la fameuse Olfields: „L'art dans lequel vous vous exercez est entouré de tant de difficultés,
„ il exige des méditations si profondes, une étude si réfléchie, que la vie
„ entière de l'homme ne suffit pas pour en sonder tous les mystères,
„ et pour le conduire à ce dégré de supériorité sans laquelle il ne peut
„ répondre à la haute idée que s'en est formée le public éclairé. Ne pourrait-on pas ajouter: „si donc, au lieu d'employer vos moment de loisir à
„ vous perfectioner dans cette étude si longue et si pénible, vous les ~~employez~~ perdez à griffoner, en courant, des petites pieces auxquelles on ne peut donner aucun nom, où l'on cherche en vain une action, une intrigue et un dénouement, où de plats calembourgs et de froids bons mots remplacent les traits d'esprit et les élans d'imagination auxquels on s'attendait; alors vous échouerez dans cette double entreprise qui est très au dessus de vos moyens; alors ce que vous appelez la dictature inquisitoriale des X. X. aura raison de vous censurer, et de vous rappeler à l'ordre; elle pourrait même vous prédire, sans craindre de se tromper, que vous resterez toute votre vie de mauvais auteurs et des acteurs très imparfaits. C'est cette excessive avidité de gloire, c'est cette prétention à tous les genres de célébrité qui a perdu Zablocki, et qui a rendu infructueux tous les talens que lui avait départis la nature, et qu'il n'a pas cultivés avec tout le soin dont

il était capable; c'est cette passion déraisonnable qui a égaré la plupart de ses imitateurs, qui, sans avoir autant de ressources dans l'esprit, ont voulu suivre son exemple. Elle vous égarera comme eux; vous tomberez dans les mêmes erreurs, et vous n'aurez pas les mêmes excuses. «

Qu'on me pardonne cette digression qui s'est prolongée sous ma plume, sans que je m'en apperçusse. l'occasion l'avait amenée, la nature des circonstances la justifie jusqu'à un certain point. — Je reviens à mon sujet.

Je ne finirais pas si je voulais passer en revue tous les écrivains qui ont marché sur les traces de M. Zablocki, et qui l'ont rivalisé avec plus ou moins de succès. mais dans ce grand nombre, il en est un qui mérite d'être distingué de la foule, non seulement parce qu'il s'est exercé dans tous les genres, mais encore parceque son nom seul emporte l'idée de savant et d'homme de lettres. Je veux parler de M. Niemcewicz dont tous les ouvrages, ceux même qui sont étrangers au théâtre, ont un caractere d'originalité nationale qui, (leur mérite plus ou moins réel à part,) leur prête un assez haut dégré d'importance. C'est aussi par lui que je commencerai la courte analyse que je veux donner des ouvrages qui se sont montrés sur la scène depuis cette époque; j'entends de ceux qui ont fait quelque sensation. La premiere piece que je connaisse de lui est celle qu'il donna en 1790. pendant le cours de la Diéte constitutionelle de Varsovie. Elle avait pour titre: <u>le retour du nonce</u>; titre équivoque et d'autant plus illusoire, qu'à l'instar de certaines enseignes, qui ne se lient par aucuns rapports avec les objets ~~qu'on~~ qu'elles sont censés désigner,(a) il se trouve presque partout ~~s'a~~ démenti par le fond même du sujet et des incidens qui s'y rattachent.

En effet, ce retour si désiré, attendu avec tant d'impatience, et qui, d'après le titre, semble devoir former le nœud de l'intrigue, et amener le

(a) ~~Voyez à la page suivante la note oubliée ici.~~

dénouement, finit par n'être qu'un simple accessoire dans la suite du drame. C'est son mariage, qui n'était point annoncé dans l'exposition, et auquel, par conséquent, on ne devait pas s'attendre, qui devient plus tard le véritable sujet de l'action. mais comme ce mariage était arrangé d'avance; qu'il n'éprouve aucun obstacle; et qu'il s'achève avec toute la simplicité qui caractérise les événemens de ce genre, je n'y vois qu'une pure cérémonie, à laquelle il est impossible de donner le nom d'intrigue, d'autant plus qu'elle ne commence que vers le milieu de la pièce, et ne se soutient pas même jusqu'à la fin. par la même raison, le dénouement, s'il en existe un, n'est tout au plus que ce que les Grecs appelaient achevement, et ne peut ni surprendre ni attacher le spectateur, parce qu'il était prévu d'avance, et qu'il n'excite aucun intérêt.

D'un autre coté, tous les épisodes particuliers sont dans le fait, autant d'actions secondaires qui détournent sans cesse de l'action principale. ~~et déja~~ aussi, très foible par elle-même, elle devient presque nulle, au milieu de ce concours multiplié d'incidens hors-d'œuvre. Tels sont, par exemple, l'enthousiasme exalté que l'auteur prête à ses personnages dominans; — les détails interminables sur les affaires d'Etat, que chacun discute à sa maniere; — les caprices bisarres, les spasmes et le polonais francisé de la starostine; la fin malheureuse, mais trop singuliere pour être affligeante, du chevalier son adorateur; — l'élégie impromptue (comme elles le sont toutes) sur ce trépas funeste; les imprécations contre Dangiel, foible parodie de celles de Camille dans les Horaces: &c. &c. Tous ces épisodes, les deux derniers surtout, ont le double defaut de ne pas tenir au sujet de la pièce, et de fixer cependant, jusqu'à un certain point, l'attention du spectateur, sans exciter d'ailleurs la curiosité, ni réveiller l'intérêt.

Au surplus, ce drame politique, comique et tragique tout à la fois a eu le sort qu'ont éprouvé jusqu'ici, et qu'éprouveront toujours, en Pologne comme ailleurs, toutes les piéces qui ne doivent leurs succès qu'à certaines localités, qu'à des circonstances précaires, qu'à l'importance momentannée de tel ou tel événement. Ces localités n'intéressent que dans le petit canton où elles se trouvent; Les circonstances passent; Les événemens qui s'y liaient, prennent fin; les résultats heureux ou funestes qu'ils présageaient, disparaissent, ou s'effectuent sans produire aucune sensation marquée, et le drame tombe avec eux. C'est une leçon pour toutes les entreprises théatrales, de ne jamais recevoir, fut-ce même durant le cours de ces révolutions ~~imprévues~~ hardies qui semblent devoir se consolider, de ces piéces de circonstances, qui, même alors, sont condamnées à périr en naissant. De quelque part qu'elles viennent, (amoins qu'elles ne se présentent sous la sauve-garde d'un ordre supérieur,) une direction a toujours le droit de les refuser, et quand même elle s'en promettrait pour l'instant quelques avantages précaires, elle doit résister à cette tentation, car l'honneur de la scène ne peut dans aucune occasion, ni sous aucun prétexte, se prêter à ces petits calculs d'intérêt.

Je dois pourtant avouer pour la justification de M. Niemcewicz, que parmi cette foule de pieces du même genre qui ont paru depuis, et surtout pendant le cours de ces dernieres années, il n'en existe pas une qu'on puisse comparer à la sienne, —

à la Sienne et pour la diction et pour le Style; aucune où il y ait autant de grandes idées, de reflexions sages et de maximes utiles. Mais la violation des bienséances théatrales, des principes de l'art et des régles du gout, ~~ont~~ devait ôter à toutes ces beautés de détail, le mérite que chacune d'elles offrait en particulier. ~~ce mérite~~ la perfection dans tous les genres ne peut être le résultat que de l'heureuse coordination de tout l'ensemble.

Le même auteur a donné récemment deux nouvelles comédies, ~~mais de caractere~~ qui portent aussi ce caractere de nationalité, qu'on retrouve dans tous ses écrits. Elles sont traitées avec plus de méthode, et plus soignées même pour le Style. D'après cela, elles semblaient devoir se montrer avec avantage sur la scène; car on ne peut pas leur refuser le mérite d'être infiniment plus théatrales que le retour du nonce. cependant elles n'ont pas obtenu tout le succès que l'auteur pouvait raisonnablement s'en promettre. La raison en est simple: Il a choisi deux sujets qui, bien que neufs encore, ne présentent toutefois aucuns traits assez marquans, pour former un tableau qui intéresse. En effet, les originaux sur lesquels sont calqués ses personnages dominans, se sont tellement multipliés dans toutes les classes, et sont devenus si communs, que toutes leurs nuances se confondent, et que les teintes qui devraient les distinguer plus particuliérement, trop foibles pour se laisser appercevoir, s'éteignent l'une dans l'autre, et finissent par se perdre.

Sous le pinceau qui s'efforce, mais en vain, de les faire ressortir. Ces deux pièces sont L'égoïste[(a)] et le nouvelliste, deux espèces d'originaux qui se ressemblent respectivement dans tous les pays, et qui, tout en changeant de formes suivant les siecles et les contrées, présentent cependant partout le même fond de caractere.

1. L'égoïste.

On peut faire cent comédies sur ce sujet: il est assez riche pour fournir à chacun des traits qui paraîtront toujours nouveaux, tout usés qu'ils soient, parce qu'un bon peintre peut, à l'aide des couleurs, ~~peut~~ embellir tous les objets, et leur donner la fraicheur de la jeunesse. Mais on sera bien sûr, en achevant la centieme, qu'on n'aura corrigé personne; parce que personne ne renonce à un vice qui est devenu celui de tout le monde; qui n'a rien de bas, rien

(a) c'est à Pascal que nous devons ce mot Egoïsme, qui, avant lui, manquait à la langue française. Aussi pieux catholique que profond mathématicien, il prétendait que la politesse humaine savait déguiser adroitement le moi, et que l'humilité chrétienne l'anéantissait. cette seconde maxime était fausse même de son tems; L'humilité n'a jamais fait de pareils miracles: la premiere l'est devenue depuis, si elle ne l'était pas déja. l'urbanité, chez nous a tant d'autres choses à faire, et d'ailleurs est si bien parvenue à se mettre au dessus des bienséances, et à braver l'opinion, qu'elle ne se donne plus la peine de cacher un vice dont elle se fait honneur, et qu'elle sait même, au besoin, métamorphoser en vertu.

d'humiliant; qui donne même une espèce de célébrité à ceux qui savent le faire valoir, et qui d'ailleurs devient, suivant les chances, la source d'une foule d'avantages, dont chacun tire parti du mieux qu'il peut. autrefois on pratiquait avec une espece de reserve, et comme en secret, ces maximes des ames sèches, aujourd'hui on les professe hautement, et chacun pense comme Fontenelle et Champfort: que la ressource la plus sûre et la moins sujete aux mécomptes, est celle que l'on trouve en soi-même, et que le dévouement le mieux recompensé, est celui qu'on a pour sa propre personne. aussi chercher, parmi tous les individus de tous les pays et de toutes les classes, vous n'en trouverez peut-être pas un seul qui ne s'occupe très affectueusement de lui-même, et qui ne laisse aux autres le soin de penser à eux, à moins que son intérêt ~~du moment~~ particulier ne l'oblige de sortir, pour un moment, du cercle de ses habitudes favorites. quoiqu'il en soit, tous les moralistes ne cessaient jadis, et ne cessent encore aujourd'hui de déclamer à tort et à travers, contre ce qu'ils appelent la secte des égoistes, mais leurs volumineuses diatribes n'ont produit d'autre effet, que de convaincre tout le monde, qu'ils étaient eux-mêmes à la tête de cette nombreuse cohue.

Il résulte delà qu'il est des vices trop généralement répandus, et surtout trop accrédités, trop fondés en raisons ou plutôt en prétextes aux yeux des gens qui en sont entachés, pour qu'on puisse jamais espérer de les en guérir, quand même on les attaquerait de front. cette universalité même offre au poéte comme au moraliste, un si grand nombre de traits, et de si variés, qu'il est impossible d'en trouver un seul dont l'application présente

quelque chose d'assez vrai et d'assez juste, pour pouvoir fixer l'attention de qui que ce soit. aussi le tableau qui en résulterait serait-il d'une monotonie qui le rendrait insipide, et qui l'empêcherait de produire aucun effet.

Si quelqu'un eût pu traiter, du moins avec une apparence de succès, un sujet de ce genre, c'eût été Molière; et malgré les pressantes sollicitations de plusieurs de ses amis, il s'est donné bien de garde de l'entreprendre, bien que ce caractère ne fût ni moins commun, ni moins odieux de son tems que du nôtre. Il sentait qu'il pouvait corriger tous les vices auxquels il déclarait la guerre, ou du moins les forcer, par la crainte de la risée publique, de couvrir des voiles de la circonspection ~~et du mystere~~, leurs ~~les~~ déhors révoltans ~~d'une passion basse et méprisable~~, mais il était intimement convaincu que l'égoïsme se rirait de tous ses efforts.

Il est donc évident que c'est un des sujets les moins faits pour la scène, et que l'auteur qui se chargerait de l'y introduire, ne retirerait d'autre fruit de son travail, que d'amuser -un instant ~~ou~~ ou peut être- d'ennuyer son auditoire, sans corriger un seul individu, quand même il joindrait à des talens supérieurs, la plus grande connaissance du théâtre, et qu'il donnerait à son drame le plus haut degré de perfection dont il serait susceptible; a plus forte raison s'il le traitait foiblement.

C'est le sort qu'ont eu les trois seuls poëtes français (Fabre, Barthe et Caïlhava) qui se soient hazardé à mettre en scène ce personnage, le Prothée du théâtre. — Le premier l'a peint sous les traits ~~des couleurs~~ les plus odieux; il a même dépassé la mesure; ce qui doit paraître étonnant dans un pareil sujet. J'ajoute que cet excès de sévérité, que ce fiel amer dans lequel il trempa ses couleurs, est inutile, déplacé même dans son drame, car son égoïste, sous le nom de Philinthe, quoiqu'un des personnages dominans, n'y tient cependant qu'un rang subalterne; il ne se trouve là que pour faire ressortir

plus avantageusement les qualités du vertueux Alceste, qui est proprement le héros de son poëme. — [Barthe l'a placé sur le premier plan; c'est le personnage qui domine; tous les autres lui sont subordonnés. Il croyait donner le change en substituant au titre d'égoïste celui d'homme personnel; mais cette ruse n'a produit aucun effet, et sa comédie n'en a pas eu plus de succès. Le portrait qu'il en trace ne manque pourtant pas d'énergie, on y retrouve même, par intervalles, du nerf et de la vigueur; malgré tout cela, ~~cela~~ c'est une esquisse et non un tableau: aussi tout le monde, en sortant du spectacle, disait à haute voix, qu'avec beaucoup d'esprit il avait fait une comédie très médiocre.[a]

Cailhava pouvait choisir entre les deux modèles qu'il avait sous les yeux, et il n'en a suivi aucun; deux routes s'ouvraient devant lui; il n'a tenu ni l'une ni l'autre, et s'est frayé une nouvelle carrière, où il s'est fourvoyé comme ceux qui l'avaient devancé. Son égoïste est le héros de sa pièce comme celui de Barth, mais le rôle qu'il y joue est encore plus

(a) On raconte à l'occasion de cette comédie de Barthe, une anecdote qui prouve bien ce que j'ai avancé plus haut: que ceux qui déclament le plus fortement contre l'égoïsme sont presque toujours les premiers, sinon à l'afficher publiquement, du moins à le justifier par leur conduite, et qu'ainsi ce serait en vain qu'ils se flateraient d'en guérir les autres. — Barthe arrive, un jour, son drame à la main, chez son ami Collardeau, qu'il trouve prêt à rendre le dernier soupir, et sans égard pour son état, malgré son refus de ~~l'entendre~~ l'écouter, il le force sans pitié d'en entendre la lecture jusqu'au bout; il ne lui fait pas grace de la moindre scène. Après avoir fatigué son malheureux ami pendant plus d'une heure, il lui demande son avis. » Vous pouvez, lui répondit Collardeau, d'une voix mourante, ajouter un trait bien frappant au caractere de votre égoïste; » dites qu'il force son vieil ami étendu sur son lit de mort, d'écouter la lecture d'une » comédie en cinq mortels actes. « Barthe n'est surement pas le seul qui ait mérité ce reproche; il n'est point de poëte comique, point de philosophe, point de moraliste, point de ces déclamateurs à gages, de ces antagonistes ardens de l'égoïsme, qui ne fût prêt à faire la même chose que Barthe, et pis encore, si son intérêt du moment l'exigeait.

foible, plus décousu et plus insignifiant. aucune de ces pièces n'a été reprise, quoiqu'elles soient toutes les trois restées au repertoire, et il est plusque probable qu'elles ne reparaitront plus sur la scène.

La chûte de ces trois auteurs a découragé tous ceux qui peut-être auraient eu la tentation de suivre leurs traces. le sujet est absolument abandonné, et l'égoiste reste et restera encore long tems à faire; car malgré tout le respect que je dois aux connaissances et aux talens de M. Niemcewicz, j'oserai dire que sa comédie, assez bien construite d'ailleurs, et d'une diction très soignée, est si foible d'intrigue, qu'elle remplit encore moins son objet que celles dont je viens de parler. Cependant il ne manquait pas plus de modeles dans la capitale et les provinces de la Pologne, que ses devanciers dans leur pays. Ils fourmillent ici comme en France et dans tout l'univers. mais, je le repète, c'est précisément cette surabondance qui fait la difficulté de l'entreprise, et il faudrait un génie bien supérieur pour pouvoir, dans ces milliers de traits épars, et qui presque tous présentent la même physionomie reconnaître, saisir et employer à propos ceux dont il pourrait former un tableau qui fut assez frappant de ressemblance, pour qu'à la premiere vue chacun s'écriât: <u>c'est lui</u>. mais où trouver ce génie?

Si pourtant, et contre toute attente, quelque poëte, dans l'espoir de réussir où les autres ont échoué, voulait encore, à ses risques et périls, mettre un cinquieme égoiste sur la scène, je vais lui fournir quelques traits qui pourront l'aider dans son travail, sans, du reste, vouloir y entrer pour rien. Il les trouvera réunis dans l'appollogue suivant que je transcris des œuvres de M. Arnault, et qui est aussi une critique de l'égoiste.

Le Colimaçon = fable.

Sans amis comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger ;
Se retirer dans sa coquille,
au signal du moindre danger ;
S'aimer d'une amitié sans bornes,
de soi seul remplir sa maison ;
en sortir, suivant la saison,
pour faire à ses voisins les cornes ;
signaler ses pas destructeurs,
par les traces les plus impures ;
outrager les plus tendres fleurs
par ses baisers ou ses morsures ;
Enfin chez soi, comme en prison,
Vieillir de jour en jour plus triste :
C'est l'histoire de l'égoïste
et celle du Colimaçon.

le nouvelliste.

ce que j'ai dit de la difficulté de mettre l'égoïste au théâtre, du moins avec quelqu' avantage, je puis, et à de bien plus justes titres encore, l'appliquer au nouveliste. Non seulement ce caractère présente les mêmes inconvéniens, mais il y joint le désavantage d'offrir infiniment moins d'intérêt, et de ne réveiller ni la curiosité ni l'attention. bien loin d'imiter l'égoïsme qui se déguise avec art, et qui sait prendre partout les formes les plus séduisantes, il s'affiche hautement sous un costume presque toujours grotesque; il se montre dans les plus basses classes comme dans les plus élevées, dans les rassemblemens les plus obscurs comme dans les sociétés les plus brillantes, mais avec cette différence que dans les-unes, il prend l'allure et le ton de la politique, tandisque dans les autres, c'est un commérage absurde et ~~ridicule~~ grossier, qui n'a pas plus de but que de terme. ce vice pourtant ou, si vous voulez, ce ridicule n'est pas tout à fait aussi commun que l'égoïsme, car il n'est personne qui ne s'aime de préférence à tous les autres, et qui ne s'occupe exclusivement de lui-même, et il se trouve, au contraire, bien des gens qui, soit ignorance, soit paresse, soit indifférence, ne s'interessent à rien de ce qui se passe dans le monde politique.

politique. Malgré cela, il n'en est pas plus propre à fai-
re fortune au théâtre. Il doit même s'y trouver encore moins
à sa place, parce qu'il a quelque chose de populaire et de
trivial, qui ne permet pas de le traiter en grand et de le for-
cer en couleur, à moins qu'on ne transportât la scène dans
une de ces sociétés brillantes qui donnent le ton dans une
capitale, et qu'on ne prît pour son héros, un personnage
d'une haute distinction. mais quel rôle que celui de nouvel-
liste, pour un homme qui jouit d'une certaine considéra-
tion dans le grand monde?

Si, au contraire, on choisit son personnage dominant
dans une classe très inférieure; que ce personnage et
tous ceux qui sont en rapport avec lui, soient des hom-
mes du commun; que les prétendues nouvelles dont ils
s'occupent, appartiennent à la classe de celles qui peu-
vent fixer l'attention de pareils gens; qu'enfin le lieu de
la scène soit une petite ville à peine connue de nom: alors,
au lieu d'une comédie de caractère que l'auteur avait pro-
mis, le repertoire ne s'enrichit réellement que d'un drame
d'un genre équivoque, que sa singularité bizarre fera peut-
être goûter dans le premier instant, mais auquel ni la
pureté du style, ni même la beauté de la versification ne
pourront donner une importance, que le choix du sujet,

la nature de l'action et la marche de l'intrigue lui refusent.

tout au plus un écrivain pourrait-il hazarder ce caractère dans une pièce où il se proposerait un objet plus intéressant. mais alors même il ne pourrait l'y faire paraître que sur un second plan; il serait contraint de lui assigner un rang très subalterne, et dans ce cas, il ne ~~formerait~~ tiendrait plus au sujet du drame; ce serait un simple épisode, un accessoire de circonstance, fait pour amuser, un instant, ceux des spectateurs qui sont incapables d'une attention suivie; encore même faudrait-il qu'il pût se coordoner avec l'objet principal de l'action.

C'est ainsi que le premier des orateurs anglais, Sheridan, l'a introduit dans la pièce à laquelle il a donné pour titre: <u>School for Scandal</u>.[(a)] ce drame, un de ceux qui font le plus d'honneur à la littérature dramatique

(a) Dans une des scènes du 3e acte, (si je ne me trompe) le théâtre représente une salle d'assemblée, où se trouvent réunies plusieurs personnes de distinction. tout d'un coup on y voit arriver deux ou trois de ces coureurs éternels, qui ne connaissent d'autre occupation que celle de ramasser et de débiter, à tort et à travers, des nouvelles apocryphes, qu'ils donnent partout pour des faits avérés. après les cérémonies d'usage, ils s'empressent de raconter l'histoire d'un mari qu'ils supposent déshonoré par sa femme, et dont ils ont soin d'articuler le nom, les titres et le rang. Ils détaillent tous les tours que cette nouvelle clytemnestre lui joue depuis long-tems, et les atteintes qu'elle porte, de concert avec son aegyste, à sa réputation et à sa fortune: après quoi ils ajoutent que s'en étant enfin convaincu par ses propres yeux, l'époux, au lieu de porter plainte, et de se faire payer, aux termes de la loi, et suivant l'usage, son déshonneur conjugal, s'est battu en duel avec le favori de sa

anglaise, ~~est~~ renferme d'un bout à l'autre, une critique pleine d'esprit et de finesse, mais
amere et très mordante, quoique réservée en apparence des vices, des préjugés et
des ridicules qui régnent dans cette vaste capitale des trois Royaumes. l'anecdote
des nouvellistes y trouve sa place, parce qu'elle fait partie des excès scandaleux que l'auteur
tourne en ridicule. mais ~~et~~ elle n'y est que ce qu'elle doit être, un très petit épisode qu'on
apperçoit à peine dans ce vaste tableau. aussi est elle traitée fort légérement; elle
n'occupe qu'une scène, et ce n'est pas la plus longue de la piece.

---

femme. tous s'accordent sur le fait; il est incontestable; c'est la nouvelle du jour: mais
ils varient sur les circonstances. L'un assure que l'affaire s'est vuidée à l'épée, dans
une des allées de Green-parke: les deux adversaires sont blessés, mais légèrement; il les
a vus; le chirurgien les a pansés en sa présence; il répond de leur vie. L'autre soutient
qu'ils se sont battus au pistolet, dans la chambre même de l'amant. Il donne aussitôt tous
les détails du combat, comme s'il s'y était trouvé en personne. le mari a reçu la balle dans
la poitrine; il est blessé à mort. son adversaire est sorti sain et sauf d'une affaire où
il eût dû succomber. pour donner plus de poids à son récit, il ajoute une circonstance
qui, à l'en croire, est si décisive, qu'il est impossible de s'y refuser. la balle du mari
qui avait mal visé, est allée frapper une petite statue en bronze de Sha-
kespear, posée sur un ~~petit~~ pied-d'estal près de l'embrasure d'une croisée; elle l'a renver-
sée, est sortie par la fenêtre vis-à-vis, a blessé dans la cour le facteur de la poste qui
apportait des lettres, et s'est perdue dans quelque recoin, sans qu'on ait pu la retrou-
ver. assurément il est peu de faits qui réunissent autant de caracteres, sinon de
vérité, au moins de vraisemblance. aussi toute la société parait convaincue de la
réalité de l'aventure; on plaint l'époux; on rit de l'astuce et des manoeuvres adroites
de sa femme. cependant cette anecdote si ingénieusement controuvée, et
garantie avec tant d'assurance, est d'une fausseté avérée. l'interlocuteur n'avait
pas encore achevé son discours, que le mari qui devait mourir le jour même
de sa blessure, entre dans le sallon, aussi bien portant qu'il soit possible de l'être.
c'était un ami de la maison, un homme de poids, sur la parole duquel on pou-
vait compter. instruit de l'aventure qu'on met sur son compte, il en rit le premier;
assure que sa femme n'a point d'amant; qu'il ne s'est battu avec personne;
qu'il n'a, par conséquent, reçu aucune blessure, et qu'il ne connait pas même
l'antagoniste qu'on met aux prises avec lui. les nouvellistes confus se mordent
les doigts de dépit, s'échappent sans être apperçus de personne, et courent débiter
ailleurs cette nouvelle qu'ils veulent, à toute force, faire courir la ville.

Ce n'est pas assez que Sheridan ait à peine effleuré cette matière, il est encore le seul qui se soit permis de la mettre en scène. aucun poëte anglais, ni avant ni après lui, n'a imaginé qu'on eût besoin de ridiculiser les nouvellistes, bien loin de faire de cette manie bizarre, le sujet d'un poëme comique. Cependant, il n'est pas de contrée en Europe où l'on s'occupe autant qu'en Angleterre, des affaires d'Etat. tous les citoyens, ceux même des dernieres classes, sont, par caractere et par gout, des espéces de spéculateurs diplomates qui passent une partie de leurs journées dans les caffés et les tavernes, et qui y soumettent à un examen rigide, en buvant leur bouteille de porter, ou un bool de punch, toutes les opérations du gouvernement et des ministeres. Depuis le Roi inclusivement, bien que la loi le déclare impeccable, jusqu'au dernier alderman de la cité, tout ce qui est employé dans l'administration, ressortit, comme de droit, à leur tribunal. chaque événement est passé en revue, discuté, commenté et jugé avec la derniere rigueur: on ne fait grace ni aux chefs qui ont ordonné des mesures inconséquentes, ni aux fonctionaires qui en ont dirigé l'exécution, ni aux subalternes qu'ils y ont employés. la constitution, les chartes, les formes et la marche des comités, les actes émanés de la chambre haute et basse, la multiplicité

des relations politiques et commerciales, la hausse ou la baisse des effets, le crédit ou le discrédit de la banque: tout aiguise la curiosité, tout fixe l'attention de ces argus non moins clair-voyans que celui de la fable; les hommes et les choses sont également de leur ressort. tout, par conséquent, reveille sans cesse, et alimente cette passion pour les nouvelles qui est comme innée dans chaque anglais. on veut savoir ce qui se passe à Londres, ce qu'on fait dans chaque Shir des trois Royaumes, et l'on va même jusqu'à discuter tout ce qui s'opere, que dis-je! tout ce qui se projette dans les autres contrées de l'Europe; que les braves habitans de la cité sont toujours tentés de regarder comme des fiefs-liges devant foi et hommage à la Grande-Brétagne.

D'après cela il semble qu'il n'y ait pas de sujet qui pût devenir plus fécond pour la plume d'un auteur comique, et qui lui offrît plus de motifs et de ressources; et cependant il étoit resté intact jusqu'à Sheridan, qui l'a effleuré par plaisanterie, et il a été absolument oublié depuis ce moment.

Je dirai la même chose des François qui, sans être d'aussi vigoureux politiques que leurs voisins d'outre-mer, n'en sont guères moins avides de nouvelles, et qui cependant

n'ont jamais eu l'idée de mettre ce caractere au théatre, bien-
qu'ils aient essayé, et souvent même épuisé les moindres
sujets. Ils jugeaient sans doute, comme les anglais, qu'il
y figurerait très mal, et qu'on ne parviendrait pas,
malgré tout l'art qu'on pourrait y déployer, à lui prêter
assez d'interêt, pour le faire gouter d'un auditoire, au-
quel on doit supposer des connaissances et du gout.

pouvait-on raisonnablement se flatter de lui fai-
re jouer un rôle plus brillant en Pologne, où la nouve-
lomanie n'a jamais été qu'un caprice momentané, trop
peu conséquent dans sa marche et dans ses résultats,
pour qu'on puisse lui donner comme en France, et plus
encore en Angleterre, le nom de passion? et quant au
genre de la piece, était-il probable qu'un maitre de
poste d'une petite ville de province, pût devenir
le héros d'une comédie de caractere, et que sa frivole
curiosité fût un mobile assez puissant et assez énergique,
pour mettre en mouvement tous les ressorts qu'on doit
faire jouer dans une piece de cette nature?

Cette comédie, au surplus, quoique très faible d'in-
trigue, et presque sans dénouement (défauts qu'on a re-
-pris-

avec raison dans presque toutes les pièces de cet écrivain:) est, ainsi
que l'égoïste, assez bien dialoguée, du moins dans la majeure
partie des scènes: elle présente, en outre, une foule de traits heureux,
d'allusions spirituelles, de plaisanteries fines, d'images ~~de tableaux~~
pleins de grace et de naturel, de descriptions riches et animées,
qui ne dépareraient pas les meilleurs drames français
ou allemands. On y retrouve, à chaque acte, et presqu'à
chaque scene, de ces tableaux pittoresques qui naissent
et se développent sans effort, sous le pinceau de l'auteur,
et dans lesquels il retrace avec autant de justesse que de
vérité, les localités, les mœurs et les usages de chaque siè-
cle et de chaque canton, en même tems qu'il imprime
à chaque classe, à chaque société, à chaque individu,
les traits caractéristiques qui leur conviennent exclusi-
vement, qui les distinguent entre eux, et qui les feront
reconnaître et goûter dans tous les tems et à toutes les époques.
Mais malheureusement, et je suis malgré moi contraint
de le repéter, toutes ces beautés de détail ne peuvent com-
penser aux yeux des savans et des connaisseurs, l'oubli
des principes et le défaut de convenances, qui feront
toujours une tache ineffaçable dans la pièce la plus soignée
d'ailleurs.

Comme Zabloċki, m. Niemcewicz a eu beaucoup de concurrens, d'imitateurs et de rivaux; mais la plupart, en feignant de marcher sur ses traces, ne cherchaient réellement qu'à lui enlever la gloire qu'il s'était acquise. C'est par cette raison, sans doute, que ses détracteurs même s'efforçaient de prendre son ton et sa maniere; mais il eût fallu ~~au paravant~~ pour y réussir, lui emprunter ses pinceaux, et apprendre de lui l'art de broyer et de mélanger les couleurs qu'il emploie partout avec ~~la plus~~ une si rare intelligence.

Quoiqu'il en soit, cet hommage forcé rendu aux talens de M. Niemcewicz nous ont valu dans ces dernieres années, une foule de pieces de circonstance, que les auteurs avaient la vanité ou la bonhomie de nous donner pour des productions nationales. Il est vrai qu'en y changeant seulement les noms des lieux et des personnages, elles pouvaient tout aussi bien convenir à la Prusse, à la Suède, au Dannemark ou à tel autre pays qu'on voudra, qu'à la Pologne. Toutefois c'était encore là leur moindre défaut; et nous devons de la reconnaissance à la direction actuelle, qui a débarassé le théâtre d'une bonne partie de

depuis 1806-7-8.

ces plates compositions, que l'attrait de la nouveauté ne pouvait pas même rendre supportables.

Si du moins ces prétendues imitateurs, ou plutôt ces rivaux de M. Niemcewicz avaient ses connaissances et ses talens; s'ils savaient comme lui compenser la foiblesse de l'intrigue et la presque nullité du dénouement dans leurs drames, par des peintures aussi vraies des coutumes, des moeurs et des usages anciens ou modernes, par des descriptions champêtres aussi pleines d'interêt, par des détails aussi charmans, des apperçus aussi finement esquissés, on leur pardonnerait comme à lui quelques défauts, pourvu toutefois qu'ils ne fussent pas aussi graves que les erreurs sans nombre et sans bornes dans lesquelles ils se jettent tête baissée, et on leur pardonnerait, parce qu'au moins quelques beautés, et des beautés réelles les ferraient oublier. on attacherait même une certaine importance à leurs ébauches quoiqu'imparfaites, on ferait enfin pour eux ce qu'on a fait dans le tems pour les Kosakowski, les Bracewski et quelques autres; on lirait leurs ouvrages, bien qu'ils ne méritassent pas, à d'aussi justes titres, d'être distingués de la foule. Mais quand, à leurs titres près, on ne trouve dans presqu'aucune de leurs ~~ouvrages~~ pièces, rien, absolument rien qui puisse intéresser ou même amuser un homme de gout; peut on user d'indulgence à leur égard? ne vaut-il pas mieux livrer à l'oubli où elles commencent à s'ensevelir, ces prétendues créations qui n'auraient jamais du voir le jour?

Je ne prétends pas au reste envelopper dans cette proscription générale, toutes les pièces de ce genre qui ont paru ~~aux mêmes~~ à diverses époques. Je sais qu'il en est plusieurs qui ont mérité, à plus d'un égard, les éloges qu'elles ont obtenus, et j'ai toujours été un des premiers à leur rendre la justice

qui leur est due. mais malheureusement ce n'est pas le plus grand nombre ; et tout le reste ne mérite pas qu'on en fasse mention. Je ne m'y arrêterai point ici, car ~~[illegible] plus~~, je me suis assez étendu sur cette matière dans l'histoire du théâtre de cette capitale, en parcourant les nombreuses métamorphoses ~~diverses époques~~ par lesquelles il a passé durant le cours des cinquante années qui mesurent la durée de son existence. J'ai signalé, et comme en quelque sorte soumis au calcul, tous les degrés d'imperfection, d'améliorations momentanées, de splendeur, de décadence et de régénération qui ont varié ses destinées depuis son origine jusqu'à nos jours, je n'ai pu suivre la marche de ces diverses périodes, sans être arrêté presqu'à chaque pas, par les détails que réclamaient l'apparition, le succès ou la chûte des productions qui ont contribué plus ou moins à la célébrité de chacune de ces époques. Il est vrai que j'ai été contraint de me restraindre ~~je n'ai pu les indiquer toutes,~~ à celles qui ont fait le plus de sensation, et qui ont produit une impression plus durable.

Et dans le vrai, si j'eusse voulu parcourir tous les genres du haut, moyen et bas comique, quand même je me serais borné aux pièces qui ont été admises au répertoire et qui y sont restées, j'aurais pu en former une liste aussi volumineuse que nos catalogues de librairie ; or les bornes que je me suis prescrites ne me permettaient pas de me jetter dans les discussions interminables qu'aurait entraînées, je ne dirai pas l'analyse, mais même une simple indication de toutes ces pièces. —

Je terminerai cet article par quelques observations qui prêteront un nouveau dégré d'évidence

à tout ce que j'ai dit dans le paragraphe précédent, des comédies qui ont paru à diverses époques, surtout dans les premières années. elles deviendront une nouvelle preuve de ce que l'expérience a démontré depuis des siècles. Oui, la nature même de ces drames et les formes plus ou moins bizarres que les écrivains de ce tems leur ont données, suffisent pour nous convaincre que l'étude de l'art dramatique, comme celle de toutes les sciences où la pratique exige plus de travail, de tems et de soins que la théorie, n'avance que lentement vers le but qu'elle semblait prête à atteindre dès les ~~commencement~~ premiers pas, et n'y arrive enfin qu'après de longs détours. L'expérience du passé sert de guide pour l'avenir, et l'esprit humain qu'elle n'a point encore éclairé, marche d'abord d'un pas timide dans cette carrière qu'il a ouverte au hazard; il s'élève insensiblement d'objets plus simples à de plus compliqués, et parcourt successivement, mais toujours avec lenteur, tous les degrés de cette chaîne progressive que la nature elle même semble lui avoir tracée.

Si donc nous observons d'après ce principe la marche de nos premiers auteurs dramatiques, nous verrons que ceux qui ont exclusivement travaillé pour la scène, se sont attaché d'abord, et de préférence, au genre le plus simple, le plus facile, le plus naturel, et le plus analogue à leurs moyens; au genre qui se prête avec le moins d'efforts aux premiers élans d'une imagination naissante, pour laquelle toutes les bienséances théatrales sont encore étrangeres, et qui ne connait de principes que ceux qu'elle se crée à elle-même. ce genre qui, même de nos jours n'est pas encore passé de mode, c'est une espece de faux comique, qu'on pourrait appeler mixte, bien qu'il s'éleve

à peine à cette hauteur; comique qui rentre plus ou moins dans le trivia
qui tombe souvent dans les extravagances du burlesque, et descend même plu
d'une fois jusqu'à la farce, suivant la tournure d'esprit de l'auteur. Tel
ont été les compositions de Bielawski et de ses imitateurs; telles furen
souvent celles de Bohomolec lui-même, surtout dans les commencemen
quoiqu'il eût infiniment plus de connaissances et d'esprit que la
plupart de ses émules. C'étaient les premiers anneaux de la chaîne qui devai
garroter et l'art et les artistes, jusqu'à ce qu'ils pussent parvenir à la rompre.

Mais comme parmi les écrivains qui se formerent à son école, il s'en trouva qui joignaient à un génie plus fécond, un tact plus fin, un goût plus sûr, une connaissance plus réfléchie du cœur humain; ceux là s'éleverent insensiblement jusqu'au comique d'intrigue, d'après l'idée qu'ils en avaient alors, et ils oserent même plus tard aborder le comique de caractere. Ils est vrai qu'ils l'effleurerent plutôt qu'ils ne l'approfondirent: mais enfin ils avaient ouvert la voie; il ne s'agissait plus que de l'applanir, et d'en rendre l'accès plus facile: cette gloire était reservée à notre siècle.

L'avantage le plus précieux qui résulta de ces premieres tentatives et de l'émulation qu'elles exciterent parmi les écrivains, c'est que tous ceux qui se livrerent franchement aux impulsions de la nature et du sentiment, se pénétrerent de cette vérité importante

que j'ai signalée

Que j'ai signalée plus d'une fois dans le cours de cet ouvrage, et conçurent que s'ils voulaient rendre réellement utiles à leur auditoire, les tableaux qu'ils exposaient à ses regards, ils devaient leur donner ce ton de couleur original, cette teinte de nationalité qui seules peuvent faire ressortir jusqu'aux moindres nuances des objets exclusivement propres au pays, et qui par cela même doivent intéresser plus vivement les citoyens qui l'habitent. Ils sentirent que c'était le seul moyen d'imprimer aux vertus comme aux vices régnans ~~aujourd'hui~~ alors, aux qualités comme aux défauts les plus accrédités, un caractère distinctif qui les fit reconnaître au premier coup-d'œil, et qui empêchât de les confondre avec ceux des autres peuples. Ils se convainquirent enfin que c'était la seule route qu'on devait suivre, si l'on voulait purger les coutumes, les mœurs et les usages, des préjugés et des ridicules qui les entachaient encore, et qui réclamaient une réforme prompte et décisive. C'est aussi la marche qu'ont suivie, avec la même ardeur peut-être, mais non tous avec le même succès, les Czartoryski, les Zablocki, les Kossakowski, les Oraczewski, les Niemcewicz et un petit nombre d'autres qui, à leur exemple, ont osé descendre dans cette arène périlleuse, avec la ferme résolution de

se rendre utiles à leurs concitoyens, et de contribuer aux progrès d'un art, sans lequel la civilisation serait encore au berceau.

§. 2.

Tragédies

Durant tout le cours de la longue époque que je viens de décrire, au milieu de tant d'efforts tentés pour sortir de cette routine monotone où l'on végétait, nous ne voyons pas un seul écrivain qui ait même eu l'idée de s'élever à la hauteur du drame tragique. cependant le nombre des poëtes augmentait tous les jours, et parmi cette foule de prétendans qui se disputaient l'empire de la scène, il y en avait dont les moyens étaient aussi variés que les talens. mais Ils pressentaient comme par instinct, que ce genre exige infiniment plus qu'aucun autre, d'élevation dans le génie, de profondeur dans les idées, de sublimité dans les conceptions, de richesse et de magnificence dans les images, en un mot plus de noblesse, d'ordre et de suite dans les moindres détails, que n'en comporte la comédie la plus achevée. La vue de tant de

difficultés les effrayait d'avance; ils ne voyaient que les obstacles, et s'ils appercevaient le but qu'ils auraient du se proposer, c'était dans un lointain si reculé, qu'ils osaient à peine porter leur vue jusque-là. Ils croyaient y voir le dernier terme des efforts de l'esprit humain.

Aussi ce ne fut qu'après bien des années, et à la suite d'un grand nombre d'essais, que quelques uns se sont enfin hazardés dans cette carrière, dont ils redoutaient avec raison les écueils. mais dès les premiers pas qu'ils y firent, la timidité, la défiance d'eux-mêmes, et peut-être cette modestie compagne inséparable du vrai mérite, vinrent glacer leur zéle, retinrent leur essor, et les forcerent de suivre pour le tragique hérissé de bien plus de difficultés, les prudentes gradations qu'ils avaient observées dans les diverses espéces de comique, auquel on s'était borné jusqu'alors. Ils crurent même devoir se tenir encore plus sur leurs gardes, et se prémunir contre toutes les illusions qui auraient pu les séduire.

Dans les sciences comme dans les arts, les premieres tentatives sont toujours pénibles et incertaines; rarement elles réussissent au gré de ceux qui les

les hazardent; plus rarement encore elles tournent à leur avantage. mais au moins elles donnent, par intervalles, l'espoir d'un succès qui flate l'orgueil et qui soutient le courage de l'écrivain. ce faible rayon devient pour lui comme un faisceau de lumière à la lueur de laquelle il croit pouvoir ~~se reposer~~ marcher plus hardiment, et qui doit l'éclairer jusqu'au bout de sa course, quelque longue qu'elle puisse être. Dès qu'il s'est engagé sur la route, et qu'il y a levé les premières difficultés, il s'enhardit, il marche d'un pas plus assuré, et souvent même il s'obstine à poursuivre son chemin, dût-il y faire autant de chûtes que de pas.

C'est, sans doute, à cette espèce d'obstination qui se pare souvent du nom de persévérance, et qui, au surplus, produit quelquefois les mêmes effets, que nous avons dû un peu plus tard, et surtout dans les dernières années, ce grand nombre de poëtes qui ont luté avec plus ou moins de succès contre tous les obstacles qui s'amoncelaient sur leurs pas, et qui devaient nécessairement entraver leur

marche. — [Ces obstacles toutefois auraient dû, pour
quelques uns aumoins, leur fermer l'accès de la scène
tragique; car enfin ils ne pouvaient se dissimuler
que ce genre est le plus difficile de tous, non seulement
par une suite de la multiplicité de détails qu'il com-
porte, mais plus encore à cause de la précision rigou-
reuse qu'exige l'exécution en grand de l'ensemble.
Et ~~comptera-t-on~~ dans le vrai, devaient-ils compter pour rien l'obligation qu'un au-
teur s'impose à lui-même, de s'astreindre stricte-
ment aux principes généraux et aux régles par-
ticulieres qui fixent d'une maniere irrévocable,
et la marche que doit suivre ce genre de poéme,
et les formes qu'il doit revêtir? S'ils ~~eu~~ avaient ajouté à ces
difficultés presqu'invincibles, celles qui résultent du
choix, de la coordination et de l'accord à établir entre
le métre, le rytme et la mélodie euphonique dans
la versification, laquelle doit être infiniment plus
soignée que dans tel autre ouvrage que ce soit;
n'est-il pas évident que toutes ces considérations, et tant
d'autres qu'il serait trop long de détailler ici, ~~devraient~~ auraient du

mettre un frein à l'ambitieuse audace de tant d'écrivains qui ont osé se mettre sur les rangs, sans préparation et sans moyens?

Cependant nous en avons vu plusieurs débuter par où les autres finissent. Ils s'élançaient avec toute la sécurité que donne à peine la plus longue expérience, dans cette arène glorieuse, il est vrai, mais plus dangereuse encore qu'elle n'est honorable; dans cette arène si féconde en écueils, ~~qu'elle est~~ et bien plus souvent renommée par les écarts et la chûte des imprudens jeunes qui s'y fourvoient, que par les succès des écrivains qui la parcourent heureusement. aussi ont-ils eu presque tous le sort du fils de Dédale.

Vanda: le c.te de Senczyn

Les plus anciennes tragédies que je connaisse, celles qui ont suivi de plus près l'ouverture de notre théâtre, sont une Vanda et un Comte de Senczyn. J'ignore quelle a été leur destinée à cette époque; mais je doute qu'elles aient jamais paru sur la scène; tout le talent d'un Lekain, d'un Talma, d'un Garrykh, d'un Kean (a) n'aurait pu les y soutenir, et moins encore

(a) Kean est aujourd'hui le Garrykh ou, si vous l'aimez mieux, le Talma de Londres.

encore leur faire obtenir les succès que, sans doute, les auteurs s'en étaient promis. mais au moins elles ont été imprimées: je les ai rencontrées par hazard en 1810. dans la bibliothèque de Putawy, et je puis assurer que l'édition en était beaucoup plus soignée que ne le méritait l'ouvrage, et qu'on ne devait l'attendre du tems où elles ont vu le jour. c'est tout ce que j'en puis dire; car j'avoue franchement, dussé-je passer pour un homme sans lumieres et sans gout, que j'ai à peine eu le courage d'en lire, et même à batons rompus, les trois premiers actes, et de jetter un coup-d'œil sur les deux dernieres scènes, où j'ai cherché, mais en vain, un dénouement qui méritât ce nom. On se doute bien que la versification répondait à la marche et au mode de construction du ~~poème~~ drame: elle avait une certaine pompe au premier coup-d'œil; mais cette prétendue dignité approchait bien plus de la dureté et de la rudesse d'une Stanislaïde, que de la noblesse et de la magnificence qui doivent embellir et relever le style d'un poème tragique. ces deux ouvrages,

bien que de deux auteurs différens, offraient des traits de ressemblance si frappans dans tout ce qui se liait aux accessoires et aux formes exterieures, qu'on aurait été tenté de croire qu'ils sortaient de la même main, et qu'ils avaient été jettés dans le même moule.

deux nouvelles Vanda.

Il a paru plus tard, et à quelque tems l'une de l'autre, deux nouvelles Vanda qui ont obtenu, et à juste titres, un peu plus de célébrité. La premiere est d'un M. Werner, écrivain assez distingué, mais par des ouvrages d'un autre genre; la seconde de Mde Lubienska, dont le nom ne dépare pas les fastes de notre littérature. — La tragédie de M. Werner est beaucoup plus méthodique, plus conforme aux principes de l'art, plus rapprochée, quant à la construction générale de la piece, et à la conduite de l'intrigue, du mode qui doit caractériser un poême de ce genre, et qui peut même, à quelques égards, le faire ranger dans la classe des ouvrages classiques. Mais, d'un autre coté, la foiblesse des situations, le défaut de mouvement, le peu de liaison entre les scenes qui se suivent, mais ne découlent pas toujours les unes des autres, enfin La sécheresse, la monotonie des descriptions, des tableaux, de tout ce qui devrait faire image, produire quelqu' effet théatral, créer et nourir l'illusion: tous ces vices réunis que la régularité des formes ne pouvait faire ~~oublier~~ disparaître, étaient un titre d'exclusion qui devait lui fermer tout accès sur la scène. aussi, je ne me

rappele pas l'y avoir jamais vu paraître. — Celle de Mde Lubienska ne porte pas le sceau de cette régularité classique que j'ai attribuée à la première, et qui forme le principal caractère du drame tragique; mais on y rencontre à chaque scène des traits de cette sensibilité douce et attachante, dont la nature elle-même a semé le germe dans le cœur des femmes, de cette amabilité irrésistible, dont les élans s'échappent de leur ame, sans efforts, sans prétentions, et comme à leur insçu, tandis qu'avec tout notre art, nous ne pouvons que les imiter de loin, et souvent même assez maladroitement. Cette qualité seule devait faire trouver grace à l'ouvrage de Mde Lubienska. On a passé par dessus quelques défauts de construction qui la déparent; on a perdu de vue l'inobservation de certaines regles qui étaient d'une rigueur stricte; on a consulté son cœur; on a pris pour guide le sentiment, et le public éclairé qui ne se trompe presque jamais quand il se livre franchement aux impressions qu'il reçoit, le public a jugé cette tragédie sur l'intérêt qu'elle lui faisait éprouver, et lui a prodigué ses suffrages. Il n'a pas décidé peut-être comme l'eût fait un érudit, après l'avoir soumise à l'épreuve d'une analyse raisonnée; mais son opinion n'en était pas moins sensée; elle était fondée en raisons, et elle a prévalu. Ce drame a paru au théâtre avec avantage, il est resté au répertoire, se montre encore par intervalles, et obtient à chaque fois les applaudissemens, sinon des connaisseurs rigides et souvent trop difficiles, au moins des gens de gout et des amateurs de la scène.

Cependant je ne prétends pas donner cette maniere de juger pour

une régle que l'on doive, que l'on puisse même suivre dans tous les cas: L'art en souffrirait à coup sûr. cette indulgence que l'urbanité, que la délicatesse reclame parfois en faveur des productions échappées à la plume d'une femme aimable, ~~surtout~~ dans un pays et dans un tems où elles sont rares, on ne peut l'avoir pour les ouvrages d'un homme, surtout s'ils paraissent ~~avoir~~ annoncer la prétention de faire époque dans la république des lettres. L'intérêt de la science et du théâtre nous impose l'obligation d'exiger d'eux une observation stricte des principes et des régles qu'on ne peut violer sans nuire à l'un et à l'autre.

Sigismond. Peu de tems après la premiere Wanda avait paru un Sigismond, ébauche non moins imparfaite, et qui n'était pas plus susceptible de représentation que celle qui l'avait précédée. Le principal, ou plutôt le seul mérite de l'un et de l'autre, était de presenter des sujets nationaux, et de ~~présenter~~ rappeler des noms, le dernier surtout, qui avaient été chers à la Pologne, et dont le souvenir vit ~~vait~~ encore dans tous les cœurs: mérite bien foible dans un drame, quand il n'est soutenu par aucune autre qualité; quand le héros n'y laisse entrevoir aucunes traces de ~~la splendeur~~ l'illustration dont il a joui réellement pendant son régne, et qu'il conserve encore dans la mémoire des hommes

Comme la tragicomanie devint bientôt après une espece de maladie contagieuse, cette piece, malgré son peu de succès, fut suivie de quelques autres aussi mal construites et aussi durement versifiées. mais ~~qui~~ comme, avec autant de prétentions peut-être, elles ne se montrerent ~~pourtant~~ pas avec la même assurance, ~~et qui par cette raison, sans doute~~, elles furent à peine connues dans le tems. Je n'en dirai rien,

parceque

parce qu'il n'y a rien à en dire. Le plan, l'exposition, l'intrigue, le dénouement, les épisodes, tout jusqu'à la versification, annonçait dans ces prétendus chefs-d'œuvre, une violation complète de toutes les règles, un défaut de gout total, et un abandon qui allait jusqu'à la négligence. La basse flaterie, il est vrai, profana alors le titre de poëme tragique, jusqu'à le prodiguer à quelques unes de ces plates et ridicules parodies, qui n'avaient réellement pour elles que les noms plus ou moins illustres des grands-hommes, sous la sauvegarde desquels tous ces soi-disant poëtes espéraient aller à l'immortalité. mais le public qui revient de son erreur, dès qu'il est éclairé, aussi promptement qu'il s'était laissé séduire, le public en a fait justice. Il a déjoué tous les ressorts de l'intrigue qui les avait préconisés avec emphase, il les a forcés de descendre du haut rang auquel ils s'élevaient insensiblement et par surprise. quelques unes de ces pièces ont peut-être paru un instant sur la scène, mais elles en ont été rejettées ignominieusement; et condamnées à l'obscurité dont elles étaient dignes, elles ont fini par rentrer dans le néant dont elles n'eussent jamais du sortir: quoiqu'imprimées pour la pluspart, on ne leur fait pas même l'honneur de les lire. Leur extrême médiocrité les avait mises alors à l'abri des atteintes de l'analyse et même de la critique, quel jugement pourrait-on en porter aujourd'hui, que le

théatre est parvenu à un dégré de perfection qu'on soupçonnait à peine à cette époque, et que tout lui présage des succès plus glorieux encore.

Ladislas sous Varnes. M. Niemcewicz auquel le théatre doit les comédies dont j'ai parlé plus haut, (outre un drame héroïque, et une espèce d'opéra-comédie dont j'aurai peut être occasion de dire un mot par la suite) M. Niemcewicz a voulu aussi s'essayer dans le genre tragique, l'écueil le plus dangereux pour tous les poëtes qui ne sont pas bien sûrs de leurs moyens. mais le peu de succès qu'il y a obtenu, l'a convaincu, sans doute, que les conceptions qu'il exige n'étaient point en harmonie avec la tournure de ses idées, et se trouvaient hors de la portée de son imagination, qui préfère les douces impulsions de la nature, à ces élans impétueux, au sein desquels le génie aime à planer. aussi a-t-il eu la sage modestie d'abandonner cette carrière du génie.

La tragédie qu'il a donnée sous le titre de: Ladislas (sous les murs de Varnes) est, sans contredit, ~~il est vrai~~, très supérieure aux esquisses imparfaites dont je viens de faire mention, et pour la marche du drame en général, et pour la conduite de l'intrigue, et surtout pour la versification, qui a du moins quelque chose du nombre et du rythme qui conviennent à ce genre. on y désirerait, il est vrai, un peu plus de cette harmonie mélodieuse qui doit former le caractère distinctif de la haute poésie. on ne serait pas faché non plus d'y voir régner plus uniformément cette pompe, cette dignité que réclame le genre tragique

mais, malgré tous ces deffauts qui, au surplus, seraient susceptibles de correction, on peut aumoins la lire d'un bout à l'autre, sans éprouver les dégouts qui vous font tomber le livre des mains, dès les premieres Scènes d'une Vanda, d'un Sigismond, ou de telle autre piece du même calibre.

Cependant comme la verrification, eût-elle même toutes les qualités qu'on peut y désirer, ne constitue pas le mérite essentiel d'une tragédie, toutes les fois que j'ai assisté à la représentation de celle de M. Niemcewicz, j'en suis toujours sorti avec la conviction la plus intime, qu'elle ne pouvait se soutenir sur un théâtre qui vise à la perfection, et qui veut avoir pour garans du succès de ses efforts, les suffrages des vrais connaisseurs, et l'assentiment des personnes qui joignent à une connaissance réfléchie des principes de l'art, le tact le plus sûr, le gout le plus exquis. aussi, malgré tout ce qu'on a fait dans le tems pour l'y maintenir, elle est à peu près tombée, et le sort qu'elle éprouve, elle le partage avec toutes les pieces qui péchent par le fond, et dont l'ensemble est vicieux au point, que les changemens les plus heureusement ménagés ne pourraient jamais porter que sur les détails. tel est le cas où se trouve la tragédie de Ladislas.

De tous les défauts qu'on y a signalés, celui qui lui fait le plus de tort, et qui suffirait pour la faire exclure de la Scène, c'est que les caracteres qui sont l'ame de

poëme tragique, et qui décident de la conduite de l'intrigue et du naturel comme de l'apropos du dénouement, y sont peints dans un sens absolument inverse de ce qu'ils devraient être. ainsi, par exemple, le caractère d'Hunniade ~~(chef des Hongrois)~~ qui, bien qu'un personnage dominant, ne joue toutefois qu'un rôle secondaire, devrait être, quant à l'expression subordonné à celui de Ladislas qui est le héros de la pièce ~~le domine~~, et tout au contraire, il le domine d'un bout à l'autre ~~de la pièce~~ du drame. que dis-ja! – il lui imprime ~~même~~ une espece de nullité, dont il ne peut sortir, même à l'instant du dénouement. ~~ou, faute~~ en effet, il y a infiniment plus de nerf, plus de cette énergie fortement prononcée dans le caractere du chef des Hongrois, que dans celui du Souverain de la Pologne. on trouve bien plus de liaison, de suite et de consistance dans ses projets, plus d'élévation, de fierté et même de grandeur d'ame dans ses déterminations. c'est lui qui régle tout, qui décide de tout, qui arrête les plans, qui les fait exécuter; c'est lui, en un mot, qui semble commander les deux armées. Il est présent partout, il voit tout, prévient toutes les difficultés, leve tous les obstacles, et donne par son activité, la vie et le mouvement à l'action.

ainsi l'objet et le but de la tragédie sont également manqués, et l'intrigue déja si foible par elle-même,

Se devient davantage encore, parceque l'attention s'y trouve continuellement partagée, et ne sait sur lequel des deux héros elle doit se fixer. Je me trompe, cette incertitude cesse avant la fin du premier acte. déja ce n'est plus Ladislas qui se trouve en premiere ligne; il occupe à peine le second plan; et l'intérêt se concentre exclusivement sur Hunniade, qui ne devrait en être que l'objet indirect. C'est lui et lui seul qui soutient l'intrigue pendant tout le cours de la piece, et qui amene le dénouement. La trahison triomphe avec impunité; la vertu succombe sans gloire. [et ce dénouement lui-même, mérite-t-il -réellement- ce nom? n'est-ce pas plutôt ce que les grecs appelaient achevement, qu'une catastrophe, telle que devrait être la fin d'un drame de ce genre? Le trépas d'un chef qui commande un corps ou une armée, et qui, atteint d'un coup mortel, tombe et rend le dernier soupir sur le champ de bataille, differe-t-il de celui d'un simple officier ou même d'un soldat qui se trouvant dans la même position, éprouve le même sort? une mort aussi simple, aussi naturelle, dont on voit des exemples tous les jours, et à laquelle par conséquent on devrait s'attendre, peut-elle exciter la surprise? fera-t-elle naître dans l'ame des spectateurs, ces sentiments de terreur et de pitié qui sont les deux ressorts principaux de l'action tragique? non sans doute: une piece où les caracteres sont respectivement dans un sens inverse, où l'intrigue est détournée de l'objet qu'elle devait se proposer, et tend à un but directement opposé à celui qu'annonçait l'exposition, qui d'ailleurs n'est

terminée par aucune résultat qui ressemble je ne dirai pas
à une catastrophe, mais même au plus simple dénouement;
cette piece n'est point une tragédie, bien qu'elle soit divisée et
même traitée, en apparence, d'après les régles propres à ce genre:
c'est un drame ordinaire qui peut offrir plus ou moins
d'interêt, suivant que le sujet est plus ou moins touchant, et
qu'il est conduit avec plus ou moins d'art. l'harmonie de la
versification, la beauté des images, la noble simplicité
des descriptions, la sagesse des maximes, l'élévation des idées,
tout cela peut lui prêter un certain mérite; mais ces – avantages –
-précaires, et d'ailleurs communs à tant d'autres genres,
ne constituent pas l'essence du poême tragique, et ne
forment pas son caractere distinctif.

Les difficultés inséparables de ce genre, et l'impossibilité
d'y réunir, dès qu'on manque à une seule des conditions qu'il
réclame d'une maniere si impérieuse, ont, sans doute,
effrayé tous ceux de nos poêtes qui auraient été tentés de
marcher sur les traces de M. Niemcewicz: ~~et qui avec moins~~ aussi bien, n'ayant ni
~~de génie et d'~~ son génie ni son imagination, –ils auraient, sans contredit– ~~auraient~~ échoué plus sûrement
encore, et avec moins d'honneur. aussi, pendant une suite
de plusieurs années, nous ne voyons aucun écrivain se met-
tre sur les rangs; aucun du moins qui mérite ce titre encore
glorieux, lors même qu'on ne possède pas à un dégré éminent

toutes les qualités qu'il exige, pourvû toutefois qu'on n'y soit pas trop inférieur. M. Wężyk est le premier qui, après un assez long intervalle, ait été rouvrir cette carrière hazardeuse, et tout, dans le premier instant, sembla lui présager les plus heureux succès.

Glinski. Lorsqu'il donna sa tragédie de Glinski, soit l'attrait de la nouveauté, soit l'espoir de pouvoir enfin rivaliser avec quelqu'avantage, les théâtres anglais, allemands, et français surtout, sur lesquels Melpomène obtenait de si glorieux triomphes, cette pièce fit une sensation qui dut ~~plutôt~~ presqu'autant étonner que flatter l'auteur lui-même. ce fut un enthousiasme universel; les éloges pleuvaient de toutes parts: on ne parlait que du nouveau drame; il avait fait oublier tous les anciens, et même Ladislas, qui, faute de quelque chose de meilleur, se maintenait encore au théâtre, parce qu'on l'y donnait rarement.

Mais quand cette première chaleur se fut un peu amortie; quand à cet excès d'admiration si peu motivé, succéda la reflexion plus lente dans sa marche, mais plus conséquente dans ses principes, et plus sûre dans ses résultats; on commença à revenir de l'illusion

dans laquelle les uns s'étaient laissé entraîner par une espèce d'instinct irréfléchi, les autres, par esprit d'imitation. quelques personnes plus ~~refléchies~~ sensées, ou moins fortement prévenues s'apperçurent enfin que ce qu'elles avaient pris pour un chef-d'œuvre, n'était réellement qu'une composition assez commune, et que, si elle avait quelque mérite, du moins ce n'était pas celui qu'on avait cru si gratuitement y reconnaître. elles ne se contenterent ~~pas~~ de le penser; elles le dirent hautement. alors les connaisseurs qui, dès la premiere représentation, n'avaient pas été de l'opinion du parterre, ni même de celle des loges, se prononcerent plus hardiment, et repéterent à haute voix ce qu'ils avaient à peine laissé deviner le premier jour. Ils jugerent, par exemple, que le choix du sujet et le caractere du personnage dominant était inconsidérés, et répugnaient autant aux principes de l'art, qu'au sentiment du vrai patriotisme. Ils s'étonnerent que dans tout le cours d'un régne aussi brillant que celui de Sigismond, d'un régne aussi fécond en événemens de la plus haute importance, l'auteur n'eût pu trouver d'action plus noble, plus faite pour servir d'instruction et d'exemple, que la trahison immotivée d'un chef de parti vil et méprisable

Ils dirent qu'aucun poëte de l'ancienne Rome n'aurait imaginé de faire de Coriolan chez les Volsques, ou de Catilina à la tête d'une troupe de jeunes débauchés comme lui, le héros d'un poëme tragique, bienque Coriolan et Catilina fûssent très supérieurs à Glinski par leur naissance, leur fortune, leur rang, leurs qualités, leurs exploits, et surtout par la vaste étendue de leurs projets, et la hardiesse de leur entreprise. Ils ajoutèrent que si, ~~même~~ par impossible, ce poëte se fût mépris jusqu'au point de présenter à l'admiration publique même indirectement, un traître auquel il aurait prêté toutes les qualités d'un chef entreprenant, il n'aurait pas au moins poussé l'oubli des convenances, jusqu'à faire de Ciceron, par exemple, comme M. Węzyk de Trepka, un personnage secondaire, qui ne parût que vers le milieu de la pièce, et qui s'y montrât à peine en seconde ligne. Ils soutinrent même que le sujet du drame était mal conçu, et l'intrigue mal ourdie, parce qu'en effet, les opérations des deux principaux personnages (Glinski et Trepka) n'étaient pas aussi étroitement liées, aussi bien concertées entre elles qu'elles auraient du l'être, et que d'ailleurs ~~qu'~~elles se tenaient par des rapports trop peu directs, pour que les résultats qu'elles devaient produire, pûssent être regardés comme une conséquence immédiate et absolument nécessaire du plan formé après coup, et qui devait amener

le dénouement. Ils prétendirent enfin que ce dénouement lui-même avait le défaut qu'on ~~avait~~ a dans le tems reproché aux Horaces de Corneille, celui d'être double, puisque les deux personnages dominans, l'un vertueux, l'autre coupable, sont également les objets de la vengeance du tyran. Or si ce défaut a été regardé comme un vice réel et condamnable dans un des chefs-d'œuvre qui font le plus d'honneur à la scène française, comment pourrait-il être excusé dans une piece aussi foible, aussi mal construite que Glinski? ne pourrait-on pas ajouter que cette prétendue catastrophe pouvait être pressentie et même prévue d'avance; que, par conséquent, elle ne peut ni faire naître la surprise, ni exciter l'intérêt? que l'espèce de terreur qu'elle inspire, comme par contrecoup, perd une partie de son énergie, parce qu'elle est partagée, entre deux personnages qui ne sont pas harmonisés, pas même en rapport, ni par leur position, ni par leurs sentimens. ~~que la pitié ou plutôt~~ aussi l'éclair de sensibilité qu'elle fait éclore, en faveur de la pitié, ou plutôt Treplex, n'a aucuns des caractères propres à exciter, à développer dans l'ame des spectateurs, ce trouble, ces déchiremens, ces angoisses que devraient produire les malheurs si peu mérités, et la fin tragique de l'homme vertueux auquel on s'intéresse. ~~et que~~ par rapport à Glinski, le sort funeste qu'il éprouve, est encore moins fait pour arracher ces sanglots douloureux, ces larmes amères qui, toutes déchirantes qu'elles soient, se répandent

et cela

avec une espece de volupté sur les infortunes de ceux que l'ambition, l'intrigue ou le despotisme immolent à leurs fureurs. Le mépris et la haine sont les seuls sentimens que l'on doive à un scélérat qui trahit successivement sa patrie et son nouveau maitre et ne déploie de grandeur

sans aucun [illegible] de ses crimes.

Je fais grace des décorations: on sait que notre theatre n'est pas assez bien fourni, pour pouvoir se prêter à tous les changemens qu'exige, je ne dirai pas seulement chaque piéce, mais même chaque acte, et quelque fois ~~même~~ telle ou telle scene particuliere; au surplus, on n'y regarde pas de si près chez nous. mais il n'en est pas de même des costumes, et lorsqu'ils sont employés non seulement sans choix et sans gout, mais encore avec autant d'inconvenance et de bisarrerie que dans la tragédie en question, on a, je crois, le droit de s'en plaindre. aussi a-t-on trouvé ridicule qu'un général en chef qui a livré aux Russes une forteresse polonaise, qui en a le commandement, qui se voit à la veille d'y être assiégé, qui a tout à craindre des ennemis et des siens, et qui, par conséquent doit être jour et nuit sur ses gardes, se rende en robe de chambre et sans armes, à une entrevue secréte et aussi hazardeuse,

---

(a) je sais bien que les costumes regardent plus particulierement l'entreprise et les acteurs; le poëte, toutefois, n'est pas dispensé du soin de veiller à ce qu'ils soient observés strictement. il y est même interessé jusqu'à un certain point, puisque la moindre négligence à cet égard peut nuire plus ou moins au succès de son drame. c'est par cette raison, comme je l'ai observé plus haut, qu'en France, en Angleterre, en Italie et en allemagne, les auteurs sont dans l'usage d'indiquer à la tête de chaque acte, et même des scénes qui l'exigent, et les costumes que doit vêtir chaque acteur, et les décorations qu'il convient d'employer. cet usage, s'il était introduit chez nous, pourrait y devenir aussi utile qu'ailleurs.

dans laquelle doit se concerter sa nouvelle trahison, et cela sous les yeux d'une ~~garde~~ armée russe qui, sans doute, observe toutes ses démarches. un pareil négligé ne convient nullement à un militaire, surtout au moment d'un assaut, et dans des circonstances aussi critiques. on peut même revoquer en doute, sans être taxé de Pyrrhonisme, que l'on connût alors ce genre d'habillement de nuit qui, même de nos jours, n'est en vogue que parmi les gens d'un certain monde, et plus encore qu'à cette époque reculée, il pût y être d'une étoffe et d'une coupe aussi modernes. on n'a pas trouvé moins singulier que la Sœur de Glimbi, qui n'est point du tout nécessaire à cet entretien, et qui même n'aurait pas dû s'y trouver, y assiste cependant, et s'y rende, une lanterne grecque à la main, et aussi élégamment mise, quoiqu'au milieu de la nuit, que si elle allait ~~partir~~ monter en voiture, et partir pour un bal paré. et ce bon Trepka, ce brave guerrier élevé dans les camps, et qui ne connaît que le métier des armes, ne dut-il pas exciter un rire universel, lorsqu'on le vit paraître sur la scène, avec une frisure élégante, poudré à blanc, des bottes à l'anglaise, à retroussis, si bien cirées et si luisantes; tandis qu'en ~~à coté de~~ opposition avec cette recherche et ces raffinements bisarres, on ~~voit~~ voyait le Czar, son frere et ses généraux costumés comme des paysans du plus bas étage? un contraste aussi frappant ne devait-il pas révolter tous les gens de gout?

Quant à la diction, elle est assez pure, assez correcte; mais ce foible mérite qui doit être au moins celui de tout écrit qu'on veut rendre public, ne donne pas un grand relief à une composition de ce genre, surtout quand on y retrouve presqu'à chaque scène, de ces prétendues maximes de morale, de philosophie ou de politique, qui avec le tems, sont devenues si communes et si triviales, que le coloris poétique qui les embélit, ne peut leur imprimer ce ~~ton~~ caractère de grandeur et de dignité que réclame le drame tragique. toutefois la versification est encore de toutes les parties de l'ouvrage, celle sur laquelle il y a le moins à reprendre. a quelques tournures près qui portent l'empreinte de l'inattention et de la négligence, elle a du naturel, de la facilité, et parfois même une certaine énergie, que je louerais plus volontiers, si elle était plus soutenue. Mais on y cherche en vain ce rythme noble et sévère, ces cadences mesurées, ces retours symmétriques, ces chûtes artistement ménagées qui sont la principale source de l'harmonie, et qui donnent à la déclamation tragique[(a)] la vie et le mouvement.

(a) on sait que l'art de réciter les vers, dans le tragique surtout, était une véritable science chez les Grecs, et une science difficile, laborieuse, qui exigeait une étude suivie, et une longue habitude. tous les mots, toutes les syllabes étaient notées avec la précision la plus scrupuleuse. Les intonations, les inflexions et les ports de voix dans le haut comme dans le bas, les tons soutenus ou coupés, les pauses, les chûtes, les soupirs, les silences même, tout était distinctement exprimé, et s'indiquait par des esprits, des accens ou tels autres signes de diverses formes et d'une valeur différente, avec lesquels l'acteur

Barbe Radziwill. Quelques amères que fussent ces critiques, il paraît qu'elles ne découragèrent pas l'auteur. en effet, il donna quelque tems après, et à peu de distance l'une de l'autre, deux nouvelles tragédies, l'une sous le titre de *Barbe Radziwill*, l'autre sous celui de *Boleslas*. ces titres annoncent assez que ces nouveaux drames étaient comme le premier, des pièces vraiment nationales. C'est du moins une obligation que nous avons à M. Wężyk, et les efforts qu'il a tentés pour imprimer à la scène polonaise, ce caractère de nationalité vraiment originale qui lui manque, donnaient à l'auteur de Barbe quelques droits à l'indulgence. aussi les critiques furent-elles un peu plus modérées, sans pourtant trop se relacher de cette sévérité si nécessaire dans l'examen des ouvrages de ce genre, où l'on a droit d'exiger un dégré

---

devait se familiariser au point, d'observer dans son débit, toutes les gradations qu'ils prescrivaient. or ces gradations qui étaient ménagées avec tant d'art s'observaient, non seulement dans le chant exécuté par les chœurs, mais aussi dans la simple déclamation qui se rapprochait de ce chant à plus d'un égard. elles étaient subordonnées à trois modes de musique différens, que l'on désignait sous les noms de *métrique*, *rithmique*, et *harmonique*. ce dernier était proprement la science des modulations et des accords. ces trois modes intervenaient ensemble, mais à divers dégrés, et se secondaient mutuellement et dans la déclamation tragique et dans le chant; ainsi elles formaient réellement la base de la mélodie et de la mélopée: c'était leur principal attribut. l'art de noter les mots et les syllabes était proprement celui du musicien-compositeur. ce devait être son ouvrage plutôt que celui du poëte. ce dernier cependant devait en surveiller l'exécution; il entrait même dans les plus légers détails. pour en rendre les résultats plus sensibles, il devait d'abord donner à la coupe de ses vers, des inflexions douces et faciles, des mètres variés suivant les genres, un rithme qui s'adaptât naturellement à chaque sujet, et en général, un mode de construction qui les rendît propres à recevoir toutes les mesures auxquelles ils devaient être assujétis. après cela, il travaillait avec le musicien, pour lui développer toute l'étendue et l'énergie des motifs qu'il avait fait valoir dans sa composition, et le pénétrer des sentimens qu'il avait éprouvés lui-même, en se livrant à l'enthousiasme qui lui avait dicté les vers qu'ils allaient noter ensemble

de perfection que ne réclament point des compositions ordinaires. ~~tout~~ toutefois, les ménagemens que l'on crut devoir au patriotisme de l'auteur n'empêcherent pas de signaler les fautes qu'il avait commises et contre les principes généraux et contre les régles de détail, tant dans la conduite de l'action prise dans son ensemble, que dans la marche de l'intrigue, le dénouement, le choix des épisodes, l'enchaînement des scènes &c. — parmi ces méprises il y en avait d'assez graves pour faire tomber la pièce, si le choix du sujet eût été aussi inconséquent que celui de Glenslei. mais heureusement l'intérêt attaché au nom de Sigismond; les malheurs qu'attirerent sur lui et sur son épouse surtout, leur union et leur attachement réciproque; la constance avec laquelle ils refuserent de briser les liens qui les unissaient, ~~et~~ liens qui, pour être condamnés par la loi, n'en étaient pas moins avoués par la nature et le sentiment; le sort funeste qu'éprouva cette reine si intéressante par ses qualités, ses vertus et son attachement à ses devoirs: tous ces motifs réunis parlaient en faveur de ce drame, et semblaient lui présager quelques succès. ajoutons qu'il est mieux dialogué que Glenslei; qu'il y a un peu moins de

ces sentences parasites, de ces maximes triviales que l'auteur avait semées avec tant de ~~prodigalité~~ profusion et si peu de choix dans sa première tragédie: convenons encore que la versification a plus de nombre et d'harmonie, quoique du reste elle ne soit pas sans défauts, et qu'elle ne réponde pas pleinement à la dignité du genre tragique.

Toutes ces raisons qui sollicitaient l'indulgence étaient encore appuyées par une considération particulière, sur laquelle on crut pouvoir fonder quelqu'espoir, bien qu'elle dépendît de l'avenir. On ~~crut~~ se persuada que l'auteur qui était encore jeune, et qui annonçait des talens au dessus du commun, déférerait aux conseils que lui adressait la censure, se prêterait au vœu que venait d'énoncer le public, et ferait subir à son drame toutes les réformes qu'on lui avait indiquées. Ce n'était pas seulement aux progrès de l'art, à l'honneur de la scène, et aux desirs bien prononcés de tous les gens de goût, qu'il devait ce sacrifice; son propre intérêt l'exigeait, et personne ne doutait qu'il ne s'y prêtât volontiers, ne fût-ce que pour se donner le mérite d'une déférence qui lui aurait assuré l'estime et les suffrages de son auditoire. mais on s'était trompé dans ses conjectures, et l'attente du public fut déçue. Soit que M. Weisse

fut convaincu

fût convaincu que sa tragédie ne péchait contre aucune des règles qu'on supposait qu'il avait violées, et qu'elle n'eût par conséquent besoin d'aucunes corrections, il se refusa ouvertement à toutes celles qu'on exigeait de lui, et sa pièce resta telle qu'il l'avait remise au repertoire.

2.de Barbe. Cependant comme le théâtre était encore très pauvre en poèmes de ce genre, et que celui de M. Wezyk, malgré les nombreux défauts qu'on y avait repris dans la marche de l'action, la conduite de l'intrigue, la chute ou le dénouement, était réellement le meilleur qui s'y fût montré jusqu'à ce jour, il est probable qu'il s'y serait maintenu avec un certain avantage, et qu'il aurait conservé l'espèce de prééminence qu'il s'y était assurée, bien que, dans le vrai, il ne la dût qu'à la disette d'ouvrages plus achevés que le sien. Mais malheureusement pour lui, le Deliste de la Pologne, ce poète aimable dont le nom fait époque dans les fastes de la littérature et du gout, M. Felinski imagina de traiter le même sujet, et de l'offrir à la direction du théâtre. La coupe, la marche et la conduite de son drame le rendaient si éminement supérieur à celui de M. Wezyk, qu'elles le firent bientôt oublier, quoiqu'il eût en sa faveur le droit d'ancienneté, et celui de bourgeoisie qu'on lui avait en quelque sorte accordé sur la scène. La nouvelle Barbe prit d'emblée la place que l'ancienne y avait occupée jusqu'alors, et personne n'eut même l'idée de lui contester les droits que l'opinion publique lui donnait à cette superiorité.

Cette tragédie avait pourtant aussi ses endroits foibles, elle péchait même contre certaines bienséances théatrales, qu'un poète aussi bien versé que M. Felinski dans tous les mysteres de cet art enchanteur, aurait du connaître et ne pas violer. Aussi la haute idée qu'on aimait à se faire et des connaissances et des talens de cet écrivain, imposait-elle à la critique l'obligation de relever toutes les fautes qui lui étoient échappées, et qui déparaient son ouvrage. Elle remplit ce devoir qu'elle regardait comme sacré, et la remplit

même avec une certaine sévérité, sans toutefois manquer aux égards
qu'elle devait à l'auteur, dont le mérite généralement reconnu exigeait
des ménagemens particuliers. Son propre intérêt, sa passion enthou-
siaste pour un art aux progrès duquel il avait si efficacement
contribué, auraient du lui faire regarder comme indispensables
toutes les corrections que l'amitié, l'estime et le sentiment
lui indiquaient, et qui n'avaient pour objet que d'ajou-
ter de nouveaux titres à ceux qui assuroient déja sa gloire.
Cependant, soit que des occupations plus importantes ne
lui aient pas laissé le loisir de retoucher son ouvrage,
soit qu'il l'ait cru aussi achevé qu'il devait ou pouvait
l'être, il n'y a pas encore mis la dernière main, et sa
Barbe comme celle de M. Wezyse, est restée ce
qu'elle était, lorsqu'elle parut pour la première fois.
Au surplus, cette conformité dans l'opinion que l'un
et l'autre, sans doute, s'étaient formée de la perfection de leur drame ~~de leur produc~~
~~tion~~, n'en a point établi une semblable entre ces drames ~~produc~~
~~tions~~ eux-mêmes, et bien que leurs auteurs ~~qu'ils~~ aient également refusé
de souscrire au vœu public, les connaisseurs n'ont point
confondu leurs ouvrages, et sauront toujours respecter les
différences qu'eux mêmes ont reconnues, dès le premier
jour, entre ces deux productions. La conduite noble et sou-
tenue de l'action, l'heureux choix des épisodes, la richesse
des images, le naturel et la fraicheur des tableaux et des
descriptions, l'élégance et la pureté du style, mais surtout

l'harmonieuse mélodie de la versification exciteront à chaque représentation de la tragédie de M. Felinski, un sentiment de plaisir, un intérêt, une espèce d'enthousiasme que celle de M. Wężyk, et en général aucun ouvrage médiocre ne fera jamais naître. aussi, les suffrages de tous les gens instruits, l'assentiment de la multitude, la réputation même de l'auteur, qui n'est point usurpée comme celle de tant d'autres, parviendront-ils à la maintenir au théâtre, en dépit de tous les efforts que l'intrigue et la jalousie pourront faire pour l'en chasser. On ne se dissimule pas ses deffauts; mais elle a tant de beautés, et des beautés si frappantes, si favorables à l'illusion, qu'on écarte tout ce qu'elle a de vicieux, pour ne voir que ce qui peut assurer son triomphe. que serait-ce si l'auteur avait voulu suivre l'exemple de Voltaire, qui faisait tant de variantes à chacune de ses tragédies; s'il s'était prêté aux légers sacrifices qu'on exigeait de lui; s'il avait donné à son drame ce dernier fini, ce dégré de perfection dont il est si susceptible!

Boleslas. C'est la seconde tragédie que M. Wężyk a donnée presqu'en même tems que Barbe Radziwill. Si elle n'avait que les défauts qu'on a reprochés à cette dernière, elle aurait pu jouir du même honneur, et se maintenir sur la scène, jusqu'à ce qu'une nouvelle pièce construite avec plus d'intelligence et de gout fût venu l'en exclure. Mais elle

est traitée d'après un mode si singulier, si bizarre, si peu fait pour le théâtre, qu'elle a à peine soutenu la première représentation, qu'une faveur très indiscrette lui avait fait obtenir. Elle n'a point été redemandée, et il est plus que probable qu'elle ne reparaîtra jamais sur la scène. Les formes extravagantes de sa coupe, de sa construction, et de sa marche lui ont valu cette exclusion, que tout le public a prononcée d'une voix unanime. Cette espèce de décret porté par tous les connaisseurs, et confirmé par les classes même les moins éclairées, aura force de loi, parce qu'il est fondé sur la nature même de la pièce qui n'est susceptible d'aucune corrections. ~~Et que~~ En effet, pour la rendre au moins supportable il faudrait la refaire d'après un plan diamétralement opposé à celui que l'auteur a, je ne sais pourquoi, choisi de préférence à tant d'autres qu'il pouvait se créer. Et, dans le vrai, le règne du Monarque que M. Wężyk voulait illustrer, présente tant de faits mémorables et de si brillans exploits, qu'il était bien facile de faire un choix plus heureux que celui d'un pieux évêque continuellement aux prises avec un despote qui l'immole enfin à sa vengeance.

Le plus grand défaut de cette tragédie, c'est la prolixité et l'incohérence des dialogues, défaut plus sensible dans Bolesłas, encore et beaucoup plus révoltant que dans Glinski, auquel toutefois on l'a reproché si amèrement. Il est vrai que ces deux pièces ne sont pas les seules où l'on ~~ait~~ prodigue aujourd'hui, et jusqu'à la satiété, ces dialogues hors-d'œuvres auxquels on pourrait

donner le nom de conférences politiques, bien que souvent
ils offrent à peine ce caractere de dignité qui convient à la
simple morale. Mais au moins dans ceux même de ces dra-
mes qui ont le moins de beautés et le plus de défauts, le sujet
de ces dialogues, quelque peu intéressant qu'il soit d'ailleurs, les tie-tant bien
que mal, à celui de la pièce, tandisque dans Boleslas,
ils semblent ne tenir à rien; la pluspart sont comme au-
tant de pieces de rapport, qu'on a jointes les unes aux
autres, pour remplir des vuides qui se renouvelaient à cha-
que scène. J'y vois encore un plus grand défaut, et un défaut
qui n'est pas susceptible de correction, parcequ'il est inhé-
rent au sujet, et même inséparable de l'action; c'est que
presque tous ces dialogues présentent une série intermi-
nable de sermons ou d'homélies plus faites pour la chai-
re que pour le théâtre, et qui seraient bien mieux
placées dans la bouche d'un curé de paroisse que dans
celle d'un acteur. Et, dans le vrai, que pouvait-on faire
dire de plus à ce pieux évêque, qui vient à chaque
instant étaler sur la scène ses habits sacerdotaux
et son éloquence évangélique?

Ludgarde. Dans l'intervalle qui sépara les diverses pieces
que je viens d'indiquer, M. le Général Krópiński donna
une tragédie absolument nouvelle, dont le sujet était de
même tiré des archives de la nation, et d'ailleurs basait
sur un événement qui réunissait tous les caracteres les

plus propres à produire ce qu'on appele <u>effet théatral</u>. Le nom seul du héros, un des monarques qui eût fait le plus d'honneur à la nation, si la trahison n'eût pas tranché sitôt la trame de ses jours, devait lui prêter le plus grand intérêt, et lui assurer les suffrages de tous les citoyens jaloux de la gloire de leur patrie. aussi lorsqu'elle fut jouée pour la première fois, elle fit presqu'autant de sensation qu'en produisit plustard celle de M. Felinski. mais elle ne soutint pas aussi avantageusement la réputation brillante qu'elle s'était assurée d'abord. elle n'est pas tombée, et bien sûrement elle n'aura pas le sort de Boleslas; mais la concurrence lui a fait tort, et dès que Barbe parut, Ludgarde se vit forcée de lui céder le pas. Toutefois si ce drame est inférieur à celui de M. Felinski pour la versification, et même pour la conduite de la pièce, envisagée dans quelques uns de ses détails ~~à quelques égards, au moins~~, il a du moins une supériorité très marquée à ce double égard, et sous tous les points-de-vue possibles, sur tous ceux qui avaient paru avant lui, et ni ses défauts de construction, ni les anachronismes qu'on lui a reprochés avec fondement, ne peuvent lui ôter le mérite réel qu'il a d'ailleurs, et que la critique la plus sévère ne peut lui contester.

Ce mérite toutefois ~~cependant~~ ne peut compenser pleinement, ni à plus forte raison faire oublier les fautes par trop marquantes que l'auteur a commises, et qu'on a relevées avec d'autant plus de raison, qu'une imagination aussi

riche que la Science, secondée par le génie, et dirigée par le gout pouvait aisement les éviter. parmi ces fautes il y en a trois sur lesquelles on a appuyé davantage, parcequelles sont plus graves et par elles-mêmes et par leurs résultats, et parce que d'ailleurs elles nuisent plus sensiblement à l'effet que devait produire ce poême.

La premiere est cette transposition sensible de faits et de dattes, laquelle outrepasse debaucoup les bornes que les maitres de l'art ont prescrites, et la licence qu'on est convenu d'accorder aux poëtes. Je renvoie pour cet objet au chapitre 3. du 2d Volume, où J'ai envisagé cette matiere sous tous les points de vue qui la mettent en rapport avec les pieces de théatre de tous les genres.

La Seconde, ce sont les incohérences et le peu de Stabilité qui ~~dominent~~ s'annoncent dans quelques uns des caracteres principaux, et surtout dans celui de Przemyslas qui, en qualité de personnage dominant et comme Monarque, devait montrer plus de fermeté et de détermination, surtout dans des circonstances aussi critiques que celles où il se trouvait. — Ludgarde dont le sort funeste constitue proprement le nœud de l'intrigue, et active partout l'interet, Ludgarde n'est point dans ce cas; son caractere est constamment soutenu: c'est la douceur, la modération et la patience personifiées. mais il a un autre défaut. on n'y

trouve nulle part cette force, cette énergie que sa position reclamait impérieusement, que son titre de souveraine lui permettait de déployer, que les complots tramés contre elle autorisaient, et que la modestie, la premiere vertu de son sexe, n'excluait nullement. ce n'est point une reine, et une reine malheureuse, injustement persécutée; c'est une femme simple, vertueuse, fidéle à ses devoirs, ~~mais~~ qui semble née pour une condition obscure, qui se borne aux soins de son ménage et de sa famille, qui n'ose ~~semble ne~~ prevoir aucun des orages qui s'amoncelent sur sa tête, qui va en quelque sorte au devant des maux qui l'attendent, et à laquelle on ne s'interesserait pas, si la grandeur des périls auxquels son imprudente confiance doit la livrer, ne forçait l'attention du spectateur de se fixer sur elle, et ne lui arrachait des larmes qu'elle même semble craindre de répandre. tous les autres caracteres principaux sont plus ou moins dans le même cas. —

Le troisieme defaut, et le moins pardonnable, sans doute, c'est l'inconvenance et le peu de naturel du dénouement, et ce défaut devenait le résultat nécessaire de ceux qui s'étaient glissés dans la conduite de l'intrigue. Ce dénouement, au reste, ~~n'est qu'une~~ ~~est une imita-~~ n'a paru à tout le monde qu'une imitation ~~tion, mais une imitation bien faible, bien imparfaite~~ — je dis bien imparfaite: — de celui de Zaïre. — En effet, Orosmane ne fait pas jetter son amante dans un cachot, sur un simple soupçon dénué de tout fondement; il ne la fait pas massacrer sur un faux rapport, qui n'est étayé d'aucunes preuves, et qu'il va se

donne pas la peine de vérifier; il ne charge pas de ce meurtre révoltant, le plus illustre de ses guerriers; ce n'est pas pour se débarasser d'une femme qu'il a cessé d'aimer, par ce qu'elle est son épouse légitime depuis plus de douze ans, et pour se livrer sans obstacles comme sans remords à la passion que lui a inspirée le nouvel objet de ses affections, qu'il fait commettre ce barbare assassinat; il ne s'expose pas, pour satisfaire un caprice bisarre, à deux guerres acharnées, en violant le droit des gens, et même les loix de la simple probité, envers deux souverains dont il trahit la confiance: il ne commet pas une imprudence aussi manifeste, à une époque où lui-même, à peine affermi sur un trône chancellant, a tout à craindre de ses voisins, à une époque où il n'avait ni les ressources ni les forces nécessaires pour résister aux entreprises d'un seul des nouveaux ennemis qu'il s'attire sur les bras: enfin il n'attend pas pour se poignarder, que deux ou trois Courtisans audacieux viennent lui faire un sermon d'une demi-heure, l'accablent des reproches les plus infamans, le traitent comme un vil coupable qui serait sur la selète, en présence de ses juges, lui annoncent qu'il est déchu du trône, et qu'il devient le sujet du nouveau maître qu'ils se sont donné, d'un maître qu'ils ont choisi sans l'aveu du peuple, chez une nation étrangere, ennemie née de ce peuple, ~~qu'ils~~ dont se disent les représentans,

sans même daigner justifier de leurs pouvoirs, ni prouver leur mission.

Orosman est un monarque puissant respecté de ses voisins et craint de ses ennemis. Il commande à plusieurs millions de sujets qui lui sont aveuglement dévoués; il a des trésors inépuisables et des armées nombreuses, qui comptent leurs jours par leurs triomphes; son pouvoir est affermi par dix années et plus de victoires brillantes, et par des conquêtes que personne ne pourrait lui ravir, et qu'on n'ose même lui contester. – Il ne révolte d'ailleurs, – aucun souverain, en épousant Zaïre qui est son esclave. Il viole, il est vrai, les loix de son pays, mais un despote tout puissant, qui n'a rien à craindre de qui que ce soit, qui peut compter sur son armée, et qui ne voit dans le reste de ses sujets qu'un vil troupeau d'esclaves faits pour obéir à tous ses caprices; un despote aussi absolu peut se mettre au dessus des loix qu'il proclame et qu'il abolit à son gré.

D'un autre coté, ce n'est pas par une suite des dégouts qui inspire une longue jouissance – qu'il poignarde Zaïre, – mais au contraire par un effet de cette jalousie souvent atroce, que fait naitre et que semble justifier une passion violente, qui ne connait aucunes bornes, parce qu'elle ne rencontre aucun obstacle. Il ne la fait pas massacrer bassement par un vil satellite; il lui plonge lui-même son poignard dans le cœur, et il ne se porte à cet acte de barbarie, qu'après avoir rassemblé, combiné et bien réfléchi toutes les preuves – qui attestent en apparence – de l'infidélité de

l'amante qu'il adore, et qu'il veut placer sur le trone. ces temoignages semblent enfin acquérir un dernier dégré d'évidence: Zaïre est surprise en flagrant délit, seule, au fond d'un souterrein, au milieu des ténébres de la nuit, avec ce jeune et beau Nerestan, qu'Orosmane devait regarder comme son rival, et comme un rival favorisé. amenée devant lui, il a le courage de modérer la violence de ses transports; il emploie tous les moyens que peuvent lui suggérer la prudence et la modération, pour obtenir d'elle des aveux de son crime; il lui promet, il jure de tout oublier, si elle renonce à l'amant qu'elle lui préfère. tous ses efforts sont vains; rien ne peut déterminer celle qu'il croit coupable, à trahir son secret. ce n'est qu'alors que sa jalousie est portée au comble; elle l'aveugle; elle arme son bras, et Zaïre tombe sans vie à ses pieds.

Dans ce moment un rayon de lumiere vient briller à ses yeux: il reconnait dans Lusignan et dans Nerestan le pere et le frere de son amante. Il apprend que le prêtre qu'il croyait appelé pour l'unir à ce jeune chevalier français, n'était venu que pour lui conférer le batême, malgré sa résistance, et d'après les ordres d'un pere qui l'avait forcée à ce sacrifice que son cœur désavouait. Il sent alors toute l'énormité de son crime et s'en punit en se poignardant lui même sur le cadavre sanglant de celle qu'il a immolée à d'injustes soupçons.

peut-on d'après cela établir la moindre comparaison entre les dénouemens de Zaïre et de Ludgarde? et le dernier soutiendrait-il le parallele? Il faut pourtant avouer qu'il

a quelque chose de frapant qui en impose au premier
d'œil
Coup, et qui fait illusion, malgré toutes les inconvenances
que l'auteur y accumule, et les contradictions visibles qu'il
y a réunies. une reine immolée à d'injustes soupçons;
son époux qui se poignarde pour appaiser ses manes;
un Sénat et une assemblée nationale qui s'érigent
en juges de leur souverain, et qui le condamnent à
descendre du trône. ces formes extérieures d'une haute cour
nationale, invisible, il est vrai, mais qui pourtant
décrète au nom de tout un peuple, le choix d'un nouveau
roi: tout cela sous la dignité à s'y méprendre, et
produit un effet vraiment théatral. Il en résulte une
impression assez vive qui agit, comme par instinct, sur
l'esprit de tous les spectateurs, qui se soutient en dépit
des inconvenances qui devraient la détruire, et qui se
renouvelle à chaque représentation, par la raison
peut-être qu'elle s'est manifestée à la premiere. cette
si ces formes et ces cérémonies exté-
sensation serait bien plus active encore, ~~si les décorations~~
res étaient réellement aussi majestueuses, aussi soutenues que l'annoncent les dialogues
= et les costumes étaient adaptés avec un peu plus d'art
et les harangues emphatiques des interlocuteurs; si les décorations =
au sujet de la pièce; s'ils répondaient mieux à la di-
gnité de l'action, et s'ils favorisaient par leur accord
dont
et leur entente, les moyens qu'on ~~devrait~~ employer pour
produire de ces coups de théatre, qui font d'un si grand
effet dans les tragédies du haut genre.
est
Mais il n'en ~~serait~~ pas de même hors de la scène, + toute la magie

de l'illusion disparaît~~roit~~ à la lecture. tout ce que les accessoires ont de décevant s'évanouit dans le silence du cabinet. ~~dans le silence du cabinet et la tragédie se montreroit et qu'elle est~~ Voila pourquoi la tragédie de M. Prus. s'est montrée plus tard ce qu'elle étoit: réellement, bien versifiée, assez soignée dans les détails, mais vicieuse dans son ensemble, en contradiction avec l'histoire, et quelque fois même peu d'accord avec les vraisemblances.

Mais heureusement, jaloux de ~~pour~~ leur réputation, et de la célébrité qu'ils savent ménager à leurs ouvrages, nos poëtes ont généralement le bon esprit de ne pas les livrer à l'impression, et se donnent bien de garde d'en multiplier les copies; car ils savent très bien que les yeux et les oreilles les jugent plus favorablement que l'esprit et la réflexion. ~~L'auteur de Ludgarde n'a pas négligé ce moyen, bien qu'à la aucune tragédie (J'en excepte celle de M. Felinski:) n'a eu dès la première représentation, autant de panégyristes, et de panégyristes enthousiastes. On est allé jusqu'à lui assigner une place parmi les chefs d'œuvre les plus achevés, jusqu'à la regarder comme un modele en ce genre.~~

L'auteur de Ludgarde n'a pas cru devoir négliger ce moyen, qui au surplus n'a pas trompé son attente, bien qu'à la rigueur il eût pu peut-être s'en passer plus facilement que la plus part de ses devanciers. aussi, aucune tragédie (J'en excepte celle de M. Felinski:) n'a eu, dès qu'elle s'est montrée

sur la scène, autant de panégyristes et de panegyristes enthousiastes. on est allé jusqu'à lui assigner une des premieres places parmi les chefs d'œuvres les plus achevés; on l'a citée comme un modele pour le haut tragique. cela ne pouvait être autrement, car on la jugeait surtout d'après la versification, et à cet égard, elle était très supérieure à tout ce qu'on avait eu jusqu'alors. quant au mérite intrinseque de la piéce en elle-même, on ne pouvait décider que sur la représentation, et je l'ai dit, pourvu qu'elle fût soignée et bien soutenue, elle devait donner une très haute idée du drame; car il était construit de maniere, que, malgré tous ses défauts, et l'ensemble et les détails favorisaient également l'illusion. or, — on ne peut se le dissimu
l'illusion agit très puissamment sur les sens, et ce sont les sens que l'imagination consulte et prend pour guides au théâtre.

Cependant il a eu aussi des détracteurs, et en assez grand nombre. Les uns et les autres l'ont analysé et jugé chacun à leur maniere, et suivant l'intérêt du parti formé pour ou contre l'auteur. tous ces écrits contradictoires qui se suivaient de près, ont fini par produire

une guerre de

une guerre de plume, où la malignité et le fiel de la satyre jouaient le premier rôle; ce qui, sans contredit, n'était pas le moyen d'éclairer l'opinion, si elle s'était trompée, et de lui faire abjurer une erreur que peut-être elle avait embrassée à son insçu.

Je pourrais pousser plus loin cette discussion, et soumettre de même à l'examen plusieurs autres tragédies qui ont paru à peu près aux mêmes époques, et dont quelques unes ont fait, un moment, assez de sensation, pour être aumoins connues de ceux qui courent après les nouveautés. Mais bien que la plupart de ces ~~drames~~ pièces fûssent originales et que les autres plutôt imitées que traduites ~~de pièces~~ d'ouvrages étrangers, (a) eussent en apparence subi tous les changemens qui semblaient devoir les adapter à nos mœurs, les rapprocher du goût le plus général, et les assortir au mode de représentation adopté sur notre théâtre; cependant il en est très peu qui se soient montrées sur la scène, et celles même qui ont obtenu cet honneur dans leur nouveauté, n'en ont pas joui long-tems; elles gardent tristement leur place dans un coin du repertoire, d'où probablement elles ne sortiront pas pour se remontrer au grand jour. D'ailleurs, comme presqu'aucune

(a) je ne range point dans la classe de ces imitations très inexactes et de ces ridicules parodies, les excellentes traductions des plus célèbres tragédies de Corneille, de Racine et de Voltaire.

n'a été imprimée, il serait difficile d'en porter un juge-
ment qui reposât sur une base assez solide, pour pouvoir
s'assurer des droits à la confiance des personnes instruites.

Je ne déciderai point si l'on a eu raison ou tort de
condamner à l'oubli la majeure partie de ces nouvelles
productions, et je me contenterai d'observer, que cette sévérite ~~qu'à mesure~~
est devenue plus austerre, à mesure
que l'art dramatique à fait plus de progrès, ~~on s'est con-~~
parce qu'on s'est convaincu
~~vaincu~~ plus intimement, que ce n'est pas assez qu'une
tragédie soit originale, qu'elle soit bien versifiée, et même
qu'elle porte un caractère de nationalité qui parle en
sa faveur; mais qu'il faut encore qu'à ces trois avan-
tages déja si précieux par eux-mêmes, elle en joigne un
quatrième bien plus indispensable encore, c'est à dire
qu'elle soit construite d'après les principes généralement
adoptés, que toutes les régles y soient observées à la rigueur
qu'en un mot elle soit traitée de maniere, qu'elle
puisse être avouée des maitres de l'art. tout poëme
tragique qui ne remplit pas toutes ces conditions
ou qui les remplit mal, ne mérite pas de fixer les regards
du public, et doit être impitoyablement repoussé de la
scène, qu'il ne pourrait que déshonorer

= Voltaire, que tous les connaisseurs comme tous les gens de goût voient che-
que jour avec un nouveau plaisir se montrer sur la scene; traductions que nous
devons à nos meilleurs poëtes, et qui font autant d'honneur à notre littérature
dramatique, que les originaux en font à celle des Français.

§: 3.

Drames héroïques: — Grands Opéras: — — Ballets pantomimes du haut genre: — — Mélodrames.

On sera, sans doute, étonné de me voir réunir sous un même titre, quatre genres aussi différens par leur caractère propre, leur objet et leur but, que par la nature des principes et des règles auxquelles ils sont astreints. cette marche, en effet, serait inconséquente et même absurde, si je devais suivre ici l'ordre que j'ai observé dans les articles précédens; si je voulais analyser chacun de ces genres séparément, et soumettre à l'examen celles des productions plus marquantes qu'on y a vu éclore. Mais l'objet que je me propose dans cette discussion est tout à fait différent, pour ne pas dire absolument contraire. au lieu d'observer ces divers genres sous les nombreux rapports par lesquels ils tiennent à l'art dramatique, je veux seulement prouver qu'aucun d'eux ne peut et ne doit être admis sur notre théâtre, parce que nous n'avons ni les ressources ni les moyens qui pourraient les faire réussir, et que, soit pour la composition, soit pour l'exécution, quelques efforts que nous pussions faire, nous resterions long tems encore dans un état de médiocrité, qui sûrement ne ferait pas honneur à la scène polonaise.

en ce cas, à quoi bon fatiguer nos lecteurs de longues discussions sur les qualités propres à cette espèce de créations

trop brillantes, trop solemnelles pour nous, et que par cette raison nous devons nous interdire, ne fût-ce que sous le rapport des dépenses excessives qu'elles nécessitent.? Je ne prétends pas, au surplus, que nous devions y renoncer pour toujours mais au moins nous devons attendre l'époque où nous pourrons les porter au dégré de perfection qu'elles exigent impérieusement, et leur imprimer ce caractère de splendeur et de magnificence qui seul peut assurer leur triomphe. cette clause même je ne l'étends qu'aux grands opéras et aux ballets pantomimes du haut genre: car pour les drames héroïques et les mélodrames, je desire bien sincerement qu'on ne leve jamais le décret de proscription porté contre eux.

Je vais parcourir chacun de ces genres séparément j'en donnerai l'historique; j'esquisserai les caracteres essentiels qui les distingent, je signalerai les beautés qu'on y admire comme les défauts qu'on leur rapproche, je détaillerai toutes les difficultés qui s'y rattachent, et j'insisterai particulierement sur celles que notre position rend insurmontables pour nous. qu'on me lise et qu'on juge si l'opinion que je viens d'émettre est aussi inconséquente, aussi paradoxale que bien des personnes voudront le croire

1. Drames héroïques

Le Drame héroïque né chez les Espagnols, et bientôt après transplanté en Angleterre, puis en Allemagne, était fait pour ces trois contrées, à cette époque où la manie d'un Luxe plusqu'oriental avait gagné toutes les classes; où la passion des Joutes, des tournois, des combats à outrance était devenue une espece de fureur qui devait plustard infecter tous les états voisins; où les gentilshommes fiers de leur antique noblesse, Jaloux de leurs droits, rivaux ou ennemis déclarés les uns des autres, et toujours sous les armes, se faisaient une guerre ouverte et àpeine interrompue par quelques instans d'un repos forcé; où l'on ne connaissait enfin d'autre occupation que les combats, d'autre gloire que celle que donnaient des vitoires barbares et des conquêtes injustes.

Que dis-je! malgré leur insolente fierté et leur ambition démésurée, ce n'étaient pas même les Espagnols qui avaient créé ce genre de Spectacle non moins brillant que dangereux et vain. Ils le devaient aux Maures, Nation Arabe venu de l'Affrique, et la plus guerriere, la plus magnifique qui ait Jamais

habité l'Europe. ce sont eux qui ont les premiers introduit dans cette belle contrée, ces joutes, ces tournois, ces combats en champ clos, en un mot, cet esprit de chevalerie un peu romanesque dans son origine, mais sublime dans son objet, et même presque toujours salutaire dans ses résultats. Il s'accordait avec leur caractere noble et magnanime, avec leurs inclinations guerrieres, avec leur gout pour tous les genres d'amusemens, où ils pouvaient pour eux surtout déployer ou séparement ou à la fois, la force, l'adresse, le courage, et ~~surtout~~ cette pompe, cet éclat, cette splendeur qu'aucune nation n'a jamais porté à un dégré aussi éminent.

Les anglais plus imitateurs alors qu'ils ne le sont aujourd'hui, le reçurent d'eux presqu'à l'instant de sa naissance, lui donnerent une marche analogue à leur caractere, et le porterent quelque fois à l'excès, principalement sous le regne un peu fabuleux de leur Roi Arthur. Les Français qui l'ont adopté plus tard, le dépouillerent de ces formes austeres et souvent barbares, qu'il avait prises en Angleterre, et lui imprimerent en échange ~~et lui ont imprimé ce ton~~ ce ton de galanterie qui dominait déja chez eux. En allemagne où les croisades avaient fait renaître l'esprit guerrier, et consolidé le gouvernement féodal, ce genre de spectacle

s'annonça sous des dehors moins élégans, moins recherché, mais s'il perdit quelque chose du luxe brillant qui le caracterisait en France, il le regagna en dureté, je dirais presqu'en barbarie. ainsi chaque peuple lui a fait subir divers changemens analogues à son caractere et à ses inclinations; chacun s'est fait une loi de l'accomoder à ses gouts, de le rapprocher de ses institutions primitives.

Mais à mesure que cette passion pour les tournois, image des combats, créée et soutenue par l'enthousiasme, est tombée dans le discrédit, le drame héroique qui lui devait son origine, a perdu de sa faveur, chez ce peuple même où il avait pris naissance. Les Allemands ~~eux mêmes~~ chez lesquels il n'était pas moins en vogue, l'ont de même absolument abandonné, et si parfois il s'y montre encore, ce n'est qu'à des intervalles très éloignés, et sur des théâtres qui sont loin de donner le ton. Il n'est pas plus en credit chez les Français, à moins que ce ne soit aux boulevards, aux Variétés, au Vaudeville dont la scene dégradée adopte tous les genres, et surtout les plus mauvais, pour flater le gout d'un public, que la satiété des plaisirs et des

Jouissances a corrompu au point, que rien de ce qui est dans la nature et dans la vérité ne peut plus lui faire éprouver la moindre sensation. Quant aux Anglais, bien que cette manie chevaleresque fût portée chez eux au plus haut dégré d'exaltation, ils n'ont pas eu besoin d'exclure de leurs théatres naissans le drame héroique; car il ne s'y était pas introduit. quelque fût leur passion pour tout ce qui portait l'empreinte de la pompe et de la splendeur, pour tout ce qui leur retraçait l'idée des combats, et le souvenir de leurs victoires, ils n'ont pas même eu l'idée d'introduire chez eux un genre qui rassemble toutes ces images, mais qui ne conserve à aucune son véritable caractere.

Aucun des peuples qui ont fait ce sacrifice, n'a eu lieu de s'en repentir; car tous ont gagné à ce changement. La tragédie, la bonne Comédie de Caractere et d'intrigue, les petites pieces même qui marchent à leur suite, et qui présentent comme elles un but moral, les ont dédommagés au centuple de la perte de ce genre de spectacle qui n'était pas fait pour eux, et que Melpomene et Thalie désavouent également. Joignez à cela les Grands Opéras et même les Opéras comiques, mais purgés de ces plates bouffonneries, de ces plaisanteries aussi fades qu'indécentes, de ces jeux de mots équivoques

qui ne peuvent que les dégrader, et vous concevrez, que le théâtre n'a pu trouver dans cette privation imaginaire, qu'un nouveau moyen de s'élever, et de parvenir à un dégré de perfection qu'il n'eût peut-être jamais atteint, s'il n'eût pas eu le courage de briser ces entraves que lui avaient données l'ignorance et le mauvais gout.

Serait-ce donc en Pologne, et à une époque où la civilisation, les lumieres et les idées libérales font des progrès si rapides, que ce drame proscrit partout devrait trouver un asyle? seroit-ce dans un pays où les mœurs et les usages forment un contraste si frappant avec ceux de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Espagne surtout, qu'il devrait s'emparer de la scène, au préjudice des productions nationales si propres à servir d'instruction et d'exemple à la génération présente et à celles qui lui succederont? serait-ce enfin dans une capitale où la passion du luxe, bien que ~~est~~ parvenue au plus haut période dans tous les genres, n'a pu encore s'introduire ~~excepté~~ dans les représentations théâtrales qui, faute de moyens, sont obligées de rester circonscrites dans leur ancienne routine, que l'on devroit s'efforcer de maintenir celui de tous les spectacles qui exige le plus de pompe et de magnificence? Je ne décide point, mais j'ose croire que l'opinion publique mieux éclairée ne balancera point à donner une

préférence marquée aux ouvrages originaux, et même à ceux qui ne sont que traduits ou imités, mais qui intéressent, qui instruisent, et qui corrigent en amusant, sur ces prétendues créations du génie, auxquelles le génie a si peu de part, et qui ne peuvent produire qu'une surprise momentannée et une admiration stérile.

Bien que le vœu public appele cette réforme, je vois cependant encore bien des écrivains faire tous leurs efforts, pour remettre en vogue et pour maintenir sur la scène, ce genre factice que tout nous ordonne de proscrire. On a même donné, et à diverses époques, plusieurs pièces qui se rapprochent de ce mode de construction: mais comme aucune ne réunit tous les caractères qui doivent le distinguer essentiellement, cette impuissance même d'imiter parfaitement les formes extérieures qui conviennent à ce genre, cette difficulté de lui donner la coupe qu'il doit avoir, le costume qui lui est exclusivement propre, devroient convaincre ces écrivains que, non seulement il est au dessus de leurs moyens, mais qu'il n'est fait ni pour le pays ni pour la scène, puisqu'ils ont tant de peine à saisir le ton, la marche et le faire des modeles qu'ils se proposent, et que, malgré tous leurs efforts, ils ne

peuvent parvenir à lui imprimer cette teinte d'origi-
nalité qui pourrait faire ranger leurs écrits parmi les
productions nationales.

Si l'on veut se convaincre de la vérité de cette assertion, ~~qu'on se donne la peine~~ il suffira de parcourir tous les poëmes auxquels on a donné le nom plus sonore et plus imposant qu'expressif de <u>drames héroïques</u>, et l'on reconnaîtra que dans ce grand nombre il n'en existe réellement qu'un seul qui, à la rigueur, mérite à peu près cette dénomination. C'est <u>Casimir Le grand</u> ou le <u>Couronnement de Louis de Hongrie</u>. bien que cette pièce soit ancienne et qu'elle soit tombée pour ne jamais se relever, j'en tracerai ici l'esquisse, ne fut-ce que pour démontrer avec plus d'évidence encore, que de pareils sujets trahiront toujours les efforts des écrivains; que les formes qu'on leur donnera ne seront jamais en harmonie avec le caractère national; et qu'ils ne pourront jamais réussir dans les circonstances même les plus favorables, et qui ~~semblent~~ coïncideraient avec l'objet que l'auteur se serait proposé.

Le sujet de ce drame est tiré des fastes de la nation, et l'événement sur lequel il repose présente une des époques les plus brillantes de notre histoire, avantage d'un très grand prix, qui ~~prêtait~~ devenait un nouveau mérite ~~au~~ pour le poëme, et semblait devoir assurer son succès. Il prêtait

d'ailleurs à l'illusion théatrale par une suite des embélissemens qu'il comportait, et des accessoires qui devaient nécessairement l'accompagner.

D'un autre coté, ce trait d'histoire, et par lui-même, et par la manière dont il pouvait être presenté, semblait avoir quelqu'analogie avec les conjonctures où l'on se trouvait alors. Le projet de Casimir (appuyé de l'aveu de la nation) de remettre la couronne de Pologne au souverain de la Hongrie, et de faire de ces deux monarchies limitrophes, une puissance en quelque sorte unique, et qui, par cela même, serait devenue plus imposante et plus redoutable, ce projet dicté par une sage politique se rapprochait essentiellement de la résolution prise par les états rassemblés en 1791. d'appeler à ce même trône la maison de Saxe, et de lui en garantir l'hérédité. combien de motifs tous également puissans, tous également faciles à saisir, et de l'effet le plus heureux, se réunissaient, se multipliaient en quelque sorte sous la plume de l'écrivain! combien de circonstances favorables venaient s'offrir comme d'elles même, rentraient dans les vues du poéte, facilitaient son travail, et semblaient rapprocher en sa faveur le but qu'il s'était proposé!

cependant avec tant de secours, M. Niemcewicz n'a pas mieux réussi que ceux de ses devanciers et de ses successeurs qui ont voulu traiter des sujets du même genre, et qui n'avaient pas sous la main des ressources aussi efficaces.

Son drame, il est vrai, fut reçu d'abord avec un enthousiasme qui était du plus favorable augure, et qui soutint quelque tems la pièce, parce qu'il ne laissait pas de prise à la réflexion. ajoutez à cela que l'entrepreneur qui entendait aussi bien l'intérêt de la caisse que celui du théâtre, et qui le surveillait peut-être mieux, sut mettre à profit cet engouement général, donna ce drame plusieurs jours de suite, le fit reparaître avec de nouveaux embélissemens, à quelque distance de là, et le reproduisit à plusieurs reprises, jusqu'à ce que la patience des spectateurs épuisée, lui otât enfin tout espoir d'en tirer parti. cet instant fut le terme de son triomphe. dès que les affaires eurent pris une autre tournure, et que la perspective des réformes projettées par la diète, se fût éclipsée, l'intérêt qu'elles avaient excité disparut, l'enthousiasme se refroidit l'illusion se dissipa, et l'indifference prit insensiblement la place de l'exaltation. alors le drame qui avait déja perdu

depuis quelque tems de son crédit, tomba tout à fait, et ne s'est pas relevé depuis. il a eu le sort qu'auront toujours, ici surtout, ces prétendus drames héroïques, ces pieces de circonstance; qui chancelent avec les motifs qui les soutenaient, et disparaissent avec les événemens auxquels il se liaient par des rapports imaginaires ou réels.

Si toutefois un drame de ce genre aurait du se maintenir au théatre; et même y jouir de quelque célébrité, c'était celui de Casimir. Il réunissait, et même à un dégré assez éminent, tout ce qui semble devoir assurer à un poême de cette nature un succès durable, surtout dans un pays et à une époque où l'on attachait une très haute importance aux accessoires. D'abord il rappelait le souvenir d'un Monarque encore plus grand par ses vertus personnelles et l'élévation de son caractere, que par son rang et sa puissance, d'un Monarque dont le nom sera toujours cher aux Polonais. D'un autre coté, il présentait un tableau aussi vrai qu'intéressant des moeurs antiques, de ces moeurs simples et nobles tout à la fois, marquées au coin de la décence, de la franchise et de la vraie probité. ajou-
-tez

à cela, que l'auteur y avait rassemblé tout ce qui pouvait donner un nouvel éclat à cette cérémonie déja si auguste par elle-même. on y voyait deux cours brillantes, qui disputaient de splendeur et de magnificence; puis l'admission d'un jeune écuyer au rang de chevalier, en présence de l'élite des guerriers les plus célèbres, sous les yeux desquels le monarque lui-même donnait l'accolade au nouvel initié. à la suite de cette scène imposante venaient des tournois, des joutes et des fêtes militaires et champêtres; enfin un mariage arrêté, suspendu et achevé malgré tous les obstacles qui le traversaient. La musique qui servait d'embelissement à cet spectacle, répondait à la dignité des événemens qu'elle célébrait: symphonies, cantates, arriètes, vaudevilles; tout était exécuté avec un soin, une intelligence que j'ai vu bien rarement depuis régner sur la scène. enfin le choix qu'on avait mis dans les décorations presque toutes faites exprès pour ce drame, et l'art avec lequel on les avait adaptées au sujet de l'action, la beauté des costumes, l'élégance des draperies, l'entente des couleurs, l'heureuse disposition des groupes: que d'objets

propres à donner la vie et le mouvement à ce spectacle déja si animé. cette magie théatrale faisait vraiment illusion, et produisait un effet surprenant, bien que la représentation en elle même, observée dans tous ses détails, fût bien loin encore du dégré de perfection qu'on aurait du y mettre. toutefois elle occupait assez exclusivement les yeux et les oreilles, pour ne pas laisser à l'esprit le tems de reconnaître les défauts du drame, qui pourtant étaient assez frappans pour se déceler eux-mêmes.

Il semble que cette foule d'embélissemens extérieurs réunis dans un cadre vaste, et dont les dimensions paraissaient assez bien proportionnées, auraient du soutenir ce drame, et le préserver au moins d'une chûte aussi décidée. mais les gens de l'art avaient prévu cette catastrophe dès la premiere représentation, et leur pressentiment ne pouvait les tromper. considéré comme pieu de circonstance, ce poéme devait tomber, et disparaître avec les événemens qui en avaient donné l'idée: observé sous le rapport de drame héroique, il ne pouvait obtenir un succès durable, parce que, je le repete, ce genre ne s'accorde ni avec nos moeurs actuelles, ni même avec les usages en vigueur dans les siecles auxquels appartiennent

appartiennent les évènemens qui forment le sujet de l'action.
a ces deux causes déja si puissantes, s'en joignait une troisième plus décisive encore, parcequ'elle tenait à la nature du drame lui-même: cette cause, c'est que le plan était absolument manqué.

En effet, le couronnement de Louis comme Roi de Pologne, que l'on doit regarder comme le véritable sujet de la pièce, ne pouvait fournir la matière ni d'une intrigue ni d'un dénouement. c'est une simple cérémonie qui, toute imposante qu'elle soit, ne peut faire d'impression que sur les sens; ~~et~~ qui ne dit rien ni à l'esprit ni au cœur, et qui ne réussirait pas même à émouvoir l'imagination. elle ne rencontre aucun obstacle, elle ne fait naître aucun incident imprévu; elle ne peut, par conséquent, produire ni crainte ni incertitude, ni desir ni espoir. Il était donc absolument impossible qu'elle excitât le moindre intérêt; elle ~~ne fixait l'attention~~ n'éveillait la curiosité que par une suite de l'appareil qui devait nécessairement l'accompagner.

tout au contraire, chaque épisode devient une véritable intrigue qui, bienque détachée de l'action principale, attire cependant l'attention et la fixe quelques instans, mais qui bientôt cède la place à une autre d'un genre différent ou analogue, que fait naître un nouvel incident auquel on ne s'attendait pas. Telles sont, par exemple, les mésintelligences

qui régnent entre le Roi et son épouse ; les manœuvres sourdes de quelques seigneurs et des dames de la cour, pour fomenter ces divisions, et les faire tourner à leur profit ; la prise d'armes du jeune écuyer, laquelle rencontre des obstacles qu'on n'avait pu prévoir ; son mariage avec Hanne, puissamment traversé par des ennemis secrets, jaloux de la faveur que lui accordait le monarque ; les joutes, les tournois qui accompagnent cette double cérémonie, et dans lesquels les vainqueurs recevaient de la main des dames, le prix qu'ils devaient à leur courage ou à leur adresse, ce qui donnait lieu à des intrigues et à des liaisons dont l'influence devenait plus ou moins puissante, suivant le parti qu'on savait en tirer ; la jalouse rivalité qui éclatait souvent entre les guerriers comme entre les courtisans : &c. &c.
tous ces épisodes, je le repète, sont autant de petites actions séparées, qui ne tiennent nullement à l'action principale, qui ne se tient même entre elles par aucun rapport direct, et dont cependant chacune a son exposition, son intrigue et son dénouement, de manière qu'elles pourraient former le sujet d'autant de petits poëmes indépendans de celui auquel l'auteur les a rattachées.

Qu'on juge d'après cette esquisse si ce drame pouvait se soutenir au théâtre, quand d'un coté le sujet n'était ni d'accord avec les principes et les régles propres à ce genre, ni en harmonie avec les mœurs et les usages de la nation, et que de l'autre, malgré les dépenses très considérables qu'on a faites pour donner à l'exécution plus de pompe et
" de dignité, les plus somptueux accessoires n'ont pu ni atteindre ce dégré de magnifi-
" cence sans laquelle des drames de cette nature ne peuvent réussir, ni produire cet effet théâ-
" tral qui est l'ame de l'illusion ; quand enfin le jeu des acteurs a été très inférieur
" à la sublimité du sujet, et qu'il ne pouvait même s'élever à cette hauteur, comme je
" prouverai plus bas.

~~Comme ces trois objets tiennent par un rapport aussi direct aux grand opéras, aux ballets pantomimes du haut genre,~~ ~~[et aux mélodrames,]~~ ~~qu'aux drames héroïques~~

comme ces ~~[illegible]~~ deux derniers défauts qui ont si puissamment contribué à la chute de Casimir le grand, produiraient le même effet dans les grands-opéras, les ballets pantomimes du haut genre et les mélodrames, que dans les drames héroïques,

Je les traiterai séparément, mais de suite et avec une certaine étendue, pour m'éviter la peine de les reproduire dans la discussion de chacun de ces trois derniers genres, laquelle suivra immédiatement cet article, et terminera la troisième partie de ce volume. (Il sera facile d'en faire l'application à chacun d'eux séparément.)

1. quant au mode de représentation et aux embélissemens qu'il réclame.

Quiconque a vu les théatres en réputation dans les principaux États de l'Europe, et connaît le mode de représentation qui y varie suivant le genre du poême, ne peut se dissimuler que les drames héroïques comme les grands Opéras, les mélodrames, et les ballets pantomimes allégoriques, mythologiques et historiques en plusieurs actes, avec intrigue, épisodes et dénouement, exigent impérieusement une foule d'embélissemens et d'accessoires obligés, desquels dépend tout l'effet théatral, et qu'il est presque toujours impossible de leur donner ici. Le théatre même ne peut s'y prêter. Déja trop resserré pour un spectacle ordinaire, il est encore moins fait pour des genres qui réclament un très vaste emplacement, et une disposition de localités telles qu'en présentent aujourd'hui toutes les salles de spectacle construites sur de nouveaux plans. Comment dans une espace d'une dixaine de toises plus ou moins entre les coulisses, sur vingt ou vingt deux tout au plus de longueur, en prenant

jusqu'à la seconde toile de fond, peut on faire défiler des troupes, les passer en revue, les manœuvrer, établir un camp, livrer un combat, prendre une forteresse d'assaut, exécuter des tournois, donner des fêtes militaires ou champêtres, armer des chevaliers, leur faire subir des épreuves, réunir des cours brillantes, faire descendre des divinités de l'olympe, produire sur la scène des phénomènes météorologiques &c. &c. cependant tous ces détails d'une exécution si difficile se rencontrent presque toujours, ou séparément ou quelque fois ensemble, dans ces trois espèces de drames, et chacun d'eux doit être traité avec toute la noblesse, tout le soin et toute l'élégance qu'il comporte et qu'il exige; chacun doit avoir le ton, le caractere et les formes qui lui conviennent.

Les personnes qui n'auraient vu que la salle de Spectacle de Varsovie, ne pourraient jamais se faire une idée du genre de batisse, de la vaste étendue, des belles proportions et de la magnificence de celles d'Italie en général, mais surtout des théâtres de Milan, de Naples, de Turin, de Parme et de Venise. en y entrant pour la première fois, on éprouve à son insçu et comme malgré soi, cette émotion subite et

involontaire qu'excite ordinairement la surprise, lorsqu'elle est portée au plus haut point d'exaltation. tous les sens restent en quelque sorte suspendus; l'imagination elle-même est plongée dans une espèce d'extase. On hésite, on s'arrête, l'étonnement redouble à mesure qu'on découvre de nouveaux objets, et l'œil effrayé n'ose presque s'élever à la hauteur de ces colonnes aériennes, de ces voutes hardies qui semblent n'avoir d'autre base qu'un point perdu dans l'espace, et d'autre appui que leur propre équilibre.

A ce premier coup-d'œil qui, dans tous ses accessoires, offre déja quelque chose de si magique, ajoutez encore l'art et l'intelligence qui régnent dans la disposition des lumières dont le théâtre est éclairé, disposition qui varie non seulement à chaque opéra, mais souvent même à chaque acte et peut être à chaque scène, et qui se régle sur la nature de l'action, sur la marche du sujet; sur les formes plus ou moins brillantes des décorations et des costumes; sur les attitudes et les mouvement des acteurs qui occupent la scène; sur le nombre et les développemens des groupes qu'ils y forment; sur la pose et la tenue des choeurs et des figurans a parte; ~~enfin~~ sur les distances qui les séparent entre

eux, et qui les mettent en rapport avec le point central de tous les jets de lumière; enfin ~~dans~~ sur l'entente des couleurs distribuées dans les draperies, suivant l'effet que doit produire la reflexion de ces différens points lumineux. Il faut avoir vu cette espece de phénomene, et l'avoir observé avec une attention très suivie, et a plusieurs reprises, pour sentir combien la connaissance raisonnée des loix de l'optique, et des gradations de la perspective, (connaissance que les décorateurs italiens déploient avec un talent rare dans cette partie du spectacle) ajoute à la magnificence de la scène, et favorise l'illusion qui en fait le charme principal.

Si la pompe, si la richesse des ornemens jointes au ton d'architecture séverre, aux proportions grandioses et pleines de majesté qui se retrouvent dans toutes les contructions des grandes salles d'Italie, excitent en nous, dans tous les tems, un sentiment indicible de surprise et d'admiration, un enthousiasme involontaire dont il est impossible de se défendre; combien cette émotion ne doit-elle pas être plus vive et plus rapide, si on choisit pour sa premiere entrée, un de ces jours fameux désignés sous le nom de grand

rassemblement; c'est à dire un jour d'ouverture, de reprise après une relache plus longue qu'à l'ordinaire, de mise au théatre d'une pièce annoncée avec une certaine solemnité, et attendue avec impatience, enfin de quelque cérémonie extraordinaire dont l'importance fait époque au théatre que l'on se propose de voir. C'est alors que les directeurs prodiguent à l'envi et les soins et les dépenses, pour rassembler sur la scene, tout ce qui peut captiver les sens, exciter la surprise et faire naître l'admiration: c'est alors que l'illumination est du plus grand effet; que les décorations, les draperies et les costumes sont de la plus somptueuse magnificence; que les coups-de théatre sont amenés avec le plus d'art et prodigués avec le plus de pompe. que le luxe du spectacle est porté au plus haut point période de splendeur et de recherche. L'affluence et la tenue des spectateurs viennent encore ajouter à tous ces prodiges, un air de féerie qui en fait ressortir tout l'éclat. l'ouverture des portes est comme le coup de baguette du magicien: dès qu'il frappe, une foule immense rassemblée depuis deux heures se précipite en désordre dans la salle où chacun veut trouver la meilleure place. en un clin-d'œil, l'amphithéatre, les galleries, le parterre, tout est rempli ou plutot encombré. les habitués du théatre occupent

leur poste; les amateurs leurs siéges, les beautés de la ville les premières loges, où elles déploient déja toutes leurs graces. le brillant des toilettes donne à chacune de ces petites cellules l'air d'un sallon où la société la mieux choisie se trouverait rassemblée. enfin, si vous voulez ajouter un dernier trait à ce tableau, contemplez l'acteur et le musicien; voyez comme ils se disputent à chaque scène, la gloire de faire briller jusque dans les moindres détails, tous les genres de beautés que le compositeur a déployées dans son poême.

Que dirai-je de plus! il n'est point d'expressions qui puissent rendre sensible l'effet étonnant que produisent et que dévelopent à la fois tant de phénomènes qui tiennent de l'enchantement, et qui paraissent toujours nouveaux, quoique repétés tous les jours. ces prodiges, ces créations d'un art porté au plus haut dégré de perfection qu'il puisse atteindre, font une impression d'autant plus subite et plus soutenue, que bien qu'ils soient disseminés sur tous les points d'une salle immense, ils semblent toutefois se réunir comme dans un centre commun, partout où l'on porte ses regards; ils viennent se groupper, en quelque sorte, sous les yeux de chaque spectateur, enchainent tous ses sens, captivent ses regards et séduisent son imagination.

qu'ils ont éblouie d'avance par le faste le plus somptueux.

Je demande à présent s'il est possible de déployer sur un théâtre comme le nôtre, cette magnificence, ce ton de grandeur et de ~~grandeur~~ noblesse, ce luxe brillant dont je viens de donner une faible idée, et que j'ai ~~représentés~~ signalés comme devant former l'essence et le principal caractère de la représentation, dans des pièces du genre de celles dont il est question ici. J'ose croire que tous les gens sensés seront de mon opinion et répondront négativement. Ils savent comme moi que les dépenses qu'entraîneraient des préparatifs aussi couteux, surpasseraient de beaucoup le produit de la recette; qu'elles sont, par conséquent, au dessus des facultés de l'entreprise, et que, tout calcul fait, elle est forcée de se borner à ce qu'elle a, et d'en tirer parti comme elle peut, lors même qu'elle sent plus vivement que nous peut-être, qu'il faudrait employer des moyens plus efficaces, et rassembler sur la scène des objets plus analogues au but qu'elle se propose, plus faits pour captiver l'attention, plus dignes de l'assentiment des connaisseurs. ainsi par exemple, pour rendre avec toute la pompe qu'ils doivent avoir, des drames héroiques, même d'un genre inférieur, tels que ceux qu'on donne ici par intervalles, ~~des operas~~ ou de grands opéras heroiques refaits sur la mesure de nos ressources, et des ballets pantomimes, bien qu'ils ne soient guères que de simples divertissemens, il faudrait toutefois des décorations, des draperies, des costumes qui fussent mieux adaptées, les unes au sujet de l'action en général, les autres, à celui de chaque épisode plus marquant. Or celles dont le théâtre est pourvu sont faites, bien ou mal, pour l'emplacement qu'elles occupent et les personnages qui les emploient faute de mieux, mais non pour les pièces à l'embellissement desquelles elles doivent servir, et ne peuvent, par une suite nécessaire,

déployer dans l'exécution cette pompe, cette magnificence qui conviennent à un poéme d'un genre aussi élevé: Il est même impossible qu'elles aient les formes, et les proportions qu'exige le sujet, et ~~et la variété~~ qu'elles puissent varier suivant les situations qui se succèdent dans le drame. Il en est de même des costumes, fussent-ils le plus strictement observés, ce qui arrive bien rarement, il est impossible qu'ils répondent à la dignité de la représentation. nous n'avons d'ailleurs ici aucunes des machines nécessaires pour produire ces changemens de scène imprévus, qui doivent s'executer avec autant de précision que de célérité; ces coups de théâtre qui jettent continuellement le Spectateur dans une surprise involontaire dont il ne peut se rendre compte à lui-même; ces phénomènes météorologiques qui doivent s'annoncer sous les formes les plus naturelles; ces apparitions si difficiles à rendre, en un mot tous ces grands effets qui donnent la vie et le mouvement à ce genre de spectacle. D'après cela, quelque bien joué que puisse être un drame de cette nature, soit poéme héroïque, soit opéra, soit pantomime, il sera toujours loin du dégré de perfection qu'il devrait atteindre; car, je le repète, il lui manquera ce qui en fait le principal ressort, l'illusion, qui ne peut reposer que sur ces accessoires et sur la manière dont ils sont présentés. Or c'est dans ce genre surtout qu'on peut dire avec Horace et Boileau, que tout ce qui est mesquin est ridicule ou choquant, et que tout ce qui est médiocre est mauvais.

S'il est un pays où ces trois espèces de spectacle puissent s'exécuter avec quelque succès, et soutenir même, jusqu'à un certain point, la concurrence avec des genres plus élevés, c'est l'Italie, parce qu'il n'est, en effet, aucune contrée où tous ces objets se trouvent réunis et coordonnés avec autant de soin; où les moindres détails soient surveillés avec une exactitude aussi scrupuleuse, et produisent aussi pleinement tous les effets qu'on a droit d'en attendre. Je n'en excepte pas même la France, où cependant le théâtre est parvenu à un dégré de supériorité très décidée, et qu'on ne peut lui contester.

La peinture, par exemple, si nécessaire à l'embellissement de la scène, et qui prête tant d'énergie à l'illusion, est parvenue dans toutes les grandes villes de cette belle contrée, (l'Italie) et depuis long-tems, à un point de perfection dont il est impossible de se faire une idée, si l'on n'a vu de ses propres yeux, tous les prodiges qu'elle enfante. Nulle part on n'a porté aussi loin la magie de l'optique; nulle part les décorateurs ne rendent avec une expression si naturelle et si vraie, les grands effets de la perspective planisphère et aërienne. Leurs toiles de fond et celles d'avant-scène sont presque partout des ouvrages

achevés, sur lesquels le connaisseur lui-même arrête ses regards avec complaisance. les plus petits détails y sont exécutés avec une justesse, une précision qu'un peintre ordinaire croirait à peine devoir mettre dans un tableau d'histoire. tout y est distinct, adapté au climat, aux localités, aux tems, aux circonstances; tout y porte les caracteres propres à l'action que le poète décrit; tout y prend les formes et les rondeurs des reliefs les plus saillans; en un mot, tout ce qui existe dans la nature est imité avec un ton de vérité si frappant, que l'oeil même le plus exercé ne peut se deffendre des méprises dans lesquelles le jettent à chaque instant ces traits de ressemblance si artistement rendus. chaque plan a sa mesure fixe, ses dimensions et ses bornes; il se détache si naturellement de tous les objets qui l'avoisinent ou le contournent, qu'on croit voir une distance sensible entre chacun deux, bien qu'ils se touchent et qu'ils soient liés les uns aux autres. Les jets de lumieres, les ombres, les clairs-obscurs, les demi-jours, les teintes coupées ou fondues ensemble, les masses, les détails: tout cela est si bien conçu, si bien pensé et si bien senti; chaque coup de pinceau, chaque trait porte un caractere de vérité.

si expressif; il règne enfin dans tout l'ensemble un ton de
couleurs si bien adapté au sujet, que le premier coup-
d'œil jette dans une espèce d'extase dont on a bien de
la peine à sortir, lors même qu'un examen plus ré-
fléchi semble devoir nous désabuser.

A l'appui de ce que je viens de dire, je citerai
un trait que je me rappele avoir lu dans la relation
d'un voyage d'Italie, entrepris en 1814 par un officier
supérieur chargé d'une mission importante de la part
du gouvernement français. ce général peint l'effet étonnant
que produisit sur son imagination, la vue d'un esca-
lier qui partait du ceintre où il prenait naissance au
fond du théâtre, et semblait aboutir près de l'avant-
scène. „ cette toile, dit-il, m'a constamment fait illusion,
„ après dix représentations du ballet où elle était em-
„ ployée, et lors même que je me fus bien assuré que
„ cet escalier était une simple peinture à plat, sur un
„ fond vertical, et nullement un échafaudage, comme mon
„ œil croyait le voir, il m'était impossible, en jettant
„ les yeux sur la scène, de ne pas retomber dans ma
„ première erreur.... „

La même chose m'est arrivée au grand théâtre de
Naples, où le peintre avait esquissé de même sur une

toile de fond une ruine qui représentait quelques restes d'un ancien colisée. Les contours étaient si bien arrondis, les angles si saillans, les parties de murs rompus, si massifs, que la premiere fois je crus voir cette ruine dans sa pose réele sur le terrein. Je la revis vingt fois, et j'éprouvai toujours la même sensation. Je l'examinai ~~la vis~~ de près, je l'observai avec attention, je la palpai dans tous les sens, et j'étais aussi sûr que l'officier français, que c'était une simple peinture. Cependant lorsque je redescendais au parterre, et que je me plaçais dans un point de vue convenable, ces rondeurs, ces saillies qui m'avaient si vivement frapées d'abord, redevenaient à mes yeux, ce qu'elles m'avaient parues le premier jour. Il me semblait que j'aurais pu en parcourir non seulement les contours, mais même les parties de l'intérieur.

Ce qui contribue encore à augmenter cette illusion, c'est, comme je l'ai dit plus haut, l'art inconcevable qu'on met dans l'éclairage des théatres, du moins dans les principales villes d'Italie; c'est le parti qu'on sait tirer de cette heureuse disposition des lumieres, pour faire ressortir jusqu'aux moindres détails des embélissemens de tout genre accumulés sur la scéne; c'est la

la justesse des proportions observées, quant au ton de couleurs, à l'entente du dessin, et à la beauté des poses, entre les groupes, les costumes, les décorations, et en général tous les ornemens locomotifs ou immobiles qui occupent le théâtre, et qu'on fait mettre en rapport avec chacun des jets de lumière qui doivent les éclairer. J'ai déja traité cette matière, je renvoie à ce que j'ai dit à ce sujet.

Il est encore un objet qui n'est pas moins nécessaire que la peinture, pour donner à la représentation des drames tant héroiques que tragiques, comme à celle des grands opéras, et des ballets pantomimes en plusieurs actes, - et des mélodrames, - toute la perfection qu'elle réclame; ce sont les machines qui manquent absolument ici. J'ai déja insisté sur l'impossibilité d'exécuter sans leur secours des pieces du genre de celles dont il question, ainsi je me bornerai maintenant à quelques détails généraux sur le mode de construction propre à ce méchanisme théatral, et sur les avantages qu'il peut offrir.

Quelqu' abondamment pourvus que soient tous les théatres d'Italie en machines de toute espèce, ce n'est pourtant pas dans cette antique patrie des arts qu'il faut chercher des modeles en ce genre. La France est le seul état de l'Europe où nous puissions les trouver. L'académie royale de Musique (l'opéra) n'est pas le seul spectacle qui nous offre tout ce qu'il est possible d'imaginer de mieux travaillé en fait de méchanique, et de plus sûr quant à l'effet; de simples theatres d'en-

-trepreneurs

d'entrepreneurs, tel que celui de la porte St. Martin, à Paris, sont mieux appareillés que ceux de Naples et de Milan, je ne dirai pas pour la quantité et la recherche; mais pour la perfection du travail, la facilité du jeu, et la justesse de l'exécution. ce qui fait le principal et le vrai mérite de ce méchanisme ingénieux, ce n'est pas ce grand nombre de machines qui remplissent le dessous du théatre, et toute la partie supérieure des ceintres. tout achevé qu'en soit le travail, quelqu' étonnans que doivent paraître les effets qu'elles produisent, quelques simples enfin que soient les moyens qu'on met en oeuvre pour les faire agir, elles n'attireront jamais autant l'attention du connaiseur, que celles qui sont placées dans les cavités latérales du théatre. elles y sont distribuées, coordonnées et mises en mouvement avec tant d'art et une précision si bien calculée que, sans presqu' aucun secours étranger, elles produisent des résultats dont on aurait peine à se former une idée, si on ne les voyait pas se renouveller tous les jours sous ses yeux. Une simple manivelle, un ressort qu'on apperçoit à peine, élève, suspend, amene audessus de la scène, transporte dans les coulisses opposées, un char, un groupe de nuées qui supporte six, sept

et huit personn

et huit personnes plus ou moins, sans qu'il arrive jamais aucun de ces accidens si fréquens sur les théâtres des autres villes, et même sur ceux d'Italie, où l'on devrait cependant prendre plus de précautions que partout ailleurs, par la raison que la nature et le jeu de leurs opéras et de leurs pantomimes exige un plus grand nombre de machines de ce genre, et en rend l'usage plus habituel comme il est plus indispensable.[a]

Ce qui parle encore en faveur de la France, quant au méchanisme théâtral, c'est qu'on n'y néglige rien pour le porter au plus haut point de perfection possible, et qu'on y tente chaque jour de nouveaux essais, pour en rendre la confection plus simple, et les effets plus sûrs et ~~moins~~ dangereux, tandis qu'ailleurs il reste presque toujours ce qu'il était dans son principe. J'ai vu deux fois en Italie des accidens qui pouvaient avoir les suites les plus funestes, et qui ont exposé à la mort plusieurs personnes à la fois; ~~&~~ cependant ces désastres n'ont pas même donné l'idée d'une amélioration qui pouvait se faire à peu de fraix: tant il est vrai qu'en tout et partout il faut bien des années pour oter aux vieilles habitudes la vogue que le tems leur a donnée; encore même les réformes qu'on fait par intervales

(a) voyez la description des machines employées aux théâtres de l'opera, de la comédie française et des autres spectacles de Paris, avec gravures. – édition gr: in 4to

ne sont-elles presque jamais que partielles: aussi produisent-elles rarement les effets qu'on s'en était promis.

Je pourrais indiquer encore une raison qui seule suffirait pour donner l'exclusion non seulement aux grands Opéras et aux ballets pantomimes, mais même ~~aux~~ drames héroïques et aux Mélodrames: c'est que la plupart nécessitent, et souvent même dans plusieurs scènes, diverses partitions musicales, dont quelques unes offrent d'assez grandes difficultés, et de ces difficultés ~~qu'une~~ avec lesquelles une connaissance approfondie de la musique et une longue habitude peuvent seules familiariser les artistes au point, qu'ils soient sûrs de vaincre toutes celles qui se présentent. En effet, pour exécuter comme elles doivent l'être, des ouvertures, des finals, des morceaux d'ensemble, des jets de caractere, et même certains détails plus simples en apparence, mais qui pourtant exigent autant de précision et de justesse que de naturel et de facilité, il faut que les cantatrices et les chanteurs soient bien versés dans leur art, qu'ils soient bien sûrs de leurs moyens, qu'ils sachent en tirer tout le parti possible, et que sans s'écarter des principes, ils se créent ~~eux mêmes~~ au besoin, une méthode qui soit calculée avec tant d'intelligence, qu'elle s'adapte comme d'elle même et sans effort, à tous les cas. Il faut qu'ils aient reçu de la nature un organe pur, mélodieux et sonore, et que l'art lui donne une flexibilité qui le rendre propre à se prêter à tous les tons, sans jamais altérer le rytme qui en forme le caractere. Tout cela n'est rien encore: si pour déterminer les inflexions que l'on doit donner à sa voix, et les intonations qu'il convient de prendre, on se borne au témoignage de son oreille, on se mettra sous la conduite d'un mauvais guide; on s'égarera

souvent, et l'on manquera presque toujours le but auquel on doit tendre. Un bon artiste doit avoir une ame, et la mettre constamment de moitié dans son action; il doit consulter le sentiment; se bien pénétrer de son rôle; étudier profondément les motifs qu'ont déployés dans leurs compositions le poëte et le musicien; en saisir du premier trait les différences et les analogies; en exprimer distinctement jusqu'aux plus foibles nuances, et les rendre avec tant d'énergie et de vérité, qu'elles deviennent sensibles et comme palpables pour chaque Spectateur. tout cela ne suffit pas encore: en effet, ~~Et dans le [illegible]~~, croit on qu'un connaisseur, qu'un simple amateur même se contente d'écouter le chanteur ~~ou la cantatrice~~ qui déroule fût-ce même avec la plus grande intelligence, ~~et quelque fois au hazard,~~ la partition qu'il a apprise – en quelque sorte – à force de l'étudier? par cœur? non, sans doute: il suit d'un œil attentif la variété de ses poses, de ses gestes, de ses mouvemens; il observe l'expression plus ou moins heureuse que chaque artiste donne à ses traits, à ses regards, à ses déploiemens, pour les mettre en harmonie avec son chant, et ce n'est que d'après toutes ses observations qu'il décide. — Il est bien difficile, sans doute, d'acquérir tant de qualités, de réunir des talens aussi divers; mais il est bien plus difficile encore de les porter à ce dégré de perfection éminente qu'ils doivent nécessairement atteindre.

Cependant ces qualités, ces talens ne sont pas les seuls que doit posséder un ~~artiste~~ acteur, pour la partie musicale surtout, s'il veut mériter ce nom, et justifier les espérances qui s'y rattachent. et combien de nouveaux obstacles s'élèveront encore, s'il ~~cet acteur~~ est obligé de joindre le talent de la déclamation à celui du chant, dans les pièces qui réclament l'un et l'autre.[a] Parlons franchement; avons-nous beaucoup d'artistes qui puissent entrer avec quelqu'assurance dans cette lice hasardeuse, et se mettre sur les rangs sans craindre d'être tôt ou tard obligé d'en descendre?

2. quant au jeu des acteurs
et à l'effet théatral qui en est le résultat.

C'est ici que je devrais répondre à la question que je viens de me faire, ou que j'ai, si l'on veut, adressé à mes lecteurs. Mais la matière est délicate; elle entraînerait des personnalités qui pourraient paraître offensantes, en général, et que chacun d'ailleurs pourrait interprêter d'après ses vues particulières. c'est assez pour que je m'interdise toute discussion de ce genre. quelqu'impartial qu'en fût le résultat, il pourrait passer

(a). ce n'est pas seulement dans les drames héroiques, les mélodrames et autres pieces de ce genre, que la déclamation et le chant se joignent à la danse et à la pantomime, et qu'il se forme de ces quatre spectacles un spectacle unique, on a donné souvent à l'académie royale de musique, (à Paris) des ballets en cinq actes, et à grands choeurs, où ces quatre accessoires se trouvaient réunis.

pour flaterie ou Satyre, et je suis autant par caractere que par principes ennemi de l'un et de l'autre. En conséquence, je m'abstiendrai de donner mon opinion et sur les moyens de nos acteurs en général, et sur ceux qu'ils pourraient faire valoir dans des pièces de cette nature. Je me bornerai à prouver que quelques fièrement leurs talens, ils auront toujours moins de succès dans des poëmes du genre de ceux qui nous occupent ici, que dans tel autre que ce soit; encore même ce ne sera pas moi qui déciderai cette question, mais un écrivain qui, malgré ses nombreuses erreurs, peut être toutefois regardé comme un juge compétent sur pareille matière, parce qu'une longue habitude de compositions théatrales a du nécessairement le mettre à même d'acquérir de profondes connaissances sur tout ce qui tient, par un rapport quelconque, aux représentations scéniques.

Cet écrivain que je donne pour juge à nos acteurs, annonçait en 1803. la reprise au théâtre de Berlin d'une comédie charmante, composée originairement en anglais, refaite ensuite par M. de Voltaire, et adaptée à la marche comme au ton du théâtre français, sous le nom modeste et ingénu de Nanine; refondue enfin pour la troisième fois, et calquée sur les mœurs allemandes, sous le nom plus simple encore de Jeannete. après avoir donné de justes éloges à cette pièce, et en général à tous les poëmes dramatiques où domine le sentiment, où le cœur joue le premier rôle, et qui sont faites pour attendrir et intéresser, il examine quel rang ils doivent tenir parmi les pièces de théâtre, et prouve par les argumens les plus forts et les plus décisifs, qu'ils sont infiniment préférables aux drames héroïques,

aux mélodrames, et en général à tous ces poëmes ambitieux, productions informes d'une imagination bouillante mais déreglée, qui affichent tous les genres de prétentions, et qui toutefois ne peuvent qu'éblouir les yeux, et surprendre l'admiration. D'après cela, il examine la différence sensible du jeu des acteurs dans ces deux genres opposés, et lui assigne des causes qu'il est impossible de ne pas reconnaitre pour les véritables; il démontre jusqu'à l'évidence la supériorité marquée que les artistes obtiennent, et avec moins d'efforts, dans ces pieces de sentiment, où ils peuvent se livrer aux impulsions de la nature et aux émotions de leur cœur; et conclut de toutes ces observations que ce n'est pas seulement à l'heureux emploi que l'acteur fait de ses talens, qu'il doit les succès qui les couronnent, mais aussi souvent à la nature du drame dans lequel il les déploie et qui en detruit tout l'effet, s'il n'est pas en harmonie avec eux.

Il résulte encore des observations de l'auteur, que dans ces pieces de sentiment, le vrai secret de l'art théâtral consiste principalement dans la connaissance bien réfléchie des passions dont on peint les effets, dans le sentiment intime de toutes les affections que l'on veut exprimer. et dans le vrai, pour bien rendre extérieurement ce qu'on éprouve, il suffit de bien sentir intérieurement. Dès lors, les traits, les regards, les gestes, les déploiemens, les inflexions même de la voix, les intonations; tout prend de soi-même la tournure, la marche et l'expression qui convient à la circonstance; chaque objet revêt le caractere qui lui convient; chaque image prend un ton de couleur qui en fait ressortir tous les traits. c'est là le plus profond, le plus rare des secrets que la nature nous enseigne; et ils cessent d'en être pour ceux qui ont eu le courage de les étudier, qui les ont observés sous toutes leurs faces, jusqu'à ce qu'ils les eussent pénétrés à fond, et qui

sont parvenus à s'en faire une heureuse habitude. —

Le morceau sur Nanine que je n'ai fait qu'indiquer mériterait, sans doute, d'être transcrit mot à mot; mais il est trop long pour pouvoir trouver place ici. Je renvoie au N.º de la gazette de M. Kotzebue, année 1803. Je n'ajouterai qu'un mot. Il serait à souhaiter que nos artistes plus jaloux de l'honneur de la scène et de leur propre renommée, que d'une vaine gloriole et d'un interêt éphémere, pussent prendre sur eux de se borner exclusivement aux genres vraiment utiles, aux genres faits pour leurs talens, ~~et~~ d'accord avec les dispositions, avec la tournure de caractere qu'ils ont reçue de la nature, et dans lesquels ils pourraient, par cela même, se promettre une célébrité plus réele et plus durable, une célébrité qu'ils n'auraient pas besoin d'attendre du hazard, de circonstances passageres, ou d'intriques ourdies par l'adulation. Ils l'obtiendraient infailliblement cette réputation ~~qui~~ qu'ils ambitionnent; elle serait la récompense de leurs efforts, et la garantie de leurs succès; ils en jouiraient paisiblement, et ne craindraient pas de se la voir enlever par des rivaux qui n'y auraient pas ~~des~~ droits aussi bien reconnus. Je l'ai dit, je le répéte avec plaisir; les progrès sensibles qu'ils ont faits

depuis quelques années, dans cet art difficile mais attrayant, et qui paie avec usure le tems et les soins qu'on lui consacre; ces progrès sont un sûr garant de ceux qu'ils feraient à l'avenir, et qui les conduiraient insensiblement à la dernière limite de l'art, s'ils pouvaient s'astreindre à cette marche.

Mais j'oublie que cela ne dépend pas seulement de la volonté des acteurs, parmi lesquels il en est, sans contredit, plusieurs qui seraient disposés à faire ce sacrifice. bornons nous donc à souhaiter, comme nous l'avons fait plus d'une fois, que la direction générale de ce théâtre investie d'une autorité plus étendue, et pourvue de ressources plus efficaces, ait les moyens d'opérer toutes les réformes qui peuvent accélérer le perfectionnement de la scène, et qu'elle joigne au desir bien sincere de les employer, la conviction intime des avantages qu'elle peut en tirer, non pas tant pour elle même, que pour le public qui a les yeux ouverts sur toutes ses démarches. —

2. Grands opéras.

Il n'est jamais venu à l'idée de qui que ce soit de se faire cette question : quel pays a été le berceau des grands opéras ? car tout le monde est convaincu qu'ils n'ont pu prendre naissance qu'en Italie : en effet, ~~que~~ les chants exécutés par les choeurs dans les tragédies grêques, sont si différens de ce genre de compositions, que non seulement il était impossible qu'ils leur servissent de modeles, comme le pense l'abbé Dubos et quelques autres savans, mais qu'ils n'ont pu même en donner l'idée. La nature qui sait tout adapter ~~elle même~~ aux climats et aux tems, devait reserver ce genre de création pour l'Italien, car elle l'a ~~semble avoir~~ formé ~~le Italien~~ pour la musique comme pour la peinture. elle lui a donné un organe si flexible, une oreille si délicate, un gout si sûr, un tact si fin, que même dans les classes ordinaires, vous trouverez difficillement un seul individu qui ne soit sensible aux beautés de cet art enchanteur, qui ne sache les apprécier avec plus ou moins de justesse, et quelque fois les rendre avec une expression qu'on serait loin de soupçonner dans un homme peu familiarisé avec les principes. On en voit la preuve tous les jours dans ces chanteurs

des rues qu'on rencontre presqu'à chaque pas dans les grandes
villes d'Italie. Ils ne connaissent souvent pas même les notes, et ils
exécutent avec assez de goût, des morceaux d'une ~~assez~~ très grande dif-
ficulté, qu'ils ont entendus cinq ou six fois, et qu'ils ont appris
par cœur; genre d'exercice que l'habitude leur rend facile.
Ils font plus encore; non contens de rendre ces morceaux
de chant comme ils les ont retenus, ils prétendent les
embélir, et suppléent à l'art qui leur manque, par
un amas ridicule de fugues, de contre-fugues, de roulades
et de tous ces petits moyens qui sont la ressource ordi-
naire des ignorans qui veulent jouer le rôle de musiciens,
et surprendre les suffrages de ceux de leurs ~~spectateurs~~ auditeurs qui
ne le sont pas plus qu'eux. malgré cela, et quelques
bisarres que soient leurs prétentions, on ne peut discon-
venir qu'ils ne mettent dans leur exécution une espèce de
régularité et même de goût, qui en impose à ceux qui ne
connaissent pas leur faire, et qui les entendent pour la premiere fois.

Il n'est donc pas étonnant que les Italiens ins-
truits par la nature, et sans autre guide que cet instinct
heureux ce tact fin et délicat qui sont innés chez eux, se soient
élevés insensiblement jusqu'au point de concevoir l'idée de
ces compositions sublimes, qu'ils ont perfectionnées à la

longue, et auxquelles ils ont donné plus tard le nom de grands opéras par excellence. Ils ~~ont apperçu~~ avaient entrevu d'abord, et ils ont bientôt reconnu pleinement l'ordre et la marche qu'ils devaient suivre dans ces partitions méthodiques qui constituent l'essence d'une production de ce genre, et qui en sont l'ame dans le chant comme dans les accompagnemens pleins et obligés dont elle se compose. c'est alors que de grands maitres enhardis par un premier succès, ont enfanté ces chefs d'œuvre de l'art, dont l'exécution exige dans le chanteur et dans la cantatrice, des talens presqu'égaux à ceux du compositeur. Ils s'étaient servi de modèles à eux mêmes, et n'ont point eu d'imitateurs; car ceux même qui par la suite se sont hazardés sur la route qu'ils avaient frayée, n'ont jamais pu les y suivre que de loin.

Mais s'il est si difficile, ou plutôt impossible à tous les autres peuples de l'Europe de mettre dans leurs compositions ce ton d'énergie, cette sublimité d'idées, ce caractere de solemnité qui semble couler de source chez l'Italien, combien davantage ne le serait il pas pour nous qui sommes encore au berceau? où trouverions-nous de ces génies créateurs capables de s'élever à la hauteur de conceptions aussi vigoureuses? et en supposant même que la nature en fit naître un seul qui

joignît à ces talens supérieurs, l'art de les faire servir à l'exécution des grandes vues dont la nature et le génie lui donneraient l'idée, pourrions-nous espérer de voir se former ~~paraître~~ chez nous des artistes en état de les rendre avec toute la dignité qu'elles réclameraient?; ce double phénomène ne peut être le résultat que d'une révolution qui, si elle est possible, ne pourra du moins s'opérer qu'à la longue, et qu'après un très grand nombre de tentatives et de tatonnemens, qui n'auront pas toujours le succès qu'on s'en était promis.

Et, dans le vrai, ce qu'on appele, et à justes titres, (a) grands opéras, ceux surtout qui ont une vogue aussi constante que décidée, et qui la méritent réellement, offrent dans leur ensemble comme dans leurs détails, des traces sensibles d'un travail si achévé, d'une précision si méthodique, que pour peu que l'exécution réponde à la perfection de l'ouvrage, il est impossible de se refuser à l'impression qu'ils excitent, et de ne pas convenir que l'auteur a atteint les bornes de l'art. Il y régne, en effet, une harmonie si parfaite entre toutes les parties; les morceaux de caractere présentent une suite d'idées si nobles, si supérieures à ces colifichets que le vulgaire admire sans savoir pourquoi; ces idées déja

(a) Je dis à justes titres, car il y a en Italie comme ailleurs bien des compositions musicales qu'on a décorées de cette dénomination fastueuse, et qui ne la méritent nullement. ~~ou~~ aussi, les vrais connaisseurs ne les estiment-elles que ce qu'elles valent.

si sublimes par elles-mêmes sont liées entr'elles avec un art
si intelligent, se coordonnent avec une précision si scrupuleuse,
et s'appuient l'une l'autre d'une manière si naturelle et si vraie,
que l'imagination la plus bouillante peut à peine suffire
aux émotions multipliées qu'elles font naître, et s'y livre avec
une espèce d'enthousiasme, avant même de pouvoir se rendre
compte des motifs qui déterminent son assentiment.

Mais, par cela même, ces compositions réunissent né-
cessairement une foule de difficultés qui embarassent long-
tems les amateurs les plus éclairés, les connaisseurs même,
et à plus forte raison les acteurs, car ceux-ci ~~qui~~ doivent les rendre avec=
la même intelligence qu'elles ont été conçues ; ils doivent=
=~~et~~ leur prêter assez de vérité et d'énergie, pour les faire
pénétrer dans l'âme d'une foule de spectateurs, qui tous
ne sentent pas aussi fortement qu'eux, bien qu'il n'y en
ait aucun qui ne sache apprécier ou du moins pressentir
les beautés des morceaux les plus achevés ; avantage que
nos artistes ne pourraient se promettre ici. Or, le musi-
cien, le chanteur, la cantatrice, le choriste, ne peuvent d'emblée attein-
quelque versés
dre ce but, qui semble s'éloigner d'eux à mesure qu'ils font plus d'efforts pour
=qu'ils soient dans leur art, ils ne peuvent bien concevoir, le premier
y arriver. quelques versés=
jour, ni le plan, ni la marche, ni même les principaux
motifs d'une composition si profondement pensée ; à plus
forte raison leur serait-il impossible d'en saisir d'un trait
tout l'ensemble : il faut l'essayer cinq ou six fois de suite
pour la débrouiller en gros, et en prendre une idée générale,

qui sera bien loin encore de la connaissance réfléchie qu'ils doivent en avoir. Il leur faut pour le moins autant de tems pour entrer dans les détails d'une importance plus marquée, pour se familiariser avec chaque partie distincte, et saisir le mode d'exécution qui convient à chaque partition séparée. On hésite, on balance bien des jours encore, avant de s'être mis au ton de chaque final, de chaque air simple ou composé; avant d'avoir bien reconnu l'enchaînement des scènes, l'à propos des situations, la marche des épisodes, la tenue des caracteres, les relations dans lesquelles se trouvent les personnages &c... et quel travail quand il faut ~~ensuite~~ réunir toutes ces discussions séparées, et en former un tout régulier, dont toutes les parties soient parfaitement coordonnées entre elles; quand il faut ensuite calculer, apprécier et juger les beautés et les défauts du chant observé dans chacun de ses rapports avec l'harmonie, la mélodie, et l'euphonie rytmique! ce n'est là cependant qu'une faible esquisse des observations que doivent faire chaque jour, je ne dirai pas seulement les personnes moins familiarisées avec les principes de la musique, mais même les vrais connaisseurs, et les acteurs surtout, s'ils veulent se mettre bien au courant d'un

nouvel opéra, auquel un Compositeur que je suppose consommé dans son art, a peut-être consacré plusieurs années d'un travail assidu.[a] Combien d'autres essais du même genre ils doivent encore tenter; combien de comparaisons et de paralleles ils doivent faire et refaire avant de pouvoir se dire: <u>J'entends, je conçois tout cela; j'entre dans la pensée de l'auteur; je suis le fil de ses idées; je touche comme lui au but qu'il s'est proposé</u>! ce n'est toutefois qu'à la suite de ces discussions multipliées, de ces ~~tatonnemens~~ épreuves successives, que l'on peut jouir pleinement des sensations délicieuses que fait naître par dégrés dans l'âme d'un artiste réfléchi ou d'un auditeur attentif, l'exécution de chaque morceau séparé et l'ensemble qui en résulte.

Il est vrai que ces espèces de gloses ou de commentaires qu'un homme de l'art fait en lui-même sur le travail d'un grand maitre, lui coutent moins de peine que ce que j'appele <u>tatonnemens</u> n'en couteraient à l'homme ordinaire: ils ont cependant leurs difficultés; et l'on conçoit à peine combien d'obstacles l'arrêtent sur sa route, avant qu'il puisse arriver à ce dernier terme que l'ignorant croit atteindre d'un seul trait.

Quel est l'homme parmi nous qui osera se croire capable d'un travail aussi épineux?.... Soyons de bonne foi,

(a) on sait que Mehul a travaillé pendant les vingt dernieres années de sa vie, la composition qu'il a laissée inédite en mourant.

et convenons ~~de bonne foi~~ avec franchise, que nous n'avons et n'aurons jamais ni l'oreille musicale de l'italien, ni cet organe flexible qui se prête sans effort à toutes les modulations, ni ce tact sûr qui lui fait pressentir et comme deviner le point dont il doit partir, et celui où il doit s'arrêter. Il nous est impossible de nous faire même une idée de cette perfection rigoureusement classique qu'il exige dans la composition des morceaux de caractère et dans leur exécution. Si, par impossible, on donnait ici un ouvrage de ce genre, le plan, la marche, l'ordre, le but, les motifs surtout: tout cela nous échapperait presque toujours; ces grandes idées se dérouleraient en vain sous nos yeux; nous ne pourrions donner à un travail aussi achevé, aussi soutenu, et d'aussi longue haleine, toute l'attention qu'il exige impérieusement. Dans nos petits opéras même l'exécution est tout pour nous, et pourvu qu'elle présente une apparence de régularité, qu'il y règne un certain gout, et que du moins les instrumens soient d'accord, une pièce assez médiocre d'ailleurs obtient, à coup sûr, les suffrages de tout l'auditoire. Si vous en exceptez quelques connaisseurs qui ont un tact plus exquis, et qui sont sensibles aux vraies beautés musicales, personne ne s'apperçoit des défauts de cette mince production, et ne veut même se donner

la peine de

la peine de les rechercher. à la faveur de la nouveauté, elle
passe comme tant d'autres qui ne valent pas mieux, surtout
si elle a un parti puissant au théâtre. En Italie, une ébau-
che de ce genre revolterait un simple amateur; il ne se don-
nerait pas la peine de l'écouter; il la renverrait à ces théâtres
subalternes qui reçoivent tout sans examen, parcequ'ils
sont sûrs que leur auditoire y applaudira de même, et il
croirait lui faire justice.

Mais par une singularité qui passera pour une
contradiction révoltante, aux yeux des personnes qui n'en
connaissent pas les motifs, ce même Italien qui est si exi-
geant pour tout ce qui tient à la composition comme à
l'exécution des grands opéras, se montre d'une facilité
inconcevable lorsqu'il est question de ces parodies bisarres,
de ces grotesques à la Calot, où des arlequins, des panta-
lons, des Scaramouches et des Colombines viennent faire
assaut de lazzis, de calembourgs et de pointes quelque-
fois si triviales, qu'elles devraient révolter tous les gens
de gout, bien qu'il s'y trouve, et très souvent, beaucoup
d'esprit et encore plus de malignité. Plus ces farces
sont chargées, plus elles sont burlesques et ridicules, et plus
elles obtiennent d'applaudissemens. Il serait difficile,
sans contredit, de concilier deux extrêmes aussi opposés,

si on ne savait que tout ce qui forme la classe des connais-
seurs et même des simples amateurs dans les grandes villes d'Italie,
voit réellement d'un œil de pitié ces monstrueuses productions.

Aussi toutes ces pieces tombent l'une après l'autre et
se remplacent avec une rapidité inconcevable, tandis-
que les compositions choisies des Paisiello, des Chérubini
des Mozzart demeurent, restent inébranlables, et conserveront la juste célébrité
qu'elles ont obtenu, tant que le gout de la belle musique
subsistera. Je dis plus; un opéra qui réunit à un dégré
éminent toutes les qualités qui doivent en former le
caractere distinctif, non seulement excite sur tous
les grands théatres un enthousiasme universel, mais
il s'y donne pendant six, sept et huit semaines de
suite, et tous les jours, sans autre interruption que
celle que déterminent les relaches fixées par l'usage.
Cependant la salle est toujours remplie, et presque
toujours par les mêmes personnes. les connaisseurs
surtout ne manquent pas une représentation, pen-
dant ce long espace de tems, et bien loin d'y éprouver
de l'ennui ou du dégout, ils y trouvent chaque jour
un nouveau plaisir, et les émotions qu'ils y ressentent
la derniere fois, sont très souvent beaucoup plus
vives et plus délicieuses que celles auxquelles ils se

sont livrés la premiere. cette constance dans les gouts étonne
tous ceux qui n'ont pas voyagé en Italie, qui n'y ont pas fréquen-
té habituellement ~~habituellement~~ le théâtre, ou qui ne sont
pas assez profondement versés dans la musique, pour pou-
voir se faire une idée de la perfection des ces sortes d'ouvra-
ges. cela est pourtant vrai; et cela prouve évidemment que
ces productions si universellement admirées, doivent être por-
tées à un très haut dégré de perfection, puisqu'elles fixent
partout et dans tous les tems, l'attention des gens de l'art,
et qu'elles obtiennent, dès qu'elles se montrent, les applau-
dissemens de tout le public; car enfin il n'est pas possi-
ble de supposer qu'une nation entière se trompe dans
la préférence qu'elle donne à des créations, dont elle
a fait l'objet de son enthousiasme, et qu'elle regarde
comme la source de ses plaisirs.

Cependant je conçois que ce tribut payé par
la reconnaissance à l'écrivain, au poëte, au musicien
à l'acteur et ~~à tel autre artiste~~ en général à tous les artistes du théâtre, qui consacrent leurs talens
à l'amusement et à l'instruction de leurs concitoyens,
soit regardé par bien des personnes ~~pour~~ comme une exagé-
ration à laquelle le raisonnement ne permet pas d'a-
jouter foi. En effet, qu'une pièce, ~~même interessante~~ quelconque, paraisse

ici pour la première fois, elle obtient à coup sûr les suffrages de la multitude; mais si elle se montre deux ou trois jours de suite, ou que même elle s'annonce encore sur la scène au bout de deux ou trois semaines, si ce n'est pas une farce ou une parodie bien satyrique, elle fatigue, elle endort l'auditoire: tout le monde se plaint; on veut du nouveau, et toujours du nouveau. Comment avec de telles dispositions, un homme peu familiarisé avec les vraies beautés de la musique pourrait-il croire aux succès constans d'un opéra répété pendant deux mois de suite et sans interruption?

Que conclure de tout ce que j'ai dit sur l'extrême perfection des grands Opéras Italiens, (j'entends de ceux des premiers maîtres) et quant à la composition et quant à l'exécution? La conséquence s'offre d'elle-même; c'est que nous devons nous les interdire absolument jusqu'à nouvel ordre. Notre théâtre n'est ni assez vaste, ni assez bien décoré, ni assez abondamment fourni en machines, en décorations, en costumes, pour qu'on puisse y produire des compositions aussi achevées et qui exigent autant d'embélissement: Il serait impossible de leur donner cette pompe, cette dignité, cette magnificence, qui semblent ajouter un nouveau prix à leur mérite réel, et qui contribuent si efficacement à leur succès. Notre orchestre d'ailleurs est si peu nombreux, et si mal exercé en comparaison de ceux d'Italie, qu'on ne pourrait y mettre ni la précision, ni la justesse qui sont l'ame de toutes les productions de ce genre, et qu'on ne peut attendre que d'artistes consommés.

Ces récitatifs qui nous fatiguent par leur excessive longueur, et leur apparente monotonie, mais qui intéressent les Italiens, parce qu'ils sentent mieux que nous l'énergie et l'expression des motifs que le compositeur y a développés, et qu'il y soutient d'un bout à l'autre; ces ouvertures d'un travail si achevé; ces finals d'une exécution si difficile; ces morceaux d'ensemble qui ne peuvent être traités avec la supériorité qui leur convient, que par des chanteurs et des cantatrices de la première force, et dont la voix bien exercée puisse rendre avec une égale facilité les modulations de tous les genres; ces choeurs qui doivent être formés avec tant de soin, et si savamment distribués, qui d'ailleurs ne peuvent mettre dans leur chant un accord assez parfait, une harmonie assez mélodieuse: tous ces ~~détails~~ objets et un très grand nombre d'autres qu'il serait trop long d'indiquer ici, ne peuvent être qu'ébauchés, et même très imparfaitement, sur un théâtre qui manque des ressources les plus indispensablement nécessaires, où l'on n'a d'ailleurs ni grands modèles, ni artistes ~~bien~~ assez versés dans la connaissance des moyens qu'ils doivent employer, pour pouvoir les adapter convenablement à toutes les circonstances des partitions dont ils sont chargés. Il faut donc que nous ayons le courage de nous priver d'une jouissance qui, malgré tous nos soins, resterait toujours très imparfaite, et qui même deviendrait un vrai supplice pour ceux qui sentiraient tout ce qui manque au ressort qui peut seul lui donner de l'énergie.

Ce que je viens de dire de la nécessité d'un orchestre nombreux et bien choisi pour l'exécution des grands opéras, me conduit naturellement à dire un mot du nôtre. On conviendra sans peine que parmi ceux de nos musiciens qui tirent parti de leurs talens, il serait bien difficile d'en trouver un seul de la force de ceux qui sont employés aux

grands théatres d'Italie; de ces musiciens qui exécutent d'a prima vista, et avec une intelligence rare, les morceaux d'ensemble et de caractere les plus difficiles. si, par impossible, il s'en trouvait un qu'on pût mettre sur cette ligne, fût-ce même au second rang, et qui eût la conscience de ses moyens, il chercherait fortune ailleurs, et ne voudrait contracter aucun engagement avec une direction, qui prend ses artistes au hazard, parmi ceux que le besoin force de se mettre au rabais; qui les paye par représentation, lorsqu'ils s'y rendent, et plus mesquinement qu'ils ne le sont dans certains cabarets, qui ont aussi leur orchestre attitré, et à tant par soirée. cette méthode qui n'a jamais été adoptée par aucun spectacle que je

(a) J'étais un jour dans une société où l'on parlait de l'orchestre, et où tout le monde paraissait être de mon sentiment sur l'inconvenance de son organisation. — Sur ces entrefaites, entre un musicien qui venait donner leçon de clarinete au fils de la maison. Il entend qu'on parle de l'orchestre, et s'empresse de nous raconter qu'il y avait refusé une place l'année derniere. et pourquoi ne l'avez vous pas acceptée, lui demanda-t-on? parce que je ne suis pas un sot, et que je sais calculer, répondit-il. on m'offrait trois florins par représentation, et la moitié pour chaque repetition, et l'on me faisait espérer que par la suite, lorsque j'aurais fait preuve d'exactitude et de talent, on pourrait m'en donner 3½ et enfin 4. qui est le taux le plus élevé pour les premiers violons, toutes mes heures sont prises; on me paye 3. fl: par billet, et quelque fois plus et ma soirée me reste. en outre, j'ai deux jours par semaine où je passe la nuit à jouer, et chacune de ces nuits me vaut un ducat, et le plus souvent un ducat et demi. Jugez vous-mêmes, mm. si chargé d'une femme et de

connaisse, n'est propre qu'à dégrader, qu'à avilir le talent;
elle décourage l'artiste; elle lui ôte jusqu'au desir de se perfec-
tionner: et quand il le voudrait, il n'en aurait pas le tems,
car ne pouvant soutenir sa famille de la mince retri-
bution qu'on lui paie quatre ou cinq fois par semaine,
de la caisse du théatre, il est obligé d'affermer les heures
qui lui restent, à quiconque veut l'employer, de donner
des leçons, de copier de la musique, et d'être à l'afut
de tous les moyens qui lui offrent la perspective de
quelqu'émolument. ainsi il ne lui reste pas une heure
dans toute la journée, qu'il puisse consacrer à l'étude. Il
~~professe~~ exerce son talent pour vivre et non pour le perfectionner:
voilà pourquoi les arts, même d'agrément, restent comme – immobiles –

---

trois enfans, je pouvais sacrifier les profits honnêtes que je puis tirer de mon
talent, pour accepter une proposition qui ne m'offrait aucune perspective ni de
lucre ni d'avancement. – mais ces soirées et ces heures qu'on vous paie si bien, lui
dit-on, sans doute, vous les passez dans un cabaret, et une place à l'orchestre serait
plus honorable. – ah! l'honneur! l'honneur! mais la considération ne fait
pas vivre, et boire et manger sont des besoins de première nécessité, qu'il faut
satisfaire, quelque chose qui en arrive. et puis cet honneur est si peu en vogue
aujourd'hui, et le luxe est si exigeant, que chacun fait comme moi, et préfère
le gain aux distinctions. que la direction paye ses artistes plus généreusement;
elle n'aura pas besoin d'en chercher, ils s'empresseront de lui offrir leurs ser-
vices: elle en aura à choisir, et de meilleurs que la plupart de ceux qui meu-
rent de faim et de soif à son spectacle. Il n'y avait rien à répondre à de
pareils argumens, et tout le monde convint qu'il avait raison. d'autant
plus qu'en effet, les artistes de l'orchestre plus mal payés que les musiciens ordinaires, ne
jouissent pas d'une distinction plus honorable que ces coureurs de billets à tant par heure.

au point où ils étaient jadis, et ne font presqu'aucuns progrès;
du moins n'en font-ils pas d'aussi rapides qu'ils le pourraient,
s'ils étaient encouragés et mieux recompensés. mais ne perdons
pas courage; osons espérer que la protection éclairée qu'ils
trouvent aux pieds du trône de S. M. I. et R. favorisera l'essor
qu'ils ont en vain tenté de prendre jusqu'à ce moment.

Ce qui nuit encore au perfectionnement des représentations, dans les pieces ou il entre du chant et des morceaux de musique d'un certain interêt, c'est que les musiciens qui sont très peu ou peut-être point payés pour les repétitions, ne se donnent pas toujours la peine de s'y rendre, et tâchent d'employer leur tems plus utilement ailleurs. Ils n'y viennent guerres que lorsqu'on leur annonce la mise en scène d'un nouvel Opéra, ou la reprise d'un ancien perdu de vue depuis long tems. quant aux piéces ordinaires, où la musique ne joue aucun rôle, toute espéce de préparation serait superflue; car, au lieu d'ouvertures ou de quelques beaux morceaux de nos Grands Maitres, ces MM. nous donnent ordinairement avant la levée de la toile, et très souvent même dans les entre actes, des polonaises, des

Contredanses,

contredanses, des cosaques, des valses, &c. qu'ils jouent comme ils l'entendent, car personne ne les dirige, et personne ne les écoute. au surplus, ils peuvent dire au rebours du mendiant espagnol, qu'ils servent comme on les paie.[a] aussi la Direction n'a point de reproches à leur faire: mais le public aurait peut être quelques raisons de se plaindre; car enfin pour son argent il a tout au moins le droit d'exiger qu'on lui sauve ~~le~~ entr'autres désagremens, celui d'entendre à cinq ou six reprises différentes, et d'une assez longue durée chacune, ces raclemens d'archet interminables, qui écorchent les oreilles les plus habituées ~~à cette~~ à cette cacophonie, et dont MM. les Musiciens se font un jeu, sous prétexte d'accorder leurs instrumens; mais, en effet, dans l'espoir de tromper l'impatience des auditeurs, qui demandent à grands cris la levée de la toile.

3. Mélodrames.

Et ce mélodrame ambitieux pour lequel nous nous étions pris d'une si belle passion, il y a quelques années, et qui se montre encore par intervalles, est-il plus fait pour notre théâtre que le drame héroïque et le grand Opéra? aurait-il même jamais du s'y montrer? n'est-il pas aussi étranger à nos usages et à nos mœurs? n'exige t-il pas un appareil plus recherché

et plus dispendieux encore que les deux genres que nous venons de soumettre à l'examen? et la modicité des fonds de la caisse permet-elle d'y ~~mettre~~ déployer ce luxe inconcevable qu'on a été contraint d'y introduire en France, pour cacher le vuide de l'action, et le défaut total d'intérêt?

Quelle raison a donc pu nous déterminer à l'adopter? serait-ce la perfection du genre lui-même, ou le mode de sa représentation? l'aurions-nous cru propre à nous servir de modele? aurions-nous imaginé enfin qu'il pût, comme le tragique et le comique, nous offrir des exemples de vertu, et des sujets d'instruction? Une légere esquisse de l'origine et de la nature de ce poême, des principes qui lui servent de base, de la marche qu'il suit, et du but qu'il se propose, suffira pour démontrer le peu de fondement d'un pareil espoir. elle prouvera en outre que de tous les peuples de l'Europe, nous sommes peut être celui chez lequel le Mélodrame devait trouver le moins d'accès.

L'histoire des tems fabuleux et des siécles de chevalerie ~~ont~~ a fait éclore jadis une foule de romans, et de romans marqués au coin de l'exagération la plus enthousiasthe. aujourd'hui ces romans donnent naissance

à des Mélodrames qui ne sont ni plus conséquens, ni plus sentés.
ces archives gothiques que leur antiquité même ne peut rendre
respectables, sont devenues pour certains auteurs une source
intarissable, où ils puisent au hazard ces combinaisons
ridiculement profondes, ces situations effrayantes, ces chocs
durs et violens, ces brusques péripéties qui ébranlent les
nerfs les plus vigoureux, qui émeuvent la sensibilité
la plus robuste. c'est sur le modele de ces vieux héros si
décrédités de nos jours, qu'ils forment ces caracteres plus-
qu'humains, ces sentimens exaltés, ces contrastes outrés,
~~nature~~ dont ils encombrent leurs scènes froidement pathé-
tiques. On condamne, et avec raison, tout cet échafaudage
romanesque sur les théatres où régne la décence, où les
principes de l'art sont respectés; mais on l'applaudit
sur les trétaux de ces nouveaux Thespis, à proportion
qu'il s'éloigne davantage de la nature, de la vérité et même
de la vraisemblance.

Ces compositeurs, au surplus, gagnent à ce marché.
dans les romans qui leur fournissent le sujet de leurs poêmes,
et qui leur servent de guides, l'action est complètement
esquissée, les événemens tout arrangés, les caracteres dessi-
nés d'avance, en un mot, la fable sort du néant, comme
minerve du cerveau de Jupiter, toute formée, parée de

tous ses charmes, et revêtue de tous ses accessoires. Il n'y a qu'à transporter sur la scène ce qu'on a trouvé dans le livre, et joindre à tout ce bavardage, une dose bien complete de contradictions, mais surtout d'atrocités et d'horreurs [– et le melodrame est esquissé. –] aussi y trouve-t-on à chaque pas, [tout ce que la nature peut offrir de plus sauvage et de plus effrayant;] ~~des traits de témérité et de scélératesse,~~ [puis] des poignards, des cachots, des forêts renommées par les brigandages qui s'y commettent, des souterrains, [enfin quelques traits d'audace et de scélératesse, des forfaits bien atroces,] des revenans, et pour surcroit de perfection, un incendie, car, comme l'observait très bien un plaisant, l'auteur ne pouvant mettre de feu dans sa composition, doit en mettre beaucoup sur le theatre. ajoutez à cela des trio, des quartuor et des quintetto qui arrivent brusquement, à la file les uns des autres, des airs de bravoure, des symphonies bruyantes, un orchestre nombreux et bien ronflant; puis des héros et des bergers, qui [dans leurs] danses étudiées, disputant de recherche et d'élégance; des nymphes d'une fraicheur ravissante, dont tous les pas, tous les déployemens ont quelque chose d'aérien; des ballets où les entrées, les jets, les poses, les mouvemens, tout en un mot, est coordonné avec ~~une certaine~~ [la plus grande] intelligence; enfin un luxe de spectacle excessif, des décorations de la magnificence la plus ~~recherchée~~ [somptueuse];

des costumes d'une richesse qui ne le céde en rien au reste des embélissemens; un art ~~[illegible]~~ qui va jusqu'au minutieux, dans la disposition des chœurs, des groupes, et de tous les objets qui se rassemblent sur les divers points de la scène; une recherche exquise et quelque fois extrême dans la coupe, comme dans les formes, antiques ou modernes, des ajustemens et dans le choix des couleurs; enfin une pompe, une somptuosité qui donnerait l'idée des théatres d'Italie, si elles étaient mieux entendues; ~~et~~ qu'elles se retrouvassent ailleurs que dans le mélodrame, et qu'elles n'eûssent pas pour unique objet de faire admirer une mauvaise pièce.

Que serait-ce si je mettais en ligne de compte cette marche rapide quoique sans but, qui ne laisse pas à l'imagination le tems de se reposer; ces contrastes brusques qui échappent avant qu'on ait le tems de les saisir; ce mouvement perpetuel, ce bruit, ce fracas qui supplée au défaut d'action; ces jeux de mots, ces pointes, ces calembourgs, ces prétendus traits d'esprit, ces allusions froides auxquelles on prête un faux air de finesse; ces traits satyriques que chacun peut appliquer à qui bon lui semble, ces équivoques qui effleurent la débauche, et cent autres ~~embélissemens~~ prétendues beautés de cette espèce qui, dans la comédie la plus ordinaire, passeraient pour des défauts inexcusables, et qui dans le

mélodrame deviennent des qualités du premier ordre. — dois-je parler des actrices et des danseuses? cela serait superflu: personne n'ignore qu'on les choisit parmi les plus jeunes, les plus sveltes et les plus jolies, — pour attirer les amateurs. — pourvu qu'elles aient un bel organe de la légereté et des graces, on n'en demande pas davantage, et le premier talent qu'on tâche de leur donner, c'est celui de jouer l'ingénuité avec adresse, et la coquetterie sans trop d'affectation.

" Cependant, disait un critique très sensé, malgré toute
" cette pompe, cette magnificence, ce luxe énorme, et ces préten-
" tions de tous les genres, que les Mélodramaturges sont convenus
" de regarder comme le principe et le premier mobile de tout
" effet théatral, je plains, et bien sincerement, la conscience
" de ceux qui composent de pareilles pièces, de ceux qui les
" reçoivent, et de ceux qui les jouent; mais je plains davanta-
" ge encore le public qui les écoute, et qui paie si généreusement
" des histrions, qui n'ont pour eux que des déhors étudiés, et qui
" ne savent que corrompre son langage, son gout et ses mœurs. "

Mais en vain toutes les personnes qui ont une idée juste de ce qui constitue le vrai beau et l'utile, déclament contre le mélodrame; il aura toujours la vogue parmi cette foule de prétendus amateurs qui ne consultent que leurs sens, qui veullent jouir à peu de frais, et aux yeux desquels

tout ce qui offre le caractère de nouveauté, emporte par cela même l'idée de perfection. Il parle aux yeux, aux oreilles, et par contre coup à l'imagination; c'est assez pour obtenir les suffrages de la multitude. D'un autre côté, ces sortes de compositions qui sont si bien payées, coutent peu de peine à l'auteur, car tout ce qui lui manque de génie, c'est l'affaire du Choréigraphe, du décorateur et du tailleur de le remplacer par toutes les ressources de leur art, comme c'est l'affaire de l'entrepreneur de fournir de l'argent aux uns ~~et~~ aux autres, pour qu'ils puissent se procurer tout ce qu'il y a de plus rare, et qu'ils aient à choix tout ce qui peut favoriser les élans de leur imagination. Or, ni les uns ni les autres ne manquent à aucun de ces devoirs; ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ l'entrepreneur surtout qui entend ses intérêts, ne se refuse jamais à ces dépenses, quelqu'exhorbitantes qu'elles soient, car il sait par expérience que tous ces embélissemens qu'il paie si cher, sont comme un talisman qui attire du monde et qui remplit sa caisse; Or en fait de spéculations, ce dernier article est toujours le premier qui entre dans le calcul qu'on fait d'avance.

Quant à l'auteur, bien que sa composition soit un vrai scandale en littérature, pourvu qu'elle soit traitée avec cette espece d'intelligence que réclame le genre, et qu'elle soit puissamment secondée par les accessoires, elle peut lui donner quelque célébrité pour le moment. ~~mais une~~ il est vrai qu'une pareille vogue n'est point de la réputation, et n'assure

aucuns droits à la gloire. mais qu'importe à un écrivain qui ne connait d'autres besoins que ceux de vivre et de jouir, et qui du reste est mieux payé que l'auteur de la meilleure comédie, et même de la tragédie la plus achevée? (a)

Ce genre qui, en effet, n'en est pas un, et qui n'appartient même ni de près ni de loin à aucun de ceux que l'opinion générale a consacrés, aurait du voir le jour de préférence en Angleterre. les premières tragédies qu'on y ait données, la plupart des anciennes comédies, les romans surtout, et principalement ceux de Mde. R..... remplis d'un bout à l'autre de monstres, de revenans, de morts, de cimmetières, de tombeaux, de souterains, de ruines, et de toute cette cohue d'images funébres, sombres et revoltantes, auraient du donner l'idée de cette espece de spectacle, où l'on se plait de même à rassembler tout ce bruyant étalage de merveilles et

(a) trois auteurs qui ont travaillé concurremment à la composition de la chate merveilleuse, (parodie satyrique de cendrillon) qui a paru il y a deux ans, ont reçu pour cette farce ridicule à peu près 15,000. francs, tandis qu'on marchandait jadis pour en donner 1000. aux auteurs du cid, du Tartufe, du menteur, de la métromanie &. lorsqu'après avoir végété près de 40. ans dans la détresse, m. de Merville se hazarda à mettre sur la scene la famille Glinet, cette piece qui a fait tant de bruit dans sa nouveauté, et qui soutient sa réputation, aucun imprimeur ne voulut d'abord rien lui donner pour son manuscrit. mais quand elle fut devenue en vogue, la jalousie des libraires et la recommandation d'un homme de lettres très accrédité firent qu'on lui en offrit 2400. francs, que le besoin le força d'accepter. on sent bien que ce prétendu sacrifice, ce n'était ni au mérite personnel de l'écrivain, ni à celui de son ouvrage qu'on le faisait mais à l'espoir du gain.

— de prodiges —

de prodiges. cependant les Anglais n'ont jamais eu de mélodrames, jusqu'à cette mince parodie d'un combat naval, qu'on vient de donner sur un des théatres de Londres, qui a eu quelque vogue dans les commencemens, mais qui ne se soutient pas, et qui probablement ne fera pas d'imitateurs.

L'heureuse destinée de ce poëme voulait qu'il naquît chez un peuple aimable et plein de gout, mais léger, inconstant, avide de nouveautés, et aussi prompt à changer de sentimens que de vues et de projets; chez un peuple auquel tout ce qui s'annonce sous les traits de la singularité, a droit de plaire, qui ne sait plus reconnaître la nature que dans ce qui dépasse ses limites, qui met l'imagination à la place du génie, l'extraordinaire à la place du naturel, et l'invraisemblable à la place de la vérité:[a] oui, le mélodrame devait naître chez les Français, mais à une époque où ils ont tant joui, tant abusé, qu'ils ne savent plus jouir ni user de rien. aussi s'est-il propagé avec une rapidité qui a surpassé l'espoir de ses créateurs, et il lutte chaque jour avec un succès plus décidé, contre les genres les plus parfaits; il déjoue les efforts des écrivains les plus instruits et les plus généralement estimés. les théatres où il

(a) On sent bien que ce portrait n'est pas celui de la nation française en général; mais il peut convenir à un assez grand nombre d'individus de toutes les classes, et surtout aux auteurs de Mélodrames, et à cette foule d'écrivains qui inondent leur pays et tous les états de l'Europe, d'une quantité si prodigieuse de petites pieces, de petits romans, de petits vers, où des bluètes d'imagination tiennent, en effet, la place du génie et souvent même de l'esprit. leur abondance stérile se répand jusque chez nous, et il est à craindre que cette contagion n'y étende ses ravages, au détriment du bon gout.

domine, ont infiniment plus de vogue que la comédie française; et tous les autres spectacles qui n'avaient point osé l'adopter dans les commencemens, ont été contraints de leur ouvrir leurs portes, pour lutter de vogue avec celui qui l'avait introduit le premier, pour arriver leur caisse, et pour retablir, sinon leur réputation, dumoins leur célébrité du moment. comme il a pour lui tous les gens de mauvais goût, qui presque toujours forment le parti le plus nombreux, il soutient la concurrence avec avantage, et tous les jours il obtient de nouveaux triomphes.

Pour maintenir plus dignement cette illustration usurpée, les auteurs de Mélodrames ne se contentent plus de puiser dans l'histoire des tems fabuleux, dans les archives de l'ancienne chevalerie, et même dans les romans modernes, car tout s'épuise à la longue; et d'ailleurs les sujets les plus invraisemblables, les situations les plus forcées, les scènes les plus effrayantes, les désastres les plus affreux, les prodiges les plus étonnans ne suffisent plus pour remplir les cadres immenses que ces sublimes écrivains se tracent à l'envi. On est forcé aujourd'hui de mettre à contribution les mille et une nuits, les contes turcs, arabes, Indiens, Mogols &c en un mot, d'épuiser toutes les bibliothèques bleues, pour en tirer et des héros et des sujets qui puissent satisfaire l'insatiable curiosité d'un public qui n'est jamais content de ce qu'il a, et demande

toujours du nouveau, comme Lord Melville demanda toujours de l'argent et du crédit.

Mais comme la compilation de tant de volumes remplis d'absurdités est un travail, et que l'art d'y découvrir ce qu'on veut y trouver, et de l'amplifier au gré des Spectateurs, est devenue une Science d'une importance très réelle ~~et~~ mais qui a ses difficultés, contre lesquelles tout le monde ne se hazarderait pas à lutter, chaque entrepreneur tient à ses gages un certain nombre d'auteurs bien exercés à ce métier un peu scabreux, et leur commande des pièces, comme on commande une paire de Souliers à un cordonnier.

Si on objecte à ces écrivains salariés cette exagération de Sentimens, de Vertus, de vices, de mœurs et de Style, dont l'emphase est poussée jusqu'au ridicule, ils répondent qu'on trouve les mêmes défauts dans la plupart des tragédies modernes, et que souvent même elles sont plus mal écrites encore. cela est vrai, et je ne disconviens pas que parmi ces milliers de melodrames, il peut même s'en trouver par hazard quelques uns dont la diction est plus pure, les épisodes plus naturels et les situations plus touchantes, quoique d'ailleurs aussi forcées, que celles des tragédies qu'ils prennent pour objet de comparaison. mais que conclure delà? que les tragédies sont détestables; et que les mélodrames n'en sont pas meilleurs pour cela.

Nos mélodramaturges vont plus loin: ils remuent les cendres de ce pauvre Sakespear, qui dormait en paix depuis tant d'années, et prétendent nous prouver que ses tragédies sont réellement des mélodrames, auxquels il ne manque pour ressembler aux leurs, que des symphonies, des arriétes, des vaudeviles et des ballets; et que l'auteur anglais l'emporte même très souvent sur eux, par la singularité de la marche de ses pièces, par la bizarrerie des situations, de l'intrigue et du dénouement. Il est bien vrai qu'il y entasse assez de morts, de tombeaux, de cimmetières, de revenans &c mais malgré tous ces défauts qu'on lui reproche avec raison, ses tragédies les moins travaillées, celles même qu'il ~~travaillait~~ composait dans les commencemens, pour ~~des tavernes~~ le public, où il passait alors ses journées, offrent plus de suite et de véritable interêt, que les Mélodrames les plus achevés, que ceux surtout qui ont le plus de vogue.

Au surplus, si nos écrivains veulent imiter les fautes de Shakespear, qu'ils sachent donc aussi imiter ses beautés; qu'ils rachetent comme lui leurs nombreuses erreurs, par des traits aussi sublimes, des descriptions aussi riches, des tableaux aussi magnifiques, une imitation

aussi vraie, aussi noble de tout ce que la nature a de plus important, de plus fait pour inspirer de grandes idées: qu'il ait ce génie profond, cette imagination bouillante, ce feu dévorant qui embrase, qui exalte toutes les passions, cette énergie de caractere, cette ardeur de patriotisme qui lui faisait saisir avec tant d'avidité tout ce qui pouvait faire honneur à son pays. Il n'avait pas lu les poëtes Grecs, il n'avait pas même d'idée de leur langue, et toutefois il imite souvent à son insçu et comme par une espece d'instinct, ce qu'ils ont de plus grand et de plus sublime, tandis que nos fabricateurs de mélodrames copient de plein gré et à bon escient, les sottises et les inconséquences les plus absurdes de leurs dévanciers et de leurs contemporains.

Reprochez leur ces anachronismes continuels, ces citations erronnées, ces contradictions manifestes qui annoncent l'ignorance la plus complète de l'histoire et de la géographie, ou une mauvaise foi plus condamnable encore; c'est encore Shakespear qui leur fournit une excuse. Oui, sans doute, il a commis plus d'une erreur à cet égard, mais l'éducation très négligée qu'il avait reçue n'avait pu le mettre à même d'acquérir aucune espece d'instruction, et le siecle où il vivait, bien inférieur au nôtre pour les lumieres et la philosophie, ne lui fournissait

fournissait aucunes des ressources que nos auteurs modernes ont chaque jour sous la main. et d'ailleurs, les sociétés avec lesquelles sa naissance et son état le mettaient en relation, bien loin de corriger en lui ces deffauts, ne pouvaient que les aggraver. tout, ces ~~motifs~~ raisons et beaucoup d'autres qui en étaient le résultat nécessaire pourraient, sans doute, le justifier; mais il n'a pas besoin d'une pareille excuse. le motif qui lui a fait commettre la plupart de ces méprises, porte sa justification; il est trop noble pour qu'on puisse lui refuser des éloges. Ici, il voulait rapprocher entre eux, ou mettre plus en harmonie avec les mœurs, les habitudes et les gouts de ses contemporains, les héros qu'il leur offrait pour modéles. Là, c'étaient des événemens presqu' oubliés qu'il s'efforçait de faire revivre, et de coordonner plus intimement avec les sujets qu'il traitait, avec les lieux où il plaçait la scène, et avec les actions des personnes pour lesquelles il écrivait. ainsi, il ne se proposait d'autre vue que de prêter plus d'intérêt aux faits qu'il citait, de donner plus de force aux exemples qu'il mettait sous les yeux de son auditoire, et surtout d'honorer la Grande-Brétagne, de la rendre plus chere à ses enfans, plus respectable aux yeux des étrangers.

En un mot, que ces nouveaux amphions disent tout ce qu'il leur plaira du poëte favori des anglais; moi je leur dirai toujours, et d'après un Ecrivain très célèbre, qu'il y a entre eux et lui cet espace immense, qui sépare la nullité la plus rampante, du génie le plus sublime, quoique brut et sans culture.

Quoiqu'il en soit, tel est trait pour trait le mélodrame. L'esquisse que je viens d'ébaucher, je l'ai tracée sur l'opinion générale, sur l'idée que s'en sont formée tous les gens de goût, tous ceux qui savent apprécier le vrai beau, et lui donner la préférence sur ~~tous~~ ces vains colifichets, qui ne peuvent avoir qu'un éclat éphémere. qu'on juge d'après ce portrait, s'il mérite réellement les éloges, qu'on lui prodigue et s'il doit même être compté parmi les genres que peut admettre un théâtre qui veut se faire une réputation, et s'assurer des droits à la célébrité.

Croirait-on cependant que malgré ces nombreux défauts qui ne sont rachetés par presqu'aucunes qualités réeles, (si on en excepte les embélissemens extérieurs dont il est surchargé) le Mélodrame ait parmi nous un si grand nombre d'admirateurs et de partisans? Jmaginerait-on que parmi nos écrivains il s'en trouve, et plus d'un, qui fassent tous leurs efforts pour mettre ce genre en vogue? cela est pourtant vrai, et ce qui est pire encore, ce qui deviendroit bien plus dangereux, s'il pouvait avoir le succès qu'on se promet d'obtenir, c'est qu'on voudrait pouvoir le nationaliser, en choisissant des sujets dans les archives du pays, ou dans les mœurs et les usages

qui s'y sont accrédités avec le tems. Nos auteurs dramatiq. rendraient un bien plus grand service à leurs concitoyens, s'ils réunissaient leurs efforts pour opérer cette réforme en faveur de la comédie, qui la réclame depuis si long-tems. Si elle était ramenée à son but primitif, si elle était investie de ce caractere d'originalité qui doit être son premier apanage, elle offrirait infiniment plus de vues d'utilité que tous les mélo-drames de l'univers.

toutefois, malgré l'inconséquence de ce projet, on s'en est occupé assez long tems et peut-être ne l'a-t-on pas encore perdu de vue; En attendant, et pour assurer d'autant le succès de cette entreprise, on a commencé par traduire du français plusieurs pièces de ce genre, et l'on a choisi celles qui étaient les plus en vogue, sans s'informer si elles étaient les meilleures, ce qui est plusque douteux. Plus tard, on a tenté des parodies ou des imitations qu'on a tâché de rapprocher de nos habitudes et de nos goûts, sans trop s'éloigner des originaux qu'on avait pris pour modeles. Je doute qu'aucun de ces nouveaux chefs-d'œuvre puisse même entrer

en parallele avec ceux sur lesquels ils sont calqués. en effet, il faut plus d'intelligence et d'adresse qu'on n'imagine, pour réussir dans ce genre, tout ridicule qu'il soit; il faut surtout une routine, une habitude du théâtre, qu'il n'est pas donné à tout le monde d'acquérir, et par dessus tout cela, une connaissance bien précise des sources où l'on doit puiser, un art infini pour bien choisir ses matériaux, et un tact extrêmement sûr pour saisir le moment où ils peuvent être mis en œuvre avec plus d'avantage, et pour les coordonner de manière qu'ils paraissent former une suite bien méthodique, un ensemble bien constitué, quoique dans le vrai, ils ne tiennent entre eux par presqu'aucuns rapports. Or, ce talent, si on peut lui donner ce nom, la nature semble l'avoir exclusivement attribué aux Français, et ils l'ont porté à un point de perfection qu'il nous sera long tems difficile d'atteindre, si même nous y arrivons jamais.

Cependant, je veux encore qu'on puisse créer ici des mélodrames, (originaux ~~ou~~ non) et les conduire à ce dégré de perfection imaginaire; ils n'en seraient pas plus propres à réussir sur notre théâtre, car ils s'y annonceraient

entourés d'obstacles qu'ils nous serait impossible de lever; ils présenteraient les mêmes inconvéniens, et de beaucoup plus grandes difficultés encore que les drames héroïques et les grands opéras. en effet, ils exigent bien plus de pompe, de magnificence et de ce luxe théâtral qu'il nous est absolument impossible d'atteindre. Il faut d'ailleurs dans les plus simples de ces pièces, une quantité immense de machines, dont la confection et l'entretien sont prodigieusement couteux, et des machinistes dont les uns sachent les travailler et les coordonner avec la plus grande précision, et les autres, les mettre en mouvement et les diriger avec non moins d'intelligence.

D'un autre coté, les ballets, et les ballets les plus ingénieux, les plus élégans, les plus recherchés sont l'ame de ce spectacle, et nous n'avons ici ni compositeurs, ni danseurs, ni danseuses ~~auxquelles on puisse donner ce nom, que le premier venu peut prendre, mais que bien peu d'artistes méritent réellement.~~ qui puissent exécuter avec quelque succès, ce que les artistes employés au mélodrame, et formés par de bons maîtres font tous les jours, comme par une espèce d'instinct, et presque sans efforts. — Et la musique qui doit soutenir avec éclat tout ce fastueux étalage, où la chercherons-nous? où trouverons-nous de ces hommes d'un talent supérieur, qui sachent comme en Italie, déployer dans leur exécution,

tant pour le chant que pour l'accompagnement, cette énergie, cette justesse, cette mélodie presque divine qui enlevent le spectateur à lui-même, et le livrent sans deffense à toutes les impressions qu'on veut lui inspirer?

Je ne parle pas des acteurs, car je ne veux mécontenter personne: mais je ne sais si parmi ceux qui font le plus d'honneur à la scène, il s'en trouverait beaucoup qui osassent prendre sur eux de tenir les premiers rôles, dans des pièces où l'on rassemble, comme à dessein, les événemens les plus bisarres, les personnages les plus disparates, les caracteres les plus opposés, en un mot, tous les contrastes et tous les extrêmes que peuvent fournir les sujets les plus bisarres? combien de talens divers ne faut-il pas réunir pour pouvoir réussir dans ce genre, à plus forte raison si on veut s'y montrer supérieur? et ce qui en fait la plus grande difficulté, c'est que ces talens doivent porter le caractère de singularité propre à chacun des rôles qu'ils ont à rendre, et marquer toutes les contradictions, toutes les inconvenances qui s'y rencontrent à chaque pas.... concluons donc de tous ces raisonnemens comme nous l'avons déja fait plus haut, que le mélodrame doit être banni à jamais de notre théâtre.

4. Ballets pantomimes héroïques, historiques, ~~et~~ allégoriques, & en plusieurs actes.

Qu'est-ce qu'un ballet pantomime du haut genre, et en plusieurs actes, quelque soit la classe à laquelle il appartienne? C'est un grand Opéra, une tragédie, un drame, et quelque fois même une comédie de caractère ou d'intrigue (mais dépouillée de toute espèce de bas comique), où toutes les circonstances et les accessoires sont peints au naturel, et se désignent par des gestes et des mouvements = qui doivent produire le même effet que les dialogues et les descriptions dans les pièces ordinaires: C'est un événement d'une importance majeure, tiré de la mythologie, ou des archives de l'histoire ancienne ou moderne, vraie ou fabuleuse, dans le récit duquel on substitue soit à la déclamation, soit au chant, une action simulée, mais toujours rapprochée de la nature, et telle qu'on suppose qu'elle a pu avoir lieu dans le tems auquel on la rapporte. C'est quelque fois aussi une simple anecdote vraie ou du moins vraisemblable, où tout s'exécute de même au lieu de se raconter, où tout se personifie, où ~~tout enfin~~, pour me servir de l'expression de boileau:

tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage.

Parmi ces pantomimes il en est même plusieurs où ces quatre accessoires, la déclamation, le chant, la musique et

le geste représentatif se trouvent réunis. Il ne serait pas difficile d'en citer des exemples: on a donné très souvent autrefois, et on donne encore par intervalles, à l'académie royale de musique, des ~~ballets~~ pantomimes où ces quatre genres de spectacles combinés ensemble n'en formaient qu'un seul, encore embelli par des entrées, des quadrilles, et diverses autres espèces de danses.

D'après cela il est évident que le ballet-pantomime doit, suivant le genre auquel il appartient, s'astreindre à tous les principes et à toutes les règles fondamentales qui sont propres à ce genre. Je donnerai une idée, mais très raccourcie de celles de ces règles qui sont d'une obligation plus stricte, ne fût-ce que pour mettre dans un plus grand jour toutes les difficultés qui se rattachent à ces sortes de compositions, et pour rendre plus sensibles celles qui s'y joindraient encore, si nous voulions les transporter sur notre théâtre.

Les personnes qui jugent le ballet pantomime d'après l'idée que présente sa destination apparente, n'y voient qu'une suite non interrompue de danses figurées, qui se tiennent, se lient entre elles, se combinent avec intelligence, ~~et~~ mais qui du reste ne réclament, quant à l'exécution, ~~autant~~ que de l'art ~~que~~ et du goût. à les en croire, ~~ce~~ genre de spectacle n'a d'autre objet que l'amusement, et s'il excite des sensations agréables,

et qu'il offre un certain intérêt, il a rempli toutes les conditions qu'on a droit d'en exiger. une opinion aussi inconséquente n'a pu être dictée que par l'ignorance ou l'irréflexion. En effet, ce prétendu méchanisme auquel on ne suppose d'autre résultat que le plaisir qu'il doit causer, est réellement une véritable science, qui, je le repète, est soumise à des principes généraux et des règles particulières qu'elle ne peut jamais enfreindre. elle comporte par conséquent, elle exige même une méthode raisonnée, une marche suivie et bien soutenue. cette marche à laquelle tous les peuples se sont plus ou moins astreints, leur était commandée par la nature même du sujet; car il a un but plus élevé et plus instructif qu'on ne le croit, et par une suite nécessaire, il ne peut être traité aussi légerement qu'on voudrait nous le persuader.

1ère règle.

Comme le ballet pantomime est une composition théatrale d'un genre éminemment dramatique, la première règle qu'on doit y observer c'est l'unité de sujet et de dessein, et même celle de tems et de lieu, si les circonstances ne s'y refusent pas trop ouvertement. On peut parfois, il est vrai, se relacher un peu de ces deux dernieres, quand l'intérêt de l'action semble l'exiger; mais dans ce cas même c'est une licence momentanée, et non une concession générale et de tous les tems. Le caprice, l'ignorance ou la crainte du travail ne peuvent jamais autoriser cette omission; elle ne peut trouver son excuse que dans une nécessité bien reconnue. Il serait superflu de dire que le sujet doit être noble, intéressant et instructif.

2e règle.

une seconde obligation pour le moins aussi difficile à remplir, c'est d'observer dans la pantomime, l'ordonnance et la distribution que l'art de la peinture a consacrées, et qui doivent se retrouver dans

toutes ses productions. ainsi, par exemple, un ballet doit être divisé en deux ~~ou~~ trois ou plus de plans, suivant les cas, outre les vues aériennes qui doivent le terminer dans le fond et dans les parties latérales les plus reculées du théâtre, et tous les ~~figures~~ personnages doivent se classer sur l'un ou l'autre de ces ~~fonds~~ plans, chacun suivant l'importance de l'action dont il est chargé. L'art d'aporter toutes ses figures d'après les plus belles proportions, soit en les groupant, soit en les séparant, doit être porté au plus haut dégré de perfection, de maniere qu'il en résulte un tableau d'un dessein parfaitement régulier, où toutes les parties se correspondent, s'appuient mutuellement, et se fassent valoir l'une par l'autre. ce n'est pas assez; il faut encore calculer d'avance l'effet qui résultera de la précision et de la justesse qu'on aura établies dans les poses, les déploiemens, les gestes et tous les mouvemens des premiers danseurs et même des figurans; il faut de même prévoir celui que produira la musique qui doit s'accorder constamment avec l'objet de l'action qu'on met en scene, et ajouter aux impressions qu'elle peut produire, tant par la régularité et l'a-propos de ses intonations à chaque reprise, que par la mélodieuse harmonie de ses modulations, de ses cadences et de ses chûtes.

1.re régle. un écrivain qui connaissait parfaitement cette matiere, et qui l'a traitée à fond, exige que la danse figurée soit une image vivante des passions, et qu'elle en rende jusqu'aux moindres ~~mouvemens~~ nuances avec autant d'énergie que de justesse. — celle qui ne remplit pas cette condition, est aussi vicieuse dans son genre que le serait un tableau dans lequel un peintre aurait semé partout, mais partout au hazard, et sans objet comme sans but, des traits hardis, des couleurs brillantes, des masses, des ombres, des jets de lumiere, mais qui n'aurait établi aucuns rapports entre ces divers objets, et n'aurait présenté aucune idée qui rappelât le souvenir d'un événement mémorable ou même

une chose généralement connue. La plus imparfaite de toutes les danses est celle qui n'a aucun caractere, qui ne peint aucun sentiment, qui ne fait naître aucune impression de crainte ou de desir, de terreur ou d'espoir. quelque réguliers que paraissent les déploiemens qui s'y succedent, quelques difficiles que soient les pas qu'on y exécute, quelques brillantes même que puissent être les situations qu'on y fait contraster; c'est un prisme qui rassemble des couleurs disparates, des couleurs qui tranchent et ne se lient point.

Outre le ton général de l'expression qui est pour la danse ce que le style est dans le discours, elle doit encore ~~réunir~~ posséder plusieurs autres qualités également indispensables, qui se rattachent à chacune de ses parties séparément, et dont la réunion détermine la perfection de l'ensemble

4e. régle. La premiere et la principale de ces qualités, c'est d'être claire et bien distinctement énoncée, de maniere qu'elle ne laisse aucun doute sur ses motifs chaque geste, chaque mouvement, chaque pas doit peindre un sentiment et l'imiter avec assez de précision pour l'inspirer au spectateur. L'expression qu'elle y met doit avoir tant de naturel et de verité, qu'on ne puisse jamais prendre le change, ni confondre une passion avec une autre, quelqu'analogie qu'il y ait entre elles.

5e. régle. cette expression en outre, doit être juste, bien articulée, et porter un caractere qui lui soit si exclusivement propre, qu'elle se détache naturellement de tout ce qui pourrait avoir quelque rapport avec elle; car il en est de la peinture des sentimens comme du melange des couleurs; une teinte de plus ou de moins les rend équivoques, et dénature l'effet qu'elles devraient produire

6e. régle. Il faut encore que l'esquisse que l'on trace, soit qu'elle peigne ~~la nature~~ une action, ~~la~~ une passion ou ~~le~~ un sentiment, soit aisée, simple et naturelle: tout ce qui annonce la contrainte et l'effort, manque son but, ne dit rien à l'esprit ni à l'imagination, et fatigue à la longue le spectateur.

à la vue de ces

à la vue de ces sauts, de ces bonds, de ces tours de force, de ces pas calculés avec tant d'art, exécutés avec tant de travail et si peu de gout, de ces figures compliquées qui semblent toujours vouloir peindre quelque chose, et n'expriment jamais rien, tout homme sensé qui se voit trompé dans son attente, s'indigne égalément et contre le compositeur, et contre l'artiste qui exécute sur la scène sa mince production, et s'il est sensible, il plaint sincerement le danseur qui se donne des peines infinies pour effrayer ou pour ennuyer son auditoire, tandis qu'il pourrait à moins de fraix lui procurer des jouissances vraiment délicieuses.

?e règle. C'est encore un devoir pour le compositeur d'un balet pantomime, de veiller à ce que les décorations, les costumes et tous les accessoires en général soient en harmonie avec l'action qui se déroule sous les yeux des spectateurs, et rappelent constament l'idée ~~du lieu~~ de l'endroit où la scène se passe, du tems où elle a eu lieu, des circonstances qui l'ont accompagnée, des personnages qui ont du y jouer un rôle. Son attention doit même se porter sur le choix des étoffes qui ~~doivent~~ s'employent dans les habillemens et les draperies, sur la coupe et les formes des uns et des autres, sur l'accord réciproque des couleurs qui doivent se marier entre elles, et s'adapter aux objets extérieurs qui sont en contact avec ceux qu'elles embélissent, enfin sur le jeu des machines et l'effet qui en résultera; car c'est surtout dans les ballets et les pantomimes que le succès dépend de l'intelligence que l'on met dans la distribution et l'entente des ces divers accessoires.

Je sais bien que cette partie n'est pas proprement du ressort d'un compositeur, à moins qu'il ne soit en même tems maître des balets; cependant son propre interet l'oblige d'y avoir l'œil, d'être présent à tous les préparatifs,

et de s'assurer d'avance qu'ils sont de nature à prêter un nouvel intérêt à son ouvrage. En effet, ce n'est pas assez de mettre le plus grand art, l'attention la plus soutenue, le goût le plus délicat dans l'invention et la conduite de ces sortes de drames; il faut encore surveiller avec un soin extrême jusqu'aux petits détails de l'exécution. autrement il arriverait plus d'une fois qu'un ballet très ingénieux, et qui semblerait réunir toutes les qualités qu'il doit posséder, ne soutiendrait pas la représentation, parce que les diverses parties qui entreraient dans sa composition, n'auraient pas assez de liaison entre elles, et ne s'appuieraient pas ~~entre elles~~ l'une l'autre comme elles le doivent, dans un poëme qui doit non seulement présenter une action suivie, une intrigue bien soutenue, et un dénouement aussi simple que naturel, mais encore embélir cette riche composition par tout ce que le luxe théatral a de plus pompeux, de plus magnifique et de plus recherché.

Ce n'est là qu'une faible esquisse des regles auxquelles doivent s'astreindre et le compositeur qui veut hasarder sur la scène un ouvrage d'un genre aussi difficile, et le maître des ballets qui doit le faire exécuter, et les danseurs qu'il emploie pour remplir les vues de l'auteur. Mais quelque fût l'exactitude et la précision qu'ils mettroient dans l'observation de ces principes, tout leur travail serait un pur méchanisme, s'il n'était soutenu et dirigé par le goût, pa

par une connaissance bien réfléchie des parties de l'art dramatique qui sont en rapport avec ces sortes de compositions, et surtout par une longue habitude du théâtre. En effet, un ballet pantomime comme un Opéra, est une espece de féerie où l'enchantement doit être soutenu sans interruption par tout ce que la magie des arts a d'illusions et de prestiges; où les combinaisons les plus savantes et les plus variées de la danse, de la musique, de la peinture et de la méchanique doivent disputer entre elles la palme réservée à celle qui saura le mieux flatter l'imagination des spectateurs, et les tenir jusqu'à la fin dans une extase et un ravissement continuel.

Dans cette lutte entre les talens et les graces, c'est ordinairement la danse qui remporte la victoire: mais que d'efforts ne doit-elle pas faire, combien de prodiges ne doit-elle pas opérer, pour faire pancher la balance de son coté, bien qu'elle soit la partie essentielle et l'ame de ce genre de spectacle. Il est vrai qu'elle a tout pour elle, et qu'avec un peu d'art, elle peut toujours compter sur les suffrages de la classe la plus nombreuse. cette décoration vivante et toujours animée offre un coup-d'œil d'autant plus séduisant, que ces groupes de nymphes qui la forment, et qui en sont le charme principal,

doivent tout à la nature embellie par l'art et perfectionnée par le travail, et rien ou presque rien à la beauté des décorations, ni même aux grands effets des machines, qui semblent les seconder si efficacement, ~~et~~ mais qui, en effet, ne sont qu'un faible accessoire destiné à faire mieux ressortir leurs talens. aussi plaira-t-elle bien plus que cette méchanique sèche qui ne parle qu'aux yeux, et qui ne va jamais jusqu'à l'imagination.

Toutefois ces deux genres d'embélissement ont aussi leur utilité, et sont également indispensables dans les balets; ils doivent même y être portés à un dégré de supériorité qui assure leur triomphe: en un mot, le décorateur doit mettre tant de justesse et de vérité dans ~~leur~~ l'alliance de tous ces accessoires; annoncer sous des traits si frappans, ~~dans~~ tous les caracteres de vraisemblance qui leur conviennent; développer d'une maniere si claire et si manifeste, tous les effets qui sont le résultat immédiat et nécessaire de leur union, que ~~tous ces accessoires~~ vus en masse ou observés dans leurs détails, ils présentent constamment un vaste et magnifique tableau, qui attire tous les regards, et les fixe jusqu'au dernier instant.

Quant au sujet en lui-même, il doit être développé avec
tant de précision et de justesse ; toutes les régles que l'usage
a établies doivent y être observées si rigoureusement, que les
gens les plus ordinaires et les moins instruits, pourvu qu'ils
aient un peu d'habitude du théâtre, et une certaine in-
telligence, puissent ~~deviner~~ saisir, de prime-abord l'objet et le but que l'auteur
s'est proposé, – et pressentir leurs résultats – presqu'aussi facilement que les connais-
seurs. Il faut qu'en voyant ~~les scènes~~ l'intrigue se dérouler sous
leurs yeux, et les scènes filer successivement, ils devinent
comme par instinct la pensée du compositeur, et qu'ils
pénètrent les motifs de tous les ressorts et de tous les mouve-
mens qu'il a mis en jeu, sans qu'on ait besoin de les leur
expliquer. Ils y réussiront à coup sûr, dit un de nos
meilleurs journalistes ; quelque compliquée que paraisse
la composition du ballet, si la scène est vraiment
pittoresque ; si l'idée qu'elle exprime a quelque chose de
frappant ; si l'exécution est de nature à fixer ~~les~~ leurs regards ;
~~des spectateurs~~ ; si l'ensemble leur cause une ~~véritable~~ vive émo-
tion ; s'ils y découvrent les traces d'un sentiment profond ; dans
ce cas il n'est pas à craindre que le sujet reste longtems énig-
matique pour eux. L'intérêt qu'ils éprouvent leur fait promp-
tement rechercher tous les détails qui peuvent satisfaire

leur curiosité, et ils les découvrent sans peine, dès qu'ils veu-
lent y donner quelqu'attention.

C'est donc la faute du compositeur si son ballet ne fixe
pas l'attention de son auditoire, et reste un secret impéné-
trable; c'est une preuve qu'il n'a su ni émouvoir le sen-
timent, ni réveiller la curiosité; c'est une preuve encore
qu'il n'a intéressé aucun des spectateurs. et comment
aurait-il pu produire ces émotions vives que les sens trans-
mettent à l'imagination, et par son canal à l'esprit
et au cœur, s'il a négligé tous les avantages que lui
offrait son sujet; s'il a substitué à la simplicité,
au naturel, un art minutieux, des motifs recherchés;
si même il a violé les principes que le tems et l'aveu de
tous les peuples ont consacrés? un ballet de cette nature,
fût-il le plus brillant, et le plus ~~artis~~ richement dé-
coré, ressemble à un tableau où chaque figure serait
correctement dessinée, chaque détail savamment trai-
té, mais dont l'ensemble mal combiné ne dirait
rien à l'esprit, et ne pourrait faire deviner le sujet
de l'action. Un connaisseur qui l'examinerait sans
y rien comprendre, voyant au bas le nom de l'auteur,
dirait comme jadis un des peintres les plus célèbres de la

Grèce: „ce n'était pas son nom qui n'intéresse personne,
„ mais ceux de ses personnages qu'il n'a pas fait connaître,
„ que l'auteur devait inscrire au bas de son tableau."

Mais, je le repète, envain cette composition réunirait-elle toutes les qualités que je viens d'esquisser en apperçu; en vain y retrouverait-on cette régularité, cette richesse et ce gout qui doivent la caracteriser, si ce qui forme proprement l'exécution, (la pantomime et la danse,) n'y répond pas. Or cette exécution est proprement l'ouvrage du danseur; il doit y donner autant de soins que le compositeur en a mis dans son ouvrage, et son travail doit être aussi fini, aussi parfait dans son genre, que celui du modele qu'il imite et dont il se rend, en quelque sorte, l'interprête. Voyons donc quelles sont les conditions que doivent remplir les artistes qui prennent sur eux de rendre une pantomime d'un genre supérieur, s'ils veulent perfectionner leur art, s'ils veulent faire honneur à la scène et à eux-mêmes.

Mais pour apprécier leurs talens, et les juger d'après leur valeur réele, toute espèce de reflexions seroient in-

insuffisantes; les raisonnemens doivent céder la place aux faits: il faut être sur les lieux, bien voir, bien observer, et décider d'après ce qu'on a vu... Mais où trouver ici des artistes assez parfaits, pour qu'on puisse les citer pour modeles? ~~et trouver dans leur jeu des exemples qui méritent d'être citer~~? en est-il un seul qui donne même l'idée du dégré de supériorité qu'exige ce genre de ~~spectacle~~ représentation? ce serait donc une inconséquence de chercher dans leur jeu des exemples qui méritent d'être ~~citer~~ préconisés, adoptés, et suivis. — ainsi, au lieu d'émettre mon opinion sur les talens de nos danseurs, et ~~je dois me borner à~~ d'y chercher cette perfection qui doit régner dans le mode de leur exécution, je me bornerai à faire valoir celle que ~~portée~~ nous ont donnée des les écrivains les plus versés dans cette matiere, ~~sur ceux de ces~~ artistes qui ont excellé dans leur art, et dont la célébrité fait la gloire de la scène française. Il serait trop long, sans doute, de les indiquer tous; je dois donc me borner à quelques uns, et je ~~les~~ choisirai de préférence mes modéles parmi les danseuses, parce qu'elles forment la partie la plus intéressante de ces sortes de spectacles; parce qu'elles fixent plus généralement les regards de ~~spectateurs~~ l'auditoire, et que leur succès décide presque tou-jours

de celui de la piece. prénons pour exemple M.^{de} Gardel dont les talens font tant d'honneur à l'académie royale de musique. voici ce qu'en dit entre autres un connaisseur qui a sondé et dévoilé avec la plus rare intelligence, toutes les profondeurs de cet art, qui n'est minutieux et frivole qu'aux yeux du vulgaire, qui ne se donne pas la peine de le réfléchir, et qui le juge d'après l'idée qu'on se forme assez généralement de ces sortes de représentations.

" M.de Gardel, dit-il, réunit au suprême dégré dans son jeu
" comme dans sa danse, tout ce qui peut donner du prix
" à l'un et à l'autre, ces graces naïves et ingénues qui
" flatent l'œil et séduisent l'imagination. elle y joint
" ce ton de décence qui semble plutôt le fruit de l'édu-
" cation, ~~et~~ de l'usage du monde et des égards qu'on se doît
" à soi-même et aux autres, que le résultat des combi-
" naisons de l'art. elle a cette tenue simple ou ma-
" jestueuse suivant les cas, mais toujours facile et naturelle,
" cette pose qui annonce une assurance modeste, ces

" mouvemens, ces gestes qui décèlent une personne sûre de
" ses moyens, en un mot, toutes les qualités qu'on deman-
" de dans une artiste accomplie, ces qualités qui seules
" peuvent donner de L'expression et de la valeur au ta-
" lent, et qui l'élèvent, en quelque sorte, au dessus de lui-
" même..... Et le principe de toutes ces qualités
" quelque fois si rares au théâtre, c'est qu'elle a une
" ame; c'est qu'elle sait mettre ses sens en harmo-
" nie avec son cœur; c'est qu'elle approfondit jus-
" qu'aux plus faibles nuances du sentiment, et qu'elle
" possède l'art de les rendre avec ce ton de vérité qui
" les fait pénétrer dans l'ame des spectateurs. la
" nature, son cœur et cette vérité dont elle est la
" fidele interprête; voila ses guides: L'art n'entre
" dans ces combinaisons savantes avec lesquelles elle
" s'est familiarisée si promptement, que pour la
" routine des principes auxquels les plus grands maî-
" tres sont obligés de s'astreindre, ~~et~~ qu'elle observe

" Comme à son insçu, et qu'elle ennoblit par cela même. — J'abrège le portrait que l'auteur trace de cette artiste inimitable; je passe tout ce qu'il dit de divers autres talens qui la rendent également recommandable aux yeux des ~~tous les~~ connaisseurs, et je supprime tous les exemples qu'il donne de la supériorité de son jeu dans diverses pièces: cet article deviendrait trop prolixe. Je dois pourtant avant de le finir, observer qu'il ne dit rien de ses moyens physiques, des belles proportions de sa taille, de l'expression de sa figure, de sa physionomie et des autres dons qu'elle devait à la nature, et qui parlaient si hautement en sa faveur. bien que l'art les eût sensiblement perfectionnés et embélis, ce juge éclairé, juste appréciateur du talent, comptait pour rien ces qualités, en comparaison de celles dont il avait fait l'objet de ses éloges. Il supposait d'ailleurs qu'une danseuse ne se hasardera pas sur la scène si elle ne réunit pas tous ces avantages, et si elle ne sait en tirer parti.

Passons maintenant à une autre étape de danseuses qui excellent également, mais dans un genre moins élevé, dans le genre suave, doux et voluptueux.

Parmi celles qui se sont fait le plus d'honneur dans ces sortes de pantomimes, je choisis les <u>Baïadères</u>, c'est à dire les actrices et les danseuses qui ont rempli~~ssaient~~ les premiers rôles dans la pièce de ce nom[a], imitée des fêtes en usage chez quelques princes Indiens. Ce n'est pas moi qui serai leur Juge, mais ~~un~~ un écrivain aussi recommandable par la profondeur et la variété de ses connaissances, que par la pureté et la justesse de son goût.

L'auteur commence par donner une idée de cet opéra-pantomime ; il insiste principalement sur la nécessité indispensable de réunir dans ces sortes de compositions, tous les genres d'embellissemens que l'art peut créer, et d'y multiplier tous les ressorts qui peuvent réveiller la curiosité, exciter la surprise, et captiver l'admiration. « On ne doit » rien négliger, dit-il, de ce qui peut agir sur les sens, » séduire l'imagination, et produire sur tous les specta- » teurs, une impression aussi durable qu'elle a été vive.

(a) Cette pièce a été donnée, il y a deux ans, sur un théâtre d'entreprise, et elle a eu, ainsi que <u>les ruines de Babylone</u>, plus de 40 représentations de suite, à chacune desquelles il y avait une si grande affluence de monde, que les derniers venus n'y trouvaient point de places. Bien que ce théâtre soit un des mieux pourvus en machines, décorations, costumes et autres accessoires, les dépenses extraordinaires qu'ont entraînées les préparatifs de surcroit qu'on a crus nécessaires pour l'exécution de chacune de ces pièces, ont été portées à 300,000 francs, que l'entrepreneur a retirés en moins de trois mois. L'une et l'autre reparaissent encore assez souvent, et toujours avec le même succès.

" Richesses musicales, composition neuve et savante, danses figurées
" de la plus grande expression, et d'une élégance recherchée, com-
" bats, évolutions, tournois, descentes de dieux ou de héros, appa-
" ritions imprévues, phénomènes de la nature, prodiges de l'art,
" enchantemens, en un mot, tout ce que l'illusion a de plus
" magique, l'art de plus brillant, le goût de plus exquis.
" Les décorations doivent être de la plus ~~grande~~ splendide magnificence,
" Les costumes de la plus grande richesse, tous les accessoires,
" en général, d'une pompe et d'un fini qui ne laisse rien
" à desirer. Tout doit naître, s'animer et se reproduire à
" la voix de l'acteur; tout doit tenir l'auditoire dans une
" extase ~~perpétuelle~~ continuelle..... Il est des choses dont les yeux seuls
" peuvent juger: il faut inspirer le desir de les voir, et lais-
" ser le ~~satisfaction~~ plaisir de les avoir vues. Il faut que chacun
" se retire non seulement satisfait, mais ravi, enchan-
" té, et plein d'un enthousiasme qui se renouvelle tou-
" tes les fois que l'idée de la pièce se retrace à la mémoire.

" C'est ce qu'ont fait les actrices et les danseuses dans
" la riche composition dont je viens de tracer l'esquisse.
" elles n'ont point oublié qu'elles étaient les prêtresses
" de Vénus, les heureuses dépositaires de ses secrets, les in-
" terprêtes de ses mystères. Elles ont eu les graces de la
" déesse qu'elles représentaient, et se sont montrées partout

" environnées de ce cortège de séductions, qui forment la vé-
" ritable puissance de la divinité, et qui assurent son triom-
" phe. Mouvemens faciles et moelleux; pose naturelle et
" voluptueuse; tenue élégante et noble; attitudes séduisantes;
" déploiemens pleins d'expression; voix légere et pure,
" accens qui portaient jusqu'au fond de l'ame l'enthousias-
" me de l'amour; ton de physionomie où ~~tout~~ respirait la volupté; ~~tout~~ où se réunis-
" sait pour l'inspirer..... Leurs pas artistement cadencés,
" donnaient à leur marche, à leurs ~~tenue~~ développemens, à leur danse,
" cette légereté aérienne qui semblaient les détacher
" de la terre. Leurs bras arrondis et flexibles se dessinai-
" -ent avec grace sous les plis onduleux d'un schal dont
" la couleur tendre ~~et moelleuse~~ se mariait délicieu-
" sement avec l'élégance de leur mise. en un mot,
" cette volupté dont elles peignaient si naïvement les
" douces émotions, imprimait à tous leurs mouvemens,
" son esprit, son ame, sa grace enchanteresse...
" voila quant à la tenue.

" pour le jeu!... Un ton de fierté ou de prévenan-
" ce, de dignité ou de modestie qui se succedaient ou

s'alliaient avec la même facilité; un mélange adroitement
ménagé de sentimens héroïques et passionnés; quelques
élans de ce courage, de cet esprit d'indépendance qu'inspire
le sentiment de ce que peut la beauté sur le cœur d'un
tyran; ces craintes, ces inquiétudes, cette idée désespé-
rante des vengeances que le despotisme exerce quelque-
fois sur les graces elles-mêmes; ces séductions auxquelles
il est si difficile de résister, et qui parviennent souvent
à désarmer l'oppresseur le plus barbare: tout se
peignait dans leurs gestes, dans leurs regards, dans les diverses
nuances que prenait ~~le ton de~~ leur physionomie. et puis,
des images allégoriques, éloquentes même dans leur
silence, et qui présentaient le tableau le plus naturel
et le plus vrai, tantôt des tourmens affreux que font
éprouver la défiance, la jalousie et d'injustes soupçons;
tantôt des jouissances délicieuses que procure l'amour
pur, constant et fidèle: tous ces sentimens opposés qui
se combattent, se détruisent ou se renforcent. tous ces
contrastes frappans qui peignent si bien ceux des caractères; tout cela était aussi naturellement exprimé
dans leurs chants que dans leurs danses, et prêtait aux

» inflexions de leurs voix, à leurs accens enchanteurs, et à tous leurs mouvemens
» ce coloris doux et moelleux qui en fait le charme, et qui
» leur donne un nouvel intérêt..... Que dirai-je de plus?
» nos Baïaderes ont prouvé par la supériorité de leur jeu, comme le
» musicien, par l'excellence de sa composition, que le tableau de la
» mollesse et même de la licence asiatique, s'il est bien nuancé et
» gazé avec adresse, est plus séduisant et plait infiniment davantage,
» que l'esquisse inanimée des usages équivoques et des mœurs à demi-
» décentes de l'Europe. «

Voilà ce qu'étaient les Baïaderes, et ce n'était pas à l'académie royale de musique, mais sur un théâtre du second ordre qu'elles déployaient ces talens supérieurs, ces graces naturelles et ingénues, (bien qu'elles soient aussi l'ouvrage de l'art,) dont il est impossible de se faire une idée, a moins d'avoir assisté à quelqu'une de ces représentations qui attirent une foule si prodigieuse. Que pourrait-on dire de plus d'un Vestris, d'un Gardel, d'un Albert, ou de la Clotide, de la Bigottini, de la Saulnier, et surtout de cette danseuse inimitable, de Mde Gardel dont j'ai esquissé plus haut le portrait? méritent-ils plus d'éloges ces artistes qui font tant d'honneur au grand opéra, où ils se sont formés dès leurs plus tendres années, et à cet art enchanteur, qu'on serait tenté d'appeler divin, quand il est porté à un dégré si éminemment supérieur?

D'après cela ne pourrai-je pas demander à ceux qui s'obstinent à vouloir produire sur notre théâtre des compositions de ce genre, soit grands opéras, soit

ballets-pantomimes, où ils esperent trouver ~~des musiciens~~ des compositeurs, des maîtres de ballets et des danseurs en état de créer et d'exécuter de pareils chefs-d'ouvre? en supposant même qu'il s'en présentât quelqu'un dans l'un ou l'autre de ces genres, je dis plus, dans tous les trois en même tems, qui réunit tous les talens qu'on a droit d'en exiger, qui possédât toutes les connaissances que réclame cette vocation, trouverait-il ici toutes les ressources qui naissent presque d'elles-mêmes en Italie et en France? auroit il à choix, comme dans ces deux contrées l'asyle et la patrie des arts, tous les moyens qui pourraient les mettre à même de faire valoir ces connaissances et ces talens, et d'en tirer tout le parti qu'elles peuvent produire? Un maître de ballets, par exemple, pourra-t-il d'emblée réunir ici une soixantaine de jeunes gens de l'un et l'autre sexe, en état de remplir ses vues, et d'exécuter ses plans? et s'il ~~faut~~ doit les former, combien de tems ne lui faudra-t-il pour les trouver, les instruire et les exercer comme ils doivent l'être, avant de paraître sur la scène? suffira-t-il seul pour les familiariser avec tous les genres d'exécution auxquels ils seraient appelés, ceux surtout qu'il destinerait à jouer les rôles principaux? parviendra-t-il à les perfectionner, quand il n'aura de modeles à leur offrir dans aucun de ces genres? seroit-il possible que, dénué de tous secours étrangers, il pût suppléer par lui-même à tout ce qui lui manquerait, pour faire réussir son entreprise? et quand même il pourrait à force de travail et de constance, lever tous ces obstacles, la caisse du théâtre sera-t-elle en état de lui fournir toutes les sommes dont il aurait besoin, pour conduire son ouvrage au dégré de perfection qu'il devrait atteindre? Le gouvernement serait-il disposé à faire des avances aussi considérables, et quand il le voudrait, en aurait-il le moyen dans les circonstances critiques où il se trouve, à une époque où il y a tant d'autres entreprises plus urgentes, et dont les résultats seraient

infiniment plus utiles, et que cependant il est forcé de s'interdire, ou qu'il ne peut aborder qu'à la longue et ~~par~~ partiellement.......

On pourrait à ces nombreuses questions en ajouter encore beaucoup d'autres qui ne seraient pas moins difficiles à résoudre, et auxquelles il faudrait cependant répondre affirmativement et dans le sens qu'exige l'exécution d'un projet de cette nature, avant de penser à rivaliser sur ce point les théâtres Italiens et français. — Mais quand même nous aurions et des compositeurs, et des musiciens, et des maîtres de ballets, et des danseurs et des danseuses qui pourraient entrer en parallèle avec ceux qui jouissent de la plus grande réputation dans les contrées au niveau desquelles nous prétendons nous élever, tout cela serait en pure perte pour nous, tant que notre théâtre sera aussi mal pourvu qu'il l'est aujourd'hui, de machines, de décorations, de costumes, et en général de tous ces ~~objets~~ embellissemens non moins somptueux que recherchés, qui contribuent à la pompe, à la magnificence sans lesquelles un théâtre ne peut se soutenir dans une capitale, qui font le charme des représentations, et dont la richesse, la variété et l'heureuse disposition constituent ce qu'on est convenu d'appeler Luxe de Spectacle; Luxe qui est porté à un si haut dégré dans les deux Etats que j'ai pris pour termes de comparaison, qu'il n'est guères probable que nous puissions jamais y atteindre.

Si donc nous voulons nous prêter aux goûts légers et quelque fois superficiels de cette partie de notre public, qui donne constamment la préférence à tout ce qui est nouveau, à tout ce qui brille d'un certain éclat, sur le vrai beau et les genres réellement utiles, et si, pour lui plaire, nous nous proposons d'établir, une fois pour toutes, des ballets sur notre théâtre, nous devons nous borner au genre pastoral, et le plus simple, choisir tels que ~~à~~ ces jolis divertissemens, ~~à~~ ces fêtes champêtres que peut comporter, que nécessite même quelque fois le sujet de certaines pièces.

Dans ce cas ces sortes de ballets seront de pur agrément, et ne serviront, en quelque sorte, qu'à faire diversion, comme à la comédie française, à la suite d'une tragédie, d'une comédie de caractère ou d'intrigue du haut genre, d'un Drame sérieux ou de telle autre pièce en quatre ou cinq actes, dont l'action grave et compliquée aura fatigué, pendant deux heures et plus, l'attention des Spectateurs. en effet, comme on ne se proposera dans cette ~~innovation~~ création d'autre but que de délasser l'auditoire et de l'amuser, des sujets gracieux, agréables, qui se déploient avec facilité, qui n'exigent dans le cours de la représentation aucune tension d'esprit, et qui sourient à l'imagination, seront les seuls qu'on puisse mettre sous ses yeux; autrement ils ne rempliraient pas la destination qu'on se serait proposé de leur donner; ils produiraient même un effet tout contraire.

Mais quelque simples qu'on suppose et le sujet et l'action de ces ballets, encore faudra-t-il pouvoir se procurer des danseurs et des danseuses et en assez grand nombre, qui possedent au moins le méchanisme de leur profession, et qui aient les talens nécessaires pour en remplir les devoirs avec ~~une~~ assez de distinction, pour se faire honneur à eux mêmes, et par contre-coup à la scène, sur laquelle ils ne devront pas se montrer absolument étrangers. On ne pourra pas exiger d'eux ce feu d'imagination, cette sublimité d'idées, cette intensité d'action, cette force de génie, ni même cette sensibilité communicative et entrainante, que des artistes ~~supérieurs~~ consommés dans leur art doivent déployer, et à un dégré éminent, dans les ballets héroiques, allégoriques ou tels autres du haut genre,

qui, non seulement excluent toute espece de médiocrité, mais qui même exigent impérieusement une supériorité d'exécution qui ne laisse rien à desirer. mais aumoins voudra-t-on trouver en eux ce naturel, cette facilité, cette aisance que réclame ce genre de spectacle qui, bien qu'exclusivement consacré à l'amusement, est toutefois susceptible de quelqu'intérêt.

D'un autre coté, il est indispensable qu'ils soient irrévocablement attachés au théâtre, qu'ils en fassent réellement partie, qu'ils aient un maitre de ballets assez intelligent, pour les former, et les diriger comme il faut, et qu'ils soient payés à l'année, régulièrement, et asser bien pour qu'ils ne soient pas obligés, comme nos musiciens, de perdre les plus belles heures de la journée, à donner des leçons en ville pour subsister; car ils doivent tout leur tems au public et ils en auront à peine assez pour s'exercer dans leur art, s'ils veulent s'y perfectionner.

Quant aux premiers danseurs et au maitre de ballets qu'il serait impossible, pour le présent, de trouver parmi nos éleves, soit qu'on les fasse venir d'Italie, de France ou même d'allemagne, il faut charger de cette commission plus délicate qu'on ne peut l'imaginer un homme à talent, qui possède bien cette partie, qui ait du gout, une grande habitude du théâtre, et qui sache choisir ceux qui auront tous les moyens propres à les faire réussir sur la scène de notre capitale; car tous les talens ne sont pas toujours en harmonie avec les habitudes et les usages des climats où on veut les employer. Il faut, en outre, leur offrir une perspective plus agréable, plus lucrative et plus sûre que celle qu'ils ont dans le pays qu'on leur fait quitter car, à avantages égaux, aucun artiste qui a la conscience de ses

moyens, ne

moyens, ne voudra abandonner sa patrie, renoncer à ses liaisons, interrompre le cours de ses études, de ses travaux, de ses projets de fortune, pour venir dans un pays qu'il connaît à peine de nom; dans un pays dont les mœurs et les habitudes ne sympathiseront pas avec les sciences, et dans lequel il ne sera pas sûr d'obtenir des succès qui le dédommagent de ceux dont il jouit déja, ou qu'il se promet. D'ailleurs, le portrait, ressemblant ou non, qu'on lui trace des pays du nord, ne lui donnera pas l'envie de venir y tenter la fortune à moins, je le repète, qu'on ne lui assure un sort bien supérieur à celui qu'il possede. Et puis, les François surtout ont une si haute idée de la prééminence de leur patrie sur toutes les autres contrées; ils se croient si supérieurs aux autres peuples, et quant à la civilisation, et quant aux progrès des sciences, des arts et du gout, qu'un homme à talens ne se déterminera à ce sacrifice, qu'autant qu'il pourra compter sur de grands avantages.

On ne peut donc prendre assez de précautions pour le choix des artistes qu'on veut attirer ici; on ne peut y mettre assez de prudence et de circonspection. Si on les néglige, ou qu'on ne les remplisse qu'à demi, on s'exposera infailliblement à des méprises dont on a déja plus d'une fois éprouvé les suites désagréables. On fera venir de Paris des acteurs ou des danseurs, que l'extrême médiocrité de leurs talens

laissé sans ressources, dans une capitale où tous les arts d'agrément sont, comme les sciences, portés au plus haut degré de perfection; des artistes qui n'accepteront la place qu'on leur proposera, que pour échapper à la misere qui les poursuit. On sera bien heureux encore s'il ne manque à ces prétendus acteurs ou danseurs, que la jeunesse ou la taille ou la figure, enfin quelqu'un de ces déhors qui font d'un si grand effet sur le théatre, et s'ils ne joignent pas à ces deffauts qui sont l'ouvrage de la nature ou du tems, celui d'une absence totale de capacité et de moyens, qui sera absolument de leur cru.

Il est vrai que, graces au systême d'économie que le deffaut de ressources a forcé d'adopter, et qu'on applique à tout, ces accords faits par un tiers, et les frais de voyage qui les suivent, ne sont pas prodigieusement dispendieux: mais quelque peu que coute une méprise, elle est toujours trop cher, surtout quand elle est irréparable, et lorsque les résultats qu'elle entraîne, se font sentir à tout le public.

On ne serait pas moins trompé dans son attente, et peut-être même le serait-on et plus souvent et plus désagréablement encore, si on s'en reposait sur l'arrivée incertaine de quelqu'artiste qui passerait par Varsovie, en allant ou revenant de Pétersbourg, et qui daignerait nous faire jouir, pendant quelques jours, de ses talens équivoques, quand même, faute de mieux, il voudrait bien nous accorder un hyver entier, comme l'année derniere, l'Italien Bernadelli Danseur assez médiocre lui-même, et encore plus mauvais compositeur, n'ayant pour remplir ses rôles que deux

ou trois compagnons de voyage qu'il amenerait avec lui, et qu'il aurait exercés tant bien que mal, il ne pourrait avec de pareils moyens, exécuter un ballet, même du genre le plus médiocre, et la seule ressource qui lui resterait, serait de choisir parmi ceux de nos élèves qui commencent à se former, un certain nombre de jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, qu'il dresserait à sa manière, et qu'il lancerait ensuite, à tout hazard, sur le théâtre, comme figurans. Des artistes de ce calibre, rassemblés presque sans choix, exercés à la hâte, et qui n'auraient pas même le tems de prendre une idée du rôle qu'ils auraient à jouer, ces artistes exécuteraient à la suite les unes des autres des danses simples ou figurées, mais non ce qu'on doit appeler des ballets.

Vous me direz que bien que ces danses n'appartiennent réellement à aucun genre proprement dit, elles peuvent cependant offrir un spectacle assez agréable, si les rôles sont distribués et remplis comme ils doivent l'être, et qu'il regne une certaine intelligence dans le mode de leur exécution. A la bonne heure si on observe exactement ces deux conditions, ce dont, au reste, je ne voudrois pas répondre; encore même ne serait-ce pas assez. en effet, il faudrait en-outre-que ces danses présentassent une action quelconque, quelque simple qu'elle fût; que le sujet de cette action offrit des situations

sinon d'un très grand intérêt, dumoins capables d'amuser l'auditoire, et de nature à pouvoir être comprises par tous les spectateurs ; il faudrait enfin que le compositeur ou le directeur des ballets sût y mettre tout le gout dont ils seraient susceptibles. Je suppose encore que les décorations, les draperies, les costumes et tous les autres accessoires, sans être d'une grande magnificence, auraient aumoins quelque fraicheur, et seraient en harmonie avec le sujet de la fable qu'on aurait mise en action. Cependant, avec tous ces secours, ces danses ne pourraient jamais remplir leur véritable destination ; elles manqueraient ou n'atteindraient pas le but qu'on se serait proposé. en un mot, ce seraient, je le répète, non des ballets pantomimes, mais de simples divertissemens, d'un très foible interêt, et dont l'exécution, en la supposant un peu soignée, ferait tout le mérite.

Cependant, si malgré toutes les raisons que j'ai alléguées contre ce genre de spectacle ; si malgré l'impossibilité démontrée de lui donner, sinon toute la latitude dont il serait susceptible, dumoins un peu plus de dignité et d'élévation qu'il n'en a communément ici, nous voulons absolument l'adopter, ou plutôt le maintenir sur notre théâtre, ce n'est pas aumoins en Italie que nous devons chercher des modèles en ce genre. Bien qu'on regarde communement cette belle contrée

Comme la mère et l'asyle de tous les arts en général, elle doit toute fois se borner, (du moins pour ce qui concerne le théatre) à la supériorité décidée qu'elle s'est acquise, et qu'elle conservera peut-être à jamais, dans toutes les branches de la peinture et de la musique. Quant à la danse figurée qui entre dans la composition des ballets pantomimes, qui en forme l'essence, qui en est l'ame, et qui leur imprime ce caractère d'originalité qui les distingue; c'est à la France que cette supériorité doit être exclusivement dévolue: elle y a des droits que l'Italie même ne peut lui contester.

Ce n'est point au hazard, ce n'est point sur de simples oui-dires que je lui attribue cette prééminence. J'ai vu, J'ai suivi avec la plus grande attention, la marche des principaux théatres des deux nations; J'y ai assisté à la représentation d'un grand nombre de ballets de tous les genres, et l'expérience m'a convaincu que ceux des Français méritent, à tous égards, d'être placés au premier rang. Parmi les personnes qui ont observé comme moi ces divers théatres, je doute qu'il y en ait une seule qui soit d'une opinion contraire.

Les artistes de cette nation conçoivent avec une intelligence rare tous les sujets sur lesquels on peut établir le plan d'une pantomime, de quelque genre que ce soit, depuis le plus élevé jusqu'au plus commun; ils les exécutent avec une facilité qui ne laisse appercevoir aucunes traces de travail; ils y déploient un naturel, une aisance qui deviennent souvent un véritable écueil pour ceux qui veulent les imiter, et qui ne sont pas familiarisés avec leur méthode. quelque soit la nature de l'action, fût-elle même aussi compliquée que celle de nos drames et de nos romans modernes, leurs sujets sont toujours traités avec une simplicité qui, sans nuire à l'intérêt qu'ils doivent exciter, met à la portée de toutes les classes de spectateurs, l'objet et le but de la fable qu'ils développent. parmi ce grand nombre de tableaux qui se

succedant

dans leurs pantomimes, il n'en est pas un seul qui ne présente quelques développemens heureux. Ils ont tous de la grace, et quelque chose de riant, de naturel et de moelleux qui plait à l'imagination, et qui l'attache comme à son insçu.[(a)] l'intrigue est bien ourdie, bien conduite, et n'emploie aucuns moyens forcés pour se soutenir, aucun incident extraordinaire pour se débrouiller. tous les épisodes se lient et se coordonnent sans effort. le dénouement auquel ils aboutissent tous en même tems, arrive comme de lui-même et se trouve naturellement à la place qu'il doit occuper: on n'y voit que le complement et la fin de l'intrigue, telles qu'on devait les prévoir. Du reste, il n'y a ni bruit ni fracas: du mouvement, mais un mouvement amené par les circonstances mêmes de l'action, et dont les résultats sont aussi simples que le sujet.

En Italie, c'est précisement tout le contraire. quelque simple que soit le sujet, les incidens qu'il fait naître doivent être absolument compliqués, et chargés d'accessoires qui les embrouillent continuellement. chaque scène doit amener de gré ou de force, quelque nœud qui se lie et se délie avec effort. cette élégante simplicité que le Français regarde comme la premiere qualité du ballet pantomime, et qui réellement en fait le charme principal, ne serait aux yeux de l'Italien, qu'une routine monotone,

(a) l'idée que je donne ici du naturel et de la simplicité des ballets français ne peut guere s'appliquer qu'à ceux qui se donnent sur les principaux théâtres de la capitale; encore faut-il en excepter ceux que le Mélodrame a choisis pour ses tréteaux. en effet, cette foule de danses simples et figurées, de divertissemens, de fêtes champêtres et guerrieres, d'évolutions exécutées en mesure, de tournois traités avec le plus grand appareil, de solos, de pas de deux et de trois, ~~et~~ d'épisodes enfin de tous les genres, qui coupent à chaque instant les scènes de ce poème, et les morcellent sous prétexte de les embellir; tous ces prétendus ornemens qu'y sont prodigués jusqu'à la satiété, ne sont réellement dans le genre ni du ballet, ni de la pantomime, et ne ressemblent nullement à ceux qui se donnent ~~séparément~~ à l'academie royale de musique, ou séparément ou concurremment avec les grands opéras, pour leur servir d'embélissement. cela ne peut être autrement; car bien que la musique et la danse soient, en général, les parties les moins defectueuses et même les plus soignées du mélodrame, cependant la marche embrouillée de ces sortes de poèmes, l'entortillage qui y règne, l'invraisemblance qui s'y maintient d'un bout à l'autre, doivent nécessairement introduire

ennuyeuse et fatigante. Il lui faut des événemens extraordinaires, des incidens surnaturels, des épisodes romanesques, une action chargée de merveilleux, des coups-de-théâtre qui aient quelque chose de surprenant et même de terrible. Rien de ce qui est dans la nature, rien de ce qui s'annonce avec simplicité, de ce qui tombe de soi même sous les sens, ne peut l'intéresser, ni par conséquent trouver place dans ses ballets.

Quant aux détails de l'exécution observée séparement et sans rapport avec l'action, vous n'y trouvez ni plus de naturel, ni plus de vérité: ils ne présentent pas même toujours ces traits de vraisemblance qu'on exige dans les objets les plus ordinaires. Du reste, il semble qu'on ait pris à tâche d'en bannir ce ton d'aisance et d'aménité, que je représentais tout à l'heure comme devant former le premier caractere de ce genre de spectacle. Au lieu de ces pas filés avec autant de grace que ~~d'aménité~~ de légereté, qui font le triomphe du danseur français, ce sont presque toujours des sauts, des bonds, des tours de force qui effraient une partie de l'auditoire, et qui, en général, excitent plus de surprise que d'admiration et de plaisir. Voyez ces danseurs dans certains rôles, surtout, où la bouffonnerie s'amalgame, on ne sait trop comment, avec ~~cer~~ ~~tains rôles~~ des caracteres héroiques et même tragiques; ils y remplissent pleinement leur destination; toute leur représentation, d'un bout à l'autre, est un véritable opéra-buffa; c'est Scaramouche, c'est Pantalon ou Arlequin qui vous amusent par leurs sauts, leurs gambades, leurs contorsions et leurs grimaces. Ils vous lancent des

=Voyez à la page suivante le reste de la note oubliée ici.

entre-chats comme jadis notre fameux sauteur George, qui, plus d'une fois, a pensé faire mourir de frayeur quelques unes de nos jolies femmes. Vous croiriez voir un Furioso qui se balance hardiment sur une corde, où ses pieds trouvent à peine un point-d'appui, qui se donne la torture, qui s'expose, chaque jour, à se disloquer tous les membres, pour avoir le plaisir de se jetter hors de la nature, et de s'élever au dessus de tout ce que les forces ordinaires de l'homme peuvent exécuter de plus hardi et de plus difficile. Leurs gestes, leurs mouvemens, leurs attitudes sont à l'unisson avec ces sauts périlleux; tout tend à ce but qui semble être le seul qu'ils se proposent. aussi leur jeu, bien que concerté avec un très grand art, n'a rien d'imposant ni d'agréable, parce que, pour la plupart d'entre eux, la perfection de la danse consiste uniquement dans la force et la vigueur de l'expression qu'ils y déploient.

= dans leurs ballets, bien des situations forcées, qui ne sont en harmonie même indirecte ni avec le sujet, ni avec l'objet et le but de l'action. == quant aux théâtres de province, si leurs ballets (lorsqu'on en donne, ce qui, heureusement arrive rarement) pèchent en quelque chose, ce n'est pas ordinairement par le défaut de naturel et simplicité, car ces deux qualités y sont quelquefois portées à l'excès. le vice qu'on peut leur reprocher avec plus de fondement, c'est le manque total ou partiel d'intelligence et de gout dans la composition, et souvent aussi dans l'exécution. J'en ai pourtant vu de très ingénieux et de très sagement coordonnés dans quelques grandes capitales, comme Lyon, Marseille, Bordeaux, Toulon &c. mais c'est une espece de phénomene qui ne se renouvelle pas tous les jours.

Uniquement! Je me trompe; il faut y ajouter le grotesque, qu'ils poussent presque toujours à un excès qui révolte tous les gens de goût, et qui serait peut-être même regardé comme le comble du ridicule sur notre théâtre, où ce genre détestable, quoique moins généralement applaudi qu'autrefois, est encore assez en vogue. (a) — Il paraît que les Italiens ont une autre idée du comique d'action, car ils ne se contentent pas de l'outrer dans leur jeu, par le ton forcé qu'ils prêtent à tous leurs gestes, à toutes leurs attitudes, et par les grimaces indécentes dont ils les assaisonnent; mais ils prennent encore le plus grand soin qu'il y ait toujours dans les décorations, les draperies, les costumes, surtout la formation des groupes, le choix et l'entente des couleurs, quelques singularités qui se raccordent avec la ~~[illegible]~~ construction bizarre de leur pantomime. Aussi, malgré la richesse et la somptueuse magnificence qu'ils y déploient, tous ces accessoires perdent dans leurs ballets, une grande partie des beautés et des agrémens qui leur donnent tant de prix dans les grands opéras. Les gens ordinaires accoutumés au ton des parades si multipliées dans toutes les villes d'Italie, ne ~~voient~~ trouvent dans ces représentations incohérentes et bizarres, rien que de naturel: elles sont conformes aux goûts qu'on leur a inspirés, aux habitudes qu'on leur a données. Mais les connoisseurs étrangers, ceux même du pays, et, en général, tous les gens honnêtes voient d'un œil de pitié ce mélange ridicule de petitesse et de grandeur, de grotesque et de dignité, de qualités précieuses et de défauts revoltans. Les premiers n'osent pas toujours énoncer leur opinion

(a) la note indiquée par cette lettre, étant trop longue pour trouver place ici, je l'ai renvoyée à la fin du paragraphe.

aussi hautement qu'ils le feraient en France, en Angleterre, en Allemagne, car ils savent combien les Italiens sont jaloux de la supériorité qu'ils croient devoir être attribuée aux progrès que les arts ont faits chez eux: mais ils se dédommagent de cette contrainte dans les Sociétés mieux choisies, où ils jouissent de plus de liberté.

Il faut pourtant convenir que malgré tout ce gigantesque étalage de contrastes qui offrent souvent la bizarrerie la plus fantasque, leurs pantomimes sont traitées avec un art qui leur donne, au premier coup-d'œil, un air de grandeur, un ton de majesté qui en imposent. D'un autre côté, la richesse et la variété des embélissemens qui en rehaussent l'éclat, y prêtent à l'illusion un charme que tout le grotesque et le ridicule qu'ils y mettent, ne peuvent entièrement faire disparaître: et bien qu'ils ne le doivent réellement qu'à ces prestiges ~~décevans~~ magiques, ~~ils semblent toute-fois te-nir~~ on serait parfois tenté de croire que ce raffinement de Luxe tient lieu de l'intérêt qui manque au Sujet. D'ailleurs comme l'action est ordinairement très compliquée, l'attention suivie qu'elle exige, ~~ajoute encore à l'ef~~ renforce encore aux yeux de ces toujours amateurs, de bonnefoi, l'effet qui en résulte. aussi j'avouerai que si leurs compositeurs et leurs danseurs pouvaient s'astreindre à mettre, les uns dans leurs compositions, les autres dans leur jeu, un peu plus de naturel, d'aisance et de simplicité, s'il y avait moins de fracas et de mouvemens forcés, la plupart de

leurs ballets et de leurs pantomimes pourraient passer à justes titres pour des ouvrages achevés.

Cependant, quelqu'avantage que leur donne cet aveu, les modeles que nous offre l'Italie ne sont pas faits pour nous, et ce n'est que sur les théâtres françois que nous trouverons et ce choix de sujets agréables et gracieux qui plaisent à toutes les classes de spectateurs, et ce mode d'exécution toujours conforme à la nature et aux convenances; qualités qui doivent entre autres distinguer éminemment un spectacle de ce genre, qui en font le principal mérite, et sans lesquelles il ne peut amuser, ni à plus forte raison, intéresser un auditoire composé de gens de goût.

Dans le vrai, si nous entendions bien les intérêts de la scéne nationale, nous rejetterions jusqu'à l'idée de l'enrichir de ce nouveau genre, et nous ne chercherions pas plus à imiter les beautés des ballets français, qu'à éviter les défauts de ceux des Italiens, dans la crainte de ne réussir ni dans l'un ni dans l'autre, mais surtout quant aux premiers. En effet, en supposant même que nous fussions sensibles comme nous devons l'être, à la prééminence que leurs artistes se sont assurée dans ce genre, jamais, je le repéte, nous ne parviendrions à donner aux pantomimes

que nous voudrions tirer de leur repertoire, ou que nous inventerions d'après leur méthode, ce dégré de perfection qu'elles acquierent si facilement dans la capitale d'un empire, que tous les arts d'agrément semblent avoir choisi pour leur asyle, et qui voit naître chaque jour de nouveaux chefs-d'œuvre; dans une capitale où les ressources affluent de toutes parts; où les distinctions et les encouragemens de tous genres vont chercher le talent jusqu'au sein de l'obscurité qui le dérobe aux regards; où les artistes ~~comme~~ ainsi que les modeles naissent et se multiplient comme par enchantement, et n'attendent que le moment d'être employés; où l'on peut enfin se permettre des superfluités, que nous devons nous interdire jusqu'à l'époque où nous serons suffisamment pourvus de tout ce qui nous est absolument nécessaire dans des genres plus utiles; époque qui n'est pas aussi prochaine qu'on pourrait le croire, et que tout le zele et les lumieres des membres qui composent la direction générale et particuliere du théatre ne pourront, faute de ressources, de modeles et d'encouragemens, accélérer comme ils le voudraient.

Cette difficulté que je crois insurmontable d'introduire ici sur la scène des ballets pantomimes, du moins d'un genre aussi élevé que ceux qu'on donne en Italie et

en France, devient encore une nouvelle preuve de l'impossibilité bien décidée d'y donner de grands Opéras; car un opéra sans ballets, et sans ballets caractéristiques qui offrent une action soutenue et complette, est comme un corps sans ame.[a] Non seulement ces riches accessoires lui servent d'ornement, mais on a vu qu'ils rentrent presque toujours dans le plan général du drame qu'ils embélissent, et qu'ils en forment une des parties essentielles: or cette partie n'est pas la moins intéressante pour les gens qui consultent plus leurs yeux que leur cœur, et qui jugent de tous les objets sur le rapport, exact ou non, de leurs yeux et de leurs oreilles.

Mais, je le demande, dans tout auditoire, tel que celui qui se rassemble le plus communément au spectacle, cette espèce d'hommes irréfléchis que, d'après LaMettrie, je serais tenté d'appeler hommes-machines, n'est-elle pas presque toujours, et à quelques exceptions près, la plus nombreuse, et celle qui donne le ton? que serait donc aux yeux de pareils specta-

(a) Il faut en excepter ces grands opéras qu'on donne de tems à autre, sur les principaux théatres d'Italie, ces opéras par excellence et d'un appareil solemnel, du genre héroïque ou tragique, ces chefs-d'œuvre auxquels les plus grands maîtres ont apposé le sceau de leur génie. Vû les formes de leur construction et leur extrême longueur, ils peuvent ne pas comporter de ballets, et surtout de ballets-pantomimes dont l'action tienne par un rapport direct à celle du poëme exécuté en musique. le chant et l'accompagnement offrant tant de beautés, qu'ils suffisent pour occuper toute l'attention des spectateurs. malgré cela il y en a bien peu qui n'aient pas quelques divertissemens à la fin, et souvent même dans les entre-actes. mais ils sont d'un genre beaucoup plus simple, et n'offrent pas cet intérêt qu'on peut appeler théatral. aussi les vrais connoisseurs ne daignent-ils pas s'en occuper. —

Spectateurs, un opéra dénué de ces ballets pompeux et magnifiques, dont on leur a fait tant de fois les descriptions les plus brillantes? en supposant même qu'on leur substituât quelque fête champêtre, quelque divertissement d'une exécution simple et sans appareil, quel cas en feraient-ils, quand ils verraient qu'ils répondent si peu à la haute idée qu'ils ont conçue de ces belles pantomimes, où l'imagination, l'art et le gout déploient à l'envi toutes leurs richesses?

Si ces divertissemens venaient à la suite d'une pièce de théatre ordinaire, surtout du genre grave et sérieux, telle qu'une tragédie ou une comédie de caractere en cinq actes, ils pourraient ~~les~~ amuser les Spectateurs, faute de mieux, ils délasseraient au moins leur esprit fatigué par une attention trop longtems soutenue. mais s'ils sont destinés à former le complement d'un grand Opéra, à diviser ses actes, à embélir ses scènes principales, observés sous ce point de vue, ils leur paraitront arides et mesquins; indignes même d'occuper la place qu'on leur assigna. Par cela seul que leur imagination aura été trompée dans son attente, elle se refusera à ce genre d'amusement; il ne pourra l'intéresser, parcequ'il sera au dessous de ce qu'elle attendait, et je pourrais peut-être ajouter qu'elle aura d'autant plus de raisons de le rejetter, que très probablement ni le chant ni la musique ne seront de nature à la dédommager d'un sacrifice qu'elle ferait à regret.

Si les operas Italiens, un très petit nombre excepté, exigent des ballets et des pantomimes, bien que la beauté des décorations, la richesse des accessoires, mais surtout la noblesse de l'action l'excellence de la musique et la perfection du jeu des acteurs puissent suffire pour les soutenir et les mettre en vogue; à plus forte raison les opéras françàis doivent-ils être astraints à cette regle: ~~puisque~~ en effet, les ballets, non seulement contribuent à leur ornement, mais ils en constituent même, en quelque sorte l'essence par une suite des rapports qu'on établit plus généralement entre l'action qu'ils présentent et celle que développe le poëme. Tous les auteurs qui ont traité de l'opéra et des ballets, entre autres le P. Menestrier Cahusac, Danchet, Lamotte et surtout Novere s'accordent unanimement sur ce point; tous conviennent que les sujets les plus élevés, tels que les poëmes héroiques et les tragédies, lorsqu'ils sont mis en musique, peuvent et doivent avoir comme tous les autres genres, des divertissements de danse et de chant, plus ou moins graves suivant la nature de l'action qui les détermine, et que dans tous les cas, l'objet qu'on s'y propose, doit offrir un intérêt marqué, et se lier par des rapports sensibles avec celui de la pièce à laquelle ils servent d'ornement, à moins qu'ils ne forment eux-mêmes une action détachée." Le ballet pan-

—tomime

pantomime, disent-ils, doit former partie du poëme hé-
roïque et de la tragédie musicale; il est même un acces-
soire nécessaire du sujet principal. ~~de l'action~~. c'est par cette
raison que le merveilleux entre aujourd'hui dans la
construction de ces sortes de ballets, et que la danse
y est mise en action. ce genre présente un grand
nombre de ressources et pour la composition et pour
l'exécution; ~~il contribue puissamment à l'amuse-
ment des spectateurs~~. il offre à la poésie, à la peinture,
à la musique et à la danse, des occasions plus fréquentes et des
moyens plus sûrs de déployer toutes leurs richesses; il prête au
jeu des machines un champ bien plus vaste; il en rend l'effet
plus sensible et plus étonnant: or ce jeu et l'effet qui en résulte
sont une des sources les plus fécondes de beautés au théâtre lyrique,
et tant de moyens réunis doivent puissamment contribuer à l'a-
musement des spectateurs, et ne peuvent manquer de captiver
tous les suffrages .... »

Un auteur moderne qui a traité cette matière en maître de l'art
joint à toutes ces circonstances d'un intérêt déjà si pressant, un grand
nombre d'autres détails plus circonstanciés encore, et qui seuls devraient
suffire pour nous convaincre pleinement de l'impossibilité d'introdui-
re ce genre de spectacle sur notre théâtre. Comme ce morceau est
trop long pour pouvoir trouver place ici en entier, je me bornerai à quelques

traits plus frap

traits plus frappans, et plus propres à donner à mon assertion les caracteres d'une vérité démontrée.

"l'inépuisable variete, dit cet auteur, qui doit nécessairement régner dans la construction comme dans l'exécution du poême héroique et de la tragédie, lorsqu'ils s'annoncent sous la forme de drames lyriques, remplace avec usure le charme suivant mais unique qu'ils doivent à la déclamation, quand ils suivent la marche à laquelle l'art semblait les avoir bornés. ce mélange ingénieux et agréable de chant, de musique et de danse qui se lient naturellement, se coordonnent sans effort, et se prêtent un appui mutuel; cette foule d'accessoires qui s'y joignent et qui leur servent d'accompagnement; une action prolongée, soutenue et imposante dans sa marche comme dans ses résultats; des actions épisodiques plus courtes, qui distraient l'attention, et l'occupent sans la fatiguer; des fêtes galantes qui se succédent avec tant de rapidité, que l'oeil peut à peine en suivre le cours; des situations pleines d'intérêt et qui semblent naitre d'elles mêmes; des incidens multipliés à l'infini, et cependant toujours amenés à propos; une foule d'embélissemens de tout genre qui renchérissent tous les uns sur les autres, et qui tous offrent les détails les plus piquans; enfin cette foule de spectacles variés, dont aucun ne se ressemble, et qui forment un spectacle unique, un ensemble presque divin: combien d'objets capables de faire une impression vive sur tous les sens, de captiver l'imagination, et d'occuper agréablement un auditoire composé de gens aimables, qui se livrent sans gêne à tous leurs gouts, et qui ne cherchent que le plaisir! . . . . — ce

" . . . joignez à cela la magnificence des décorations, la richesse

richesse des draperies, la fraicheur des costumes, le choix et l'entente du mélange des couleurs, l'élégance des accessoires qui s'y rattachent, la disposition toujours ingénieuse des groupes, l'art observé dans la ~~disposition~~ distribution du luminaire, l'excellence de la musique, la justesse et la pureté du chant, l'harmonieuse mélodie de touts les morceaux d'accompagnement exécutés par l'orchestre; en un mot, la réunion de tous les prodiges que peuvent enfanter les arts, et vous concevrez qu'un spectacle aussi riche, aussi brillant doit attirer la foule, et captiver tous les suffrages. Il est digne d'intéresser, non seulement les Français, pour lesquels toutes ces merveilles naissent, se succèdent et se renouvellent chaque jour, mais aussi les étrangers, de quelque pays qu'ils soient, fussent-ils les plus flegmatiques des hommes.... &c.

Ce n'est là qu'une foible esquisse des beautés de tout genre qui réhaussent l'éclat, je ne dirai pas précisément de tous les ballets, ~~pantomimes~~ en général qui se donnent à l'académie royale de musique, mais au moins de ces pantomimes d'un genre supérieur, qui y jouissent d'une juste célébrité, et qui aussi obtiennent les applaudissemens de tout l'auditoire, quelque souvent qu'ils se répètent. Or, nous ne pouvons nous le dissimuler,

ces ballets, ces pantomimes, et les opéras auxquels ils servent d'embélissement, sont les seuls qui, bien traduits dans notre langue quant aux paroles, et bien imités quant aux ~~gestes d'[illegible]~~ embélissemens qui les décorent, pourraient réussir sur notre théâtre, parce qu'ils sont les seuls qui s'accordent réellement avec la marche de la scène polonaise, avec les talens des acteurs qui y jouent les premiers rôles, avec les goûts dominans des spectateurs qui la fréquentent plus habituellement. [a] —

Je pourrais ~~encore~~ ajouter une raison qui peut-être serait encore d'un plus grand poids; c'est qu'au moins les opéras et les ballets pantomimes français roulent toujours sur des sujets intéressans, et présentent une action suivie, bien soutenue et terminée par un dénouement simple, naturel et toujours conforme aux règles, tandis que les compositions Italiennes dans ces deux genres, sont si décousues, si arides, si dénuées d'intérêt, que les premiers connoisseurs les suivent avec la plus grande ~~attention~~ sollicitude, pendant un ou deux mois sans interruption, savent par cœur les plus beaux morceaux de chant, et ne seraient pas en état de dire un mot du sujet de la pièce, auquel ils n'ont donné aucune attention, parce qu'en effet il n'était pas digne de la fixer. —

(a) J'en excepte pourtant la musique, dont l'exécution offrirait peut-être plus de difficultés à notre orchestre, à nos chanteurs et à nos cantatrices, que la musique Italienne, bien qu'au premier coup-d'œil, elle paraisse plus simple, plus naturelle et travaillée avec moins de recherche.

Mais pour introduire sur notre théâtre les opéras, les pantomimes et même les simples ballets des Français, il faudrait avoir sous la main et les moyens et les ressources que les compositeurs et les acteurs de cette nation peuvent chaque jour employer à leur gré et suivant les circonstances. Or, je l'ai dit, je ne puis assez le répéter, ces secours si puissans, si efficaces, et sans lesquels aucune entreprise de ce genre ne peut réussir, ces secours qui viennent s'offrir d'eux-mêmes aux artistes français, sont très rares ici; ils ne se présentent qu'à la longue et de loin à loin; souvent même ils échappent à toutes nos recherches. Il faudrait cependant, non seulement les avoir à sa disposition, mais encore pouvoir les réunir, les faire marcher ensemble, les diriger tous et en même tems au but qu'on se propose, et les faire agir concurremment, pour qu'ils produisent à coup sûr l'effet qu'on s'en promet: mais cette réunion d'efforts, et surtout cet accord de moyens est impossible chez nous; nous ne pouvons les aborder que séparément; à peine pouvons nous saisir au besoin ceux qui sont d'une nécessité plus urgente, et jamais nous ne parvenons à leur donner toute la latitude qu'ils doivent avoir; d'où il

résulte nécessairement que leurs effets sont à peu près nuls
J'en reviens donc toujours à la conséquence que j'ai tirée
plus haut, que nous devons, jusqu'à nouvel ordre, nous in-
terdire ces trois genres de Spectacles, ainsi que les Drames
héroïques et les mélodrames, et que s'il en est un que nous
puissions, à la rigueur, nous permettre par intervalles, ce sont les
ballets ordinaires, d'une composition et d'une exécution
simple, naturelle et facile, mais qui pourtant présen-
tent un peu plus d'intérêt que la Colonie de Therp-
sychore sur les rives de la Vistule; et les Grotesques, ou
les ~~danses~~ gavotes russes et hongroises de M. Kobler; car de
pareils divertissements ne sont ni des pantomimes
ni des ballets,(a) mais des danses séparées, sans suite
et sans liaison, qui peuvent amuser un instant, mais
qui finissent toujours par ennuyer, surtout quand
elles sont si souvent répétées.

Quant aux Opéras-comiques que peut nous
fournir le théâtre français de ce nom, je suis loin
de les proscrire; je les crois au contraire de nature
à réussir sur ~~notre théâtre~~ la scène de notre capitale; je désirerais seule-
ment qu'ils fussent choisis avec un peu plus de soin
~~que~~ qu'un grand nombre de ceux dont on a prétendu enrichir notre répertoire;

(a) toute danse qui ne peint qu'elle même, tout ballet qui n'est qu'un bal, doivent être bannis du théâtre lyrique. — J.J. Rousseau.

* qu'on mît un peu plus de précision, d'élégance et de naturel dans leur exécution, et surtout qu'on sentît mieux la nécessité indispensable d'établir des rapports fixes et sagement calculés entre la nature des rôles et le talent des acteurs qu'on en charge. Il serait sans doute, aussi à désirer que MM. nos traducteurs (je ne parle pas de tous) daignassent se souvenir que la langue polonaise est assez riche par elle-même pour leur fournir toutes les tournures et les expressions dont ils ont besoin, et que ces remplissages oiseux, ce mélange de termes empruntés d'idiomes étrangers ne peut que corrompre le style au lieu de l'embellir. D'un autre côté, ceux de leurs lecteurs qui possèdent à fond ~~la littérature~~ les principes de l'art dramatique, et qui sont versés dans la littérature allemande et française ~~qui nous fournit~~ à laquelle nous devons tant d'excellens ouvrages, ne seraient pas fachés qu'ils s'abstinssent de substituer aussi souvent leurs idées à celles de l'original qu'ils traduisent, et qu'ils sussent un peu mieux adapter aux moeurs actuelles et au goût du jour, les pieces qu'ils nous donnent.

Quant aux compositions du cru de nos écrivains, tant prosateurs que poëtes, on sent bien que je ne comprends pas sous cette dénomination générale d'Opéras comiques, ces farces ridicules, ébauches à peine ourdies, que l'intrigue, l'ignorance ou la flatterie rangent parmi les productions originales,

et qu'elles tâchent, mais en vain, de nationaliser; J'agirais contre mes principes et ma conscience, je trahirais l'art dramatique dont je deffends les intérêts et la gloire, si je pouvais joindre mes applaudissemens à ceux du vulgaire; ~~et~~ donner des éloges à des esquisses aussi imparfaites, chargées d'autant d'absurdités et d'invraisemblances; ~~à des~~ – contribuer enfin pour ma part au triomphe de ces – carricatures bizarres, mêlées de mauvaise prose et de vers plus médiocres encore; auxquelles on applique à la hâte une musique bonne ou mauvaise, qu'on tire ou qu'on imite de quelque opéra Italien ou français, que les trois quarts ~~et~~ et demi des auditeurs ne connaissent pas même de nom. Je sais bien qu'en dépit de leur extrême médiocrité si justement dénigrée par les connaisseurs, ~~ils~~ ces ouvrages se montrent plus hardiment sur la scène que les meilleures compositions, et qu'ils ne craignent pas d'y reparaître aussi souvent que la cabale leur en ouvre l'accès; mais ni ces fréquentes apparitions, ni les applaudissemens tumultueux qu'ils obtiennent à chaque fois, ne parviendront à les rendre meilleurs. En vain la faveur mercenaire d'un certain public dont on s'est assuré d'avance, les appuie et leur ~~ménage~~ prodigue des suffrages, tous les efforts et de l'auteur et de ses partisans ne pourront prévaloir contre l'opinion des personnes sensées et des spectateurs désintéressés; ils ne parviendront pas à sauver ces minces productions du mépris dont elles sont dignes, et du néant auquel la voix publique les a dévouées dès leur naissance.

Note du paragraphe précédent:
article: Ballets et Pantomimes: = pag. - - -

J'ai dit que ce genre (le grotesque) si en vogue autrefois sur notre théatre, et si généralement applaudi, n'était pas encore tout à fait passé de mode. Il faut bien que cette assertion ne soit pas tout à fait dénuée de fondement, puisque nous voyons, même de nos jours, des champions descendre dans l'arène, pour prendre la défense de cet abus si hautement décrié partout, et pousser l'impudeur jusqu'à tourner en ridicule quiconque ose lui porter la moindre atteinte. Heureusement ces malencontreux Don Quichotes ne forment pas le plus grand nombre, et malgré tous leurs efforts, la farce et la bouffonnerie, quoique déguisées sous le nom de comique, sont regardées comme des vices impardonnables, comme des indécences révoltantes par toutes les personnes ~~sensées~~, d'un jugement sain, et qui pensent avec raison, que le théatre doit être une école de gout, de décence et de moeurs. espérons qu'insensiblement cette opinion deviendra générale, et que tout le monde finira par se convaincre que les ballets, les pantomimes et les comédies ~~surtout~~, peuvent admettre le comique et même un comique très gai, sans se jetter dans le burlesque, sans tomber dans l'extravagant et le ridicule, en un mot, sans avoir recours au grotesque.. espérons encore qu'il viendra un tems où l'on sentira

- que tout ce qui

plait, et même assez généralement, n'est pas toujours
ce qu'il y a de meilleur, ne porte pas toujours l'empreinte
de la raison et du goût. Osons dire la vérité toute entière:
qu'une ~~chose~~ composition qui répugne également à l'une et à l'autre,
trouve des approbateurs, il n'y a rien en cela qui doive
nous étonner, car la plupart des spectateurs ne cher-
chent qu'à se distraire et à s'amuser, il est tout naturel
qu'ils applaudissent plutôt à ce qui peut leur donner
du plaisir, qu'à ce qui leur offrirait l'idée du vrai et
du beau. D'un autre coté, ces prétendus amateurs du
théâtre ressemblent un peu à nos politiques du jour;
ils aiment l'extraordinaire, le merveilleux: tout ce qui
est hors de la nature, tout ce qui sort du cours ordinai-
re des choses, a droit de leur plaire, et ne manque jamais
d'obtenir leurs suffrages. Les sensations sont pour eux
ce qu'est le bonheur pour le commun des hommes;
ils en jouissent sans les réfléchir, sans penser même
à en rechercher les causes. Or le grotesque réunit
les deux avantages qu'ambitionne cette classe de spec-
tateurs; il les égaie, il les amuse, et leur offre sans
cesse, soit dans l'action, soit dans le discours, des tableaux

rempli d'un merveilleux romanesque qui les ravit en extase. cependant cette manie ridicule préconisée jadis par tous les gens de mauvais gout, qui forment toujours le plus grand nombre, et admise sur presque tous les théâtres, en est généralement proscrite aujourd'hui. Les Italiens eux-mêmes qui l'avaient le plus accréditée, et qui s'y livraient avec une espece d'enthousiasme, commencent à se corriger, et probablement ils finiront comme les autres, par ~~perdre le gout de~~ renoncer absolument à cet abus monstrueux, aussi opposé aux principes de l'art dramatique, qu'à ceux de la saine raison et du bon gout. nous sommes donc fondés à croire qu'une fois banni de la scène polonaise, il le sera pour toujours, et que malgré les éloges que lui prodiguent quelques Zoïles, détracteurs nés de tout ce qui est beau, de tout ce qui est dans la nature, il n'osera jamais y reparaître.

mais si cet abus est intolérable dans les ballets, dans les pantomimes, et même dans les parades, où l'action ne s'exprime que par des gestes et des attitudes qui en peignent les principales circonstances, combien ne doit-il pas paraître plus révoltant dans la comédie, où l'élocution se joint à ce langage muet; où les faits se

développent

se développent dans une suite de dialogues, qui doivent les expliquer avec autant d'ordre que de clarté, indépendamment du secours que leur prêtent et ces gestes et ces attitudes? Je ne disconviens pas que bien des espèces de comédies et de petites pièces comportent le comique jusqu'à un certain point. l'éthymologie même de leur dénomination l'indique assez clairement. mais autorise-t-elle ce genre de comique bouffon, ce grotesque ridicule qu'on voudrait maintenir chez nous, en dépit du raisonnement et de la décence? peut-elle servir d'excuse à ces grimaces lourdement maniérées, à ces contorsions d'énergumenes, à ces mouvemens forcés et toujours hors de la nature, à ces postures indécentes que les acteurs chargés de ces rôles se permettaient jadis sur notre théâtre? Justifie-t-elle ces lazzis, ces calambourgs, ces mauvaises pointes, ces mots à double entente qui jouent le bel esprit, ces allusions pleines d'indécences qui effleurent la débauche, qui en donnent l'idée, qui en inspirent le gout? non sans doute; cette etymologie n'a jamais pu faire admettre de pareils abus; car, je le repète, la comédie la plus gaie peut avoir du comique sans farces et sans bouffonneries, comme les danses peuvent être agréables, sans y mêler le grotesque. aussi, en accordant même à certaines personnes que ce soit un genre, je dirai toujours que c'est le dernier et le pire de tous, et qu'on a eu raison de le bannir de tous les théâtres qui veulent se faire une certaine réputation

Je pourrais appuyer de cent exemples les raisons que j'ai fait valoir contre l'inconvenance de la bouffonnerie et du grotesque; je pourrais citer cent autorités qui prouveraient victorieusement que tous les gens honnêtes rejettent aujourd'hui avec dédain ce burlesque ridicule, et qu'il ne peut avoir pour deffenseur, que ceux qui joignent au mépris des moeurs et de la décence, un defaut total de raisonnement et de gout. mais pour abréger, de tous ces exemples que m'offrent les Etats policés de l'europe, je me borne à un seul, et ce ne sera ni à l'académie royale de musique, ni à la Comédie française, ni à l'opéra comique, ni même à l'odéon que je le cherchérai; en un mot ce ne sera ni Paris, ni Londres, ni même les grandes Capitales de l'allemagne qui me le fourniront, mais une ville de province, et qui plus est, une ville étrangere à la france, et dont le théâtre, d'une date beaucoup plus ~~nouvelle~~ moderne que le nôtre, ne jouit d'une certaine célébrité que depuis quelques années. Je veux parler du théâtre de Bruxelles, qui graces aux soins assidus de la direction, aux travaux constans, aux conseils éclairés des ~~quelques~~ gens de lettres, s'éleve insensiblement et sans prétentions, à un dégré de perfectionnement qui pourra par la suite le mettre de niveau avec ce que l'Europe a de meilleur en ce genre. cet exemple prouvera que non seulement les connaisseurs et les sçavans, mais même les simples amateurs,

et je dirais presque les hommes des classes ordinaires y montrent sur ce point un discernement, une délicatesse dont peut être nous ne les croirions pas capables, si les faits ne déposaient pas en leur faveur. Je le tire d'une gazete française de cette ville, et je le prends au hazard parmi un très grand nombre d'anecdotes et d'observations du même genre, qui toutes pourraient venir à l'appui de mon assertion. — Le rédacteur de cette feuille ~~y donnait~~ ânonçait son openion, ou plutôt celle du public, sur le jeu d'un des acteurs de l'opéra comique, lequel venait d'arriver de Paris, et devait donner quelques représentations sur le théâtre de Bruxelles. Le jugement qu'il en porte peut nous diriger dans l'idée que nous devons nous former du prix que les étrangers eux mêmes attachent au vrai comique, le seul qui dans les beaux jours de la littérature dramatique en France, ait jamais osé se montrer sur les principaux théâtres de la capitale, de ce comique circonspect et réservé, qui sait se renfermer dans les bornes de la décence, et dont le naturel, la gaieté franche et la naïveté plaisent et intéressent en même tems qu'ils amusent l'auditoire. ce jugement peut encore nous offrir un autre avantage; il deviendra une instruction salutaire tant pour les acteurs qui, au mépris de la raison et du gout, s'obstinent encore à se jetter dans toutes les extravagances

du burlesque et de la bouffonnerie, que pour ceux des Spectateurs qui se sont fait une habitude d'applaudir aux farces indécentes de ces Comus modernes. au surplus, qu'il produise ou non cet effet, voici ce que Le rédacteur du vrai libéral écrivait dans un de ses derniers N^ros. du mois d'août de cette année.

" Le Joyeux Juliet,[a] Le Juliet de Nicodême et des visitan-
" dines, qui faisait rire à Paris dans les tems les plus orageux,
" s'arrête à Bruxelles pour quelques Jours, et nous a promis
" trois représentations..... Il a joué hier dans ma tante
" Aurore, le rôle de l'invalide, et dans Félix ou l'erreur
" d'un bon pere, celui d'Ambroise. excellent comique
" dans l'un et l'autre de ces deux rôles, malgré leur différence
" sensible, il a déployé, dans le dernier surtout, cette ver-
" ve de gaieté franche et communicative, ce naturel aima-
" ble et entraînant qui déride le front des spectateurs les
" plus flegmatiques. un seul instant, enivré des éloges qu'on
" lui prodiguait de toutes parts, emporté par trop d'ardeur
" de plaire, il a été sur le point de s'oublier, de passer les bor-
" nes qu'il fait toujours respecter, et de se jetter dans la char-
" ge. mais un refroidissement très marqué qui a suspendu
" tout d'un coup les applaudissemens qu'on donnait à son jeu,
" l'a bientot averti que le public, juge délicat du vrai et du beau,
" condamne sévèrement tout ce qui est excès. et sur le champ
" Juliet est rentré dans son rôle, et n'en est plus sorti..... "

plus loin l'auteur ajoute: " nos deux acteurs, Paulin
" et Perceval ont été pour nous, à cet égard, deux excellens

(a) c'est le nom de l'acteur parisien.

" maîtres, chacun dans leur genre; ils ont, en quelque sorte,
" posé les limites que l'acteur ne doit jamais dépasser, même
" dans les rôles les plus comiques: et jamais aussi eux-mêmes
" n'ont été plus applaudis, que quand ils ont plus strictement
" observé ces principes . . . . . "

Pour donner plus de poids à l'exemple que je viens de citer, aux principes qu'on peut en déduire, aux applications qu'on peut en faire, qu'il me soit permis de joindre à ces premières observations, celles que l'auteur fait dans ~~un~~ d'autres N^os. à l'occasion du jeu de ce même Juliet, et des représentations données à peu près dans le même tems, par le premier chanteur de l'académie royale de Musique Lays, et par Mm^lles. Georges et Mars de la comédie française. ces observations pleines de sens et de justesse, ont pour principal objet de prouver, que dans tous les arts en général, mais surtout dans l'art dramatique, et principalement pour tout ce qui tient au comique, il faut continuellement avoir ~~il est impossible faut avoir, (au moins par intervalles)~~ sous les yeux des objets de comparaison qui nous donnent l'idée de cette supériorité de talent à laquelle nous devons tendre; et que, sans cela, il est impossible d'atteindre le dégré de perfection dont ces modeles nous offrent le type, et nous font pressentir les effets.

" Souhaitons, dit-il, que ces relations dramatiques s'entre-
" tiennent et se renouvellent souvent. elles sont précieuses
" non seulement pour nous faire jouir de talens qu'on ne

" ne se lasse pas d'admirer, mais aussi pour entretenir parmi
" nos artistes une émulation qui ranime leur zele, pour les
" forcer en quelque sorte de tendre à la perfection, pour empê-
" cher que le gout ne dégénere. on s'oublie aisement dans
" un empire où l'on régne seul; on s'égare, on se fourvoie
" dans une carrière où l'on n'a point de concurrens. On com-
" mence par devoir à des efforts réels, les succès qu'on obtient,
" et ces succès amenent des applaudissemens. Mais après
" avoir vaincu les premieres difficultés, après s'être établi
" une espece de réputation, on se croit sûr du public,
" et on ne se donne plus la peine de mériter ses suffrages.
" Le public, de son coté, croit devoir user de ménagemens;
" Il n'aime pas accabler de sa disgrace l'acteur qu'il s'est
" fait une habitude de préconiser, l'actrice qu'il a jugée
" digne de sa faveur. et comment, en effet, dénigrer des
" artistes qu'on a applaudis tant de fois? insensiblement
" il s'accoutume au médiocre; il tolere les imperfections;
" il souffre les négligences, et permet les inégalités.
" heureux encore quand il ne va pas jusqu'à se prêter
à des farces dignes de son mépris,
" de bonne grace à des familiarités qui devraient le
" révolter, et qui d'ailleurs sont toujours d'un dangereux
" exemple...... Nous pourrions citer plus d'un exem-
" ple de ces coupables abus: Nous pourrions indiquer plus-

d'un

" acteur admiré par une suite de l'habitude, applaudi par
" manière de continuation. c'était autrefois une chose reçue de
" lui prodiguer des suffrages; on lui en accorde encore, quel-
" que peu de soin qu'il prenne pour s'en rendre digne. au
" surplus, où pourrait-on trouver mieux? et comment es-
" pérer que de nouveaux artistes fassent tout d'un coup
" assez de progrès, pour devancer dans la carrière, ceux qui
" l'ont ouverte et applanie? la crainte de perdre au
" change retient, on reste comme on est, dans la crainte de se trou-
" ver pire, à la suite d'un nouveau choix.... ainsi, ce n'est
" plus le mérite qu'on exalte; ce n'est plus au talent qu'on
" accorde ses éloges; c'est à l'opinion qu'avait donnée de lui
" l'acteur qu'on admire encore. on se livre sans reflexion à
" l'interêt que la personne inspire; on mesure son estime
" sur le degré d'affection qu'on lui porte. = L'acteur, à son
" tour, satisfait des égards qu'on lui témoigne, se repose sur
" ses lauriers, jouit tranquillement de son triomphe, et
" regarde les applaudissemens qu'il reçoit, comme une
" dette qu'on lui paie. voila comme le talent lui-même
" se gâte au lieu de se perfectionner; c'est ainsi que les qua-
" lités les plus susceptibles d'amélioration se détériorent, quand
" on ~~compte~~ s'est sur d'une indulgence que la flaterie fait naître
" et que le défaut d'objets de comparaison contribue à entretenir.
" .... multiplions donc, autant qu'il est possible, ces objets

» qui peuvent servir de régle aux paralleles que nous voulons
» établir, et de base aux Jugemens que nous devons pronon-
» cer. mais ayons soin que ces modeles soient supérieurs à ceux
» auxquels nous les opposons; car s'ils leur cédoient sur quel-
» que point que ce fût, ils ne pourraient qu'affermir et pro-
» pager les abus qu'on voulait corriger; ils gâteraient da-
» vantage encore le talent qu'ils devaient perfectionner,
» et l'orgueil déplacé qu'ils inspireraient à l'artiste médiocre,
» l'empêcherait de faire aucun effort pour se corriger des
» défauts, dont peut-être il a lui-même la conscience, mais
» dans lesquels il persévere, parce qu'il ne voit rien qui ne lui
» soit inférieur..... multiplions donc, Je le repéte, ces objets
» de comparaison, sachons les choisir, les varier, les mettre
» en opposition, et faisons ressortir alternativement les
» qualités des uns par les défauts des autres. ceux ci tâche-
» ront de se corriger, tandis que les autres redoubleront de
» zele pour s'élever plus haut, pour se mettre au niveau
» des modeles qu'on leur propose, pour les surpasser même,
» s'il leur est possible. Les auteurs ne seront pas les seuls
» qui gagneront à ce croisement continuel; les specta-
» teurs eux mêmes en tireront des avantages inappréciа-
» bles, et qui tourneront au profit de l'art et du gout.
» A ce premier moyen il conviendrait d'en joindre un
» second qui serait d'autant plus efficace, qu'il pourrait,

" au besoin, venir à l'appui de ces objets de comparaison, ~~ou~~
" suppléer à leur défaut, s'ils nous manquaient, ou les renfor-
" cer, s'ils ne répondaient pas entièrement à l'espoir qu'on au-
" rait conçu. ce moyen nous le trouverions dans l'extension et
" la publicité qu'on devrait donner aux analyses critiques et
" raisonnées des pièces de théâtre. quelques unes de nos
" gazettes nous donnent, il est vrai, par intervalles, des espèces
" d'esquisses très laconiques, souvent peu motivées, que cepen-
" dant on décore de ce nom. mais outre qu'on ne les rencon-
" tre que de loin~~,~~ à loin; qu'elles ne suivent point une marche cons-
" tante et uniforme; qu'elles n'abordent qu'un très petit nom-
" bre de pièces, et souvent de pièces d'un intérêt très médiocre;
" qu'enfin elles décident presque toujours sans s'appuyer
" d'aucunes autorités; ce qui doit encore les faire regarder en
" quelque sorte comme nulles, c'est qu'elles ne portent aucuns ca-
" ractères d'authenticité; c'est qu'elles ne présentent point
" cette garantie littéraire, qui deviendrait pour elles
" comme le sceau d'une légalité nationale, et les ferait
" ~~regarder~~ recevoir comme les interprètes de l'opinion publi-
" que. Il serait donc à désirer qu'elles fussent généralement
" reconnues pour telles; mais il faudrait aussi que la criti-
" que qu'elles se permettraient, fût marquée au coin du
" raisonnement, de la méthode et du goût; qu'elle ne hazardât
rien, sans

» rien, sans l'étayer de principes généralement reçus, et d'auto-
» rités respectables, et qu'elle fût constamment impartiale. cela
» supposé qu'elle jugerait sévèrement, mais sans fiel et sans
» amertume; qu'elle louerait tout ce qu'il y aurait de bon dans
» les ouvrages soumis à son examen, qu'elle y réprouverait tout ce qu'ils
» auraient de répréhensible, sans égard pour le nom, le rang ou
» la fortune des auteurs; qu'elle userait de la même liberté et
» de la même franchise pour tout ce qui tient à la scene; qu'elle
» dispenserait à tout ce qui s'y présente, les éloges et le blâme
» suivant les régles de la plus exacte justice, et qu'enfin elle ren-
» drait, comme le veut l'écriture sainte, à chacun selon ses œu-
» vres. et dans le vrai, son caractere ~~son caractere~~ de légalité une
» fois reconnu, elle aurait bien sûrement ce droit, et personne
» n'aurait celui de s'en plaindre. En effet, tout directeur qui
» se charge d'une entreprise à laquelle toute la masse des
» citoyens est intéressée, tout écrivain qui met son ouvrage au
» jour, tout acteur qui monte sur le théâtre, tout musicien
» qui entre à l'orchestre, en un mot tout ce qui travaille pour
» la scene, est censé travailler pour l'instruction et les plaisirs
» du public. Il prend donc ce public pour juge de son mérite
» et de ses succès, et doit par conséquent se soumettre sans
» murmures à ses décisions ~~et s'il~~ si même il les croyait mal fondées, ce
» doute, ce n'est pas lui, mais ce public même qui doit le résoudre.

Comme ~~la~~ cette derniere partie de ma note n'a qu'un rapport indirect
à l'objet que je m'y proposais, j'avoue que je ne m'y suis pas astraint
à citer les propres termes de l'auteur dont je m'appuie, pour prouver
mes assertions contre le grotesque et tous les genres de bouffonneries et de far-
ces; mais au moins ce sont partout ses idées; c'est l'esprit, c'est la quin-
tessence des observations qu'il a répandues dans plusieurs autres endroits de
son ouvrage.

Zob. wykładka okładki dolnej

117

Jouissent-ils d'une si haute considération parmi les savans et les gens de goût? pourquoi sont-ils lus et relus avec avidité par tous ceux qui possèdent à fond la langue latine, et qui sont en état de sentir et d'apprécier toutes les beautés des ouvrages écrits dans cet idiôme? C'est parce que, maîtres de leur matière, ils ont su concevoir un plan dont l'ensemble et les détails répondîssent à la noblesse, à la dignité du sujet qu'ils se proposaient de traiter; c'est parce qu'ils ont su l'exécuter avec cette supériorité de génie qui s'élève d'un vol rapide, à la hauteur des objets qu'il embrasse, et se soutient, sans effort, au point qu'il vient d'atteindre. dans ces deux poëmes chaque chose est à sa place; tout est sagement coordonné; la plus parfaite harmonie règne dans le ton de couleur, dans la dégradation des nuances et des teintes, dans la succession bien ménagée des lumieres et des ombres. toutes les images qu'ils nous présentent sont d'une vérité frappante; tous leurs tableaux nous montrent la nature dans ce qu'elle a de plus magnifique et de plus gracieux; ses horreurs même, s'ils les esquissent, s'adoucissent sous leur pinceau et ne conservent que ce qu'elles ont de majestueux et d'imposant.

Voulons nous descendre jusqu'aux détails du style? nous

Nous y trouverons partout une diction pûre, une versification harmonieuse, et cette magie d'éloquence qui rend intéressante jusqu'à la métaphysique des raisonnemens les plus abstraits. Nous adressent-ils des préceptes de morale? quelque sévères qu'ils soient, nous y souscrivons sans répugnance, par ce qu'ils les embélissent, au besoin, de ce coloris brillant qui flate l'oreille, et qui fait illusion. Ils s'adressent au cœur par l'organe des sens; ils font parler à chaque passion son langage, et disposent ainsi à force de prestiges, l'esprit le plus revêche, à recevoir des conseils que trop de sécheresse lui eût fait rejetter. — à tant de qualités, ces deux poétes ont su, chacun dans leur genre, joindre l'observation stricte des regles propres à la matiere qu'ils traitaient. L'ordre et la méthode la plus réguliere regnent dans toutes les parties de ce vaste tableau; rien d'exagéré, de redondant ou de faible: tout est ce qu'il doit être +.

Mais si on aime a retrouver dans un poéme didactique et morale, même d'un genre inférieur, tel que les Géorgiques, tant de beautés d'un ordre au dessus du commun; si l'on y exige, en outre, une observation

+ on sait que Lucrece est mort avant de pouvoir achever son poeme et de donner la dernière main aux parties qu'il avait esquissées. on peut juger d'après cela à quel degré de perfection il les aurait portées s'il eût vécu plus long-tems.

rigoureuse des principes; à combien plus forte raison n'aura-t-on pas droit d'astraindre le poéte tragique à suivre cette marche, dans le développement et la conduite de sa fable, puisque tous les savans, et dès la plus haute antiquité, sont convenus de placer la tragédie au premier rang parmi les ouvrages d'éloquence en vers!

Je dis plus; ces qualités sublimes qui forment le caractere distinctif des ouvrages de Lucrece et de Virgile, on les cherche, et on ne veut pas les chercher en vain dans leurs imitateurs. on exige des Polignac, des Rapin, des Roucher, des St. Lambert, des Delisle, qu'ils fassent revivre la noblesse, le naturel, l'élégance et la facilité des originaux qu'ils ont pris pour modeles, et l'on dispenserait de cette régle inviolable, le poéte qui ose marcher sur les traces des Eschilles, des Sophocle, des Euripide, qui ne craint pas de rivaliser un Corneille, un Crébillon, un Racine, un Voltaire, en un mot, tout ce que l'antiquité et nos tems modernes ont eu de plus grand, de plus noble et de plus sublime! une pareille indulgence porterait à l'art une atteinte mortelle, et sous prétexte d'encourager le talent, on le détruirait jusque dans son germe.

Il est donc plusque tems que nos auteurs dramatiques[a] sortent de cette erreur volontaire où les jettent si souvent, d'un coté, leur vanité personnele, de l'autre, lignorance ou la mauvaise foi de leur admirateurs. Qu'ils ne croient pas avoir réussi, parce qu'à la faveur de quelques déhors attrayans, ils sont parvenus à séduire d'emblée un auditoire, dont une bonne partie avide de nouveautés, et jugeant de tout sur l'apparence, prend l'emphase pour du sublime, et la singularité pour la perfection. De pareils éloges ne sont les garans ni du succès de la piéce, ni du mérite de l'auteur, ni de la célébrité qu'il se promet. Il faut qu'il mérite et qu'il obtienne les suffrages des gens de gout et des vrais connaisseurs. leur assentiment, s'il est unanime, peut seul mettre le sceau à la gloire des écrivains; leurs éloges n'ont rien d'illusoire ni de décevant, aussi, se croiront-ils à tous ces applaudissemens irréfléchis, à ces faveurs mercenaires que l'usage, la convenance et plus souvent encore la flatterie regardent comme un tribut que l'intérêt de l'art lui-même réclame impérieusement, et qu'ils doivent payer en son nom, au premier talent qui s'annonce.

(a) Je ne prétends pas ranger sans distinction dans cette classe tous nos tragiques, ni même ceux de nos traducteurs qui, en transportant dans notre idiôme les chef-d'œuvres dont s'honore le théâtre français, ont su conserver à leurs copies toutes les beautés des originaux. Ce conseil, si c'en est un, ne s'adresse qu'à ces faiseurs de vers qui se rangent, de leur propre autorité, parmi les poëtes, & qui prétendent même à la premiere place, qui veulent cueillir des lauriers dès les premiers pas qu'ils font dans la carriere, et qui se croient des auteurs distingués, parce qu'ils ont donné quelques mauvaises comédies, ou des opéras dont une musique bien ou mal assortie au sujet du poëme, fait tout le mérite.

2. = que le poëme soit bien rendu: = Dans l'article précédent j'ai été aux prises avec les écrivains que j'ai peut-être révoltés, dans celui-ci, je devrais m'adresser aux acteurs qui probablement me sauraient encore moins de gré de mes conseils. Cependant ils ne peuvent se dissimuler à eux mêmes, que le plus ou moins de perfection de leur jeu influe d'une manière très sensible sur le succès des pièces; surtout lorsqu'elles sont encore manuscrites, et qu'il n'en existe d'autre copie que celle qui est remise au repertoire, et qui n'est connue que de ceux qui ont le droit de la scruter. or c'est presque toujours le cas où se trouvent les drames qui se montrent sur notre théâtre. Je dis plus; en supposant même qu'ils fussent imprimés au moment où ils paraissent, ou qu'ils le soient plus tard, les suffrages qu'ils obtiennent, n'en dépendent pas moins de la représentation; car sur cent personnes qui les voient au théâtre, il n'y en a pas dix qui les aient lus, ou qui même veuillent se donner la peine de les lire après. tous les jugent sur le témoignage de leurs yeux et de leurs oreilles; on s'arrête aux déhors; personne ne va au delà des apparences; et dans l'intervalle l'illusion exerce une telle influence sur les sens, qu'excepté quelques

Connaisseurs, tout le reste décide au hazard sur cette première impression.

D'après cela, il semble que je devrais soumettre à un examen très sévère toutes les parties du jeu, non seulement des acteurs pris en masse, mais de chaque artiste en particulier. mais une pareille discussion entrainerait des personnalités que je veux éloigner autant qu'il me sera possible. Je pense comme Fontenelle, et ce serait bien le cas de dire comme lui : _Si j'avais la main pleine de vérités, je ne l'ouvrirais pas pour les en laisser sortir._ en effet Il est des personnes avec lesquelles il est imprudent et souvent dangereux de s'expliquer trop clairement. Je m'exposerais à des reproches amers, à des imputations, mal fondées sans doute, mais qui n'en seraient pas moins désagréables, et j'en conviens, je ne suis pas aussi bien cuirassé ou aussi impassible que la Société des X.X. qui pour récompense des services précieux qu'elle rend à la littérature et à la scène, ne reçoit le plus souvent que des injures très gratuites, et qui a le noble courage de les supporter, sans jamais s'abbaisser à y répondre,

en conséquence,

En conséquence, au lieu de soumettre, en pure perte, à une analyse qu'il ne soutiendrait pas, le jeu de nos acteurs tragiques; au lieu de l'observer, comme je le devrais, non seulement dans son ensemble et ses détails, mais aussi dans ses rapports avec le perfectionnement de la scène, auquel il pourrait contribuer si puissamment, je me bornerai à quelques observations générales sur les obstacles qui s'opposent à leurs progrès dans cet art, qui exige une réunion de talens et de moyens qu'on y apporte rarement. mais Parmi ces obstacles, je saurai distinguer ceux qu'ils y mettent eux mêmes, de ceux qui naissent des circonstances locales, et qui entraveront long-tems encore leur marche, quand même ils donneraient à cette étude plus de tems, plus de soins, et sur tout plus d'importance qu'ils ne lui en accordent réellement.

Afin de rendre cette différence plus sensible, prenons pour exemple le Spectacle français. Je n'ai pas besoin de rappeler ici, que pour tout ce qui tient aux représentations scéniques du haut genre, il n'est point de théâtre en Europe qu'on puisse mettre en parallele avec celui qui est connu à Paris sous le nom de <u>théâtre français</u>. Jettons un coup-d'œil sur les causes qui ont déterminé les succès extraordinaires qu'il a obtenus, et si rapidement, dans une carriere où tant d'autres ont échoué, même à la suite de tentatives aussi longues que multipliées: mais pour y

mettre plus d'ordre, rapportons les à un certain nombre de chefs principaux, dont chacun puisse offrir des applications qui se lient d'elles-mêmes à l'état ancien et moderne de notre théâtre. Ces applications, au reste, je me donnerai bien de garde de les faire moi-même; je laisserai ce soin à ceux de nos connaisseurs qui voudront bien en prendre la peine.

I. Les créateurs de la scène françoise, les Corneille, les Crébillon, les Racine, et Voltaire lui même qui a été témoin de leurs derniers triomphes, et qui s'est formé à leur école, ont enrichi son repertoire ~~du théâtre~~, de productions si sublimes et si achevées, que cet art qu'ils venoient de tirer du néant, s'est élevé, dès son premier élan, à un point de splendeur, qu'il n'a pu atteindre sur les autres théâtres de l'Europe, qu'après des années de tatonnemens, d'essais et de travaux souvent infructueux. encore même est-ce une question s'ils sont arrivés à ce dégré de perfection que le théâtre français a connu presqu'à sa naissance. Ce n'est pas seulement en faveur du tragique, que la nature et l'art ont unis leurs efforts, pour opérer ce prodige: Le comique n'a pas eu un destin moins brillant. qu'on me cite un seul théâtre qui ait eu pour fondateur un Molière; qui ait trouvé dans le même homme,

—d'un coté—

d'un coté —
— L'auteur le plus sage, le plus méthodique et le plus fécond, de l'autre l'acteur le plus vrai, le plus naturel, le plus fait pour servir de modele et de guide à ceux qui devraient suivre ses traces. Qu'on me dise dans quelle capitale on a vu paraitre sur la scène, dès les premieres années, un Tartuffe, un misantrope, un avare; dans quelle capitale de pareils chef-d'œuvres ont été exécutés par d'aussi célébres artistes; dans quelle ville enfin un Moliere a pu, sur la fin de sa course, compter parmi ses concurrens et ses ~~eu pour concurrens et pour~~ successeurs, un Régnard, un Destouches, un Marivaux, un Piron.

2. Ces auteurs, les premiers et les plus illustres écrivains que la France ait jamais eus, ~~et ceux~~ dont les noms honorent le plus les fastes de la littérature, ces auteurs eussent été comme Moliere, aussi grands acteurs qu'excellens poëtes, s'ils eussent été comme lui appelés à cette vocation. On sait que c'était aux leçons de Racine que la Champmeslé devait ces talens supérieurs qui l'ont fait régner sur la scène, dès l'instant où elle s'y est montrée. C'était Voltaire qui avait formé la Clairon, la Gaussin, la Lecouvreur, et je l'ai vu jouer lui-même sur son théâtre de Ferney, les rôles de Mahomet, d'Orosman, de Zamore &. avec une vérité d'expression, une énergie de sentiment qui le faisait presqu'aller de pair avec Lekain, le plus grand acteur qui ait jamais existé.

Ces écrivains ne se contentoient pas de former partiellement quelques sujets, qui devenaient ensuite des modeles pour les autres; à chaque piece qu'ils donnaient, ils ne croyaient pas indigne d'eux, malgré tous leurs titres à la gloire, d'assister aux repetitions, de suivre d'un oeil attentif le jeu des artistes qui devaient être leurs interprêtes sur la scéne, de leur apprendre à se pénétrer de toute l'énergie des sentimens qu'ils avaient à rendre, et de les conduire ainsi par dégrés au point de perfection qu'ils devaient atteindre dans un art qui n'a rien de vulgaire et de trivial que sous la main de ceux qui en font un metier. en outre ils joignaient ordinairement à l'envoi ou à la remise de leur piece, une espece d'avertissement exclusivement destiné aux acteurs, et dans lequel ils expliquaient dans le plus grand détail, tout ce que chacun d'eux devait faire dans le cours de la représentation. enfin ils avaient soin de mettre à la tête de chaque acte, et même des scenes qui pouvaient l'exiger, un sommaire ou programme qui déterminait de la maniere la plus précise, le genre d'ornemens qui devaient y être admis, ce qui comprenait les décorations, les costumes et tous les autres accessoires qui devaient se trouver en rapport avec le sujet du poême en général, et plus particulierement avec les circonstances historiques ou locales que l'auteur developpait dans l'acte ou la scène en question.

3. au théâtre français chaque genre est distinct; il a son mode d'exécution qui reste constamment le même, et ses acteurs particuliers qui s'y consacrent exclusivement, et ne passent

jamais à aucun autre genre, quelqu'analogie qu'il puisse avoir
avec celui qu'ils ont embraßé. Ces acteurs entrent très jeunes au
théatre; ils y restent en qualité d'élèves, pendant quatre, cinq ou
six ans plus ou moins, suivant l'espoir que donnent leurs dispo-
sitions naturelles et acquises; ils y sont formés par les meilleurs maî-
tres, et ils ont continuellement sous les yeux les plus excellens
modeles, parmi lesquels on leur désigne plustard, d'après l'étude
qu'on a faite de leurs facultés et de leur gout, celui qu'ils doi-
vent plus particulierement imiter, pour pouvoir un jour
le remplacer dignement. pendant tout cet intervalle, ils doivent
aßister à toutes les repétitions et les épreuves, et se trouver
à chaque répresentation, pour lesquelles ils ont une place
fixée. Enfin, on leur permet de se montrer sur la scène,
quand ils ont donné des preuves bien évidentes d'un talent
décidé; mais ils n'y paraissent d'abord que dans les plus petits
rôles, ne montent que succeßivement, et comme par échellons,
à de plus élevés, restent dans chacun aßez de tems pour s'y
perfectionner, et ne sont admis à jouer les personnages
dominans dans les grandes pieces, qu'à la suite de longues
épreuves et d'examens très sévèrres. Il faut pour cela
qu'ils aient acquis par une étude ~~savante~~ suivie des meilleurs
claßiques, par un travail opiniatre et un exercice continuel
ce tact sûr, cette methode lumineuse, ces combinaisons savan-
tes qui, à la longue, deviennent une espece d'habitude, et
qui donnent cette aisance, cette facilité de jeu, qu'on espére-
-rait

en vain trouver dans une routine irréfléchie. c'est en suivant cette route épineuse, dans les commencemens surtout, que les acteurs français arrivent à ce haut dégré de perfection, sans lequel il est impossible de se montrer avec avantage dans un genre, qui exclue décidemment toute espéce de médiocrité, fût-ce même celle qui sait au besoin afficher les déhors du savoir.[a]

Mais ce n'était pas encore assez que le genre tragique, (et même le haut comique) eût ses acteurs particuliers, qui ne fûssent jamais employés dans aucun autre; on avait cru devoir assigner à chacun de ces acteurs, des rôles qui leur fûssent

---

(a) J'ai peint ici le théâtre français tel qu'il était originairement, et tel que je l'ai vu encore en 1789. mais la révolution en a causé une bien funeste dans sa marche et dans ses antiques habitudes. Depuis cette époque, il est tombé dans un état d'insouciance, d'indiscipline et d'abandon, dont les efforts réunis de quelques bons acteurs qui lui restaient encore, n'ont pu parvenir à le tirer. un oubli presque total de son ancienne dignité, une espéce d'exclusion donnée volontairement aux bons principes, le mauvais choix des pieces, qu'il accepte ou rejette d'après son intérêt du moment, ou le caprice de ceux qui dominent dans sa société, le défaut de surveillance dans les épreuves et même dans les représentations, toutes ces raisons et peut-être beaucoup d'autres encore, ont attiré sur ce spectacle, une défaveur presqu'égale à la haute considération dont il jouissait autrefois. En vain Louis XVIII. a invoqué les lumieres des savans les plus distingués; leurs conseils ont été infructueux: le mal était trop invétéré, pour céder à d'aussi foibles remédes. Il fallait que le hazard amenât un accident sinistre, (l'incendie de l'Odéon) pour opérer une réforme devenue inaccessible à tout autre moyen. Dans la vue d'engager les souscripteurs à fournir plus promptement les sommes nécessaires pour sa restauration, le Roi a permis d'avance à ce théâtre, lorsqu'il rentrera en exercice, de jouer sans distinction toutes les pieces qui composent le repertoire des Français, ce qui, vu le privilege exclusif qu'ils s'étaient fait attribuer, eût été jadis un vol manifeste, un crime irrémissible. cette concurrence établira entre ces deux théâtres une rivalité qui tournera au profit de l'un et l'autre, et remplira le vœu que le public formait dépuis long-temps.

exclusivement propres, et dans lesquels ils restassent constamment, sans qu'on pût, sous aucun prétexte, les forcer d'en prendre un ~~employer dans aucun~~ autre. ainsi un Empereur, un Roi, un Chef de république, ou tel autre personnage d'un rang supérieur, n'est jamais simple général, ministre, ou confident, à plus forte raison ne descendra-t-il pas à des rôles plus communs encore. une raison semblable veut que ~~comme~~ ceux qui sont chargés de ces derniers, ne puissent s'élever à de plus éminens, à moins qu'ils n'y acquerent des talens très supérieurs à ces emplois. ces rôles, au surplus, ne se distribuaient pas au hazard. on avait soin qu'ils fûssent adaptés aux facultés physiques et morales de ceux auxquels on les confiait, à leurs dispositions ~~naturelles~~, aux gouts qui paraissaient dominer en eux, enfin à leur âge et à leur figure.(a) ajoutons que les premiers acteurs ont toujours un second désigné sous le nom de doublure, qui ne joue pas, mais qui étudie leur maniere, se forme d'après eux, et finit, au bout de quelque tems, par les remplacer dans les pièces de moindre appareil, et par la suite même dans les plus importantes, en cas d'absence ou de maladie. (quelques uns de ces rôles qui offrent plus de difficultés, comme ceux à manteaux et les amants, ont deux acteurs distincts, qu'on appele premiers et seconds.)

J'ajouterai encore une observation qui n'est pas d'une si légère importance; c'est que pour une société d'xx. qui parait si incommode ici, bien qu'elle n'écrive que de loin à loin, et avec beaucoup plus de modération qu'elle ne le devrait, Paris en compte dix, vingt et plus, qui ne laissent pas échapper une seule représentation, sans soumettre à l'analyse la plus sévère, et la marche de la pièce, et la

(a) ces deux derniers articles, j'en conviens, comportent nécessairement des exceptions qui, à la longue, deviendrent très sensibles. un acteur qui joue le même rôle pendant vingt ans et plus, vieillit dans l'intervalle, et perd chaque jour quelques uns des agrémens de sa figure. mais il tache de réparer ces pertes par les nouvelles ressources que lui fournit son talent qui, chaque jour aussi acquiert un plus haut dégré de perfection. l'art et l'intelligence infinies qu'il met dans son jeu font disparaître en partie ces deux inconvéniens.

jeu des acteurs, et qui ne font grace ni aux écrivains ni aux artis-
tes qui les font valoir, de la moindre faute, de la plus légère né-
gligence, surtout pour ce qui a trait aux bienséances théatrales.
Cette sévérité, au reste, n'est pas particuliere aux critiques
français; c'est la même chose dans toutes les grandes capitales, où
le théatre est parvenu à un certain dégré de perfection. Il est
permis à tout savant, à tout littérateur reconnu pour tel, d'é-
mettre son opinion sur les auteurs et les acteurs, et ~~pourvu~~ dès qu'elle
est conforme aux principes, et bien fondée en raisons, elle ~~devient~~ obtient
l'assentiment public, et devient
-bientôt l'opinion générale. Lisez les Journaux anglais et alle-
mands, vous y trouverez comme dans ceux de Paris, des critiques
raisonnées de tout ce qui se montre sur la scène, et nulle part
vous ne rencontrerez les réponses de ceux qui sont l'objet de
ces analyses. Les acteurs surtout savent que la seule réplique
qui leur convienne, et qui leur soit permise, c'est de se corriger.
Je suppose toutefois que la censure ne contienne aucunes
personnalités calomnieuses, ou même simplement offen-
santes; car dans ce cas l'auteur est responsable, non seule-
ment devant le public, mais même devant les tribunaux
où il peut-être cité, et qui ~~l'astreindra~~ l'obligeront à une réparation
exemplaire. Nulle part cependant ces analyses critiques
ne sont ni aussi généralement répandues, ni aussi séveres
qu'à Paris, et c'est sans doute, une des raisons qui ont por-
té si rapidement le théatre français à ce haut dégré
de perfection, qui lui assurait jadis une prééminence
marquée sur tous les autres spectacles.

Ici, au contraire, nous avons toujours été dans une position
diamétralement opposée à celle où s'est trouvé ce théatre, ~~français~~ à ses

époques les plus brillantes, et dans laquelle il s'est maintenu jusqu'au moment où il a commencé à se dégrader. pendant plus de trente années consécutives le théâtre de Varsovie a été successivement exposé à une foule de révolutions, de changemens et de métamorphoses, qui ne lui permettaient ni de se perfectionner, ni même de se consolider. Les entreprises et les sociétés qui se remplaçaient continuellement les unes les autres, tenaient le moins d'acteurs qu'elles pouvaient, et les payaient très mesquinement, pour diminuer d'autant leurs dépenses: il n'y avait que le cas de mort ou de défection d'un artiste qui pût les déterminer à lui donner un successeur; encore même attendait-on jusqu'au dernier moment. alors, on prenait au hazard le premier qui se présentait. pourvu qu'il eût une figure à peu près passable, de la taille, un peu de mémoire, et une certaine hardiesse dans sa presentation, on l'admettait, on le formait tant bien que mal pendant quelques jours, et puis on le lançait sur la scène, à ses risques et périls, dans les rôles qu'il choisissait lui-même ou qu'on lui assignait, non d'après ses moyens, mais suivant le besoin du moment.

Il n'y a pas ~~pas~~ plus de six ou sept ans que nous avons une école drammatique, et il y en a à peine deux qu'elle est organisée d'après un plan qu'on peut appeler systématique. mais les revenus qu'on lui a assignés, et dont une partie est absorbée par les dépenses du théâtre, sont bien loin d'être suffisans, pour qu'on puisse y réunir tous les moyens de perfectionnement qui pourraient ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ la mettre à même de remplir pleinement sa destination. J'ignore la marche qu'on y suit dans les leçons; mais je dirai avec Novère: „ que la plus excellente école
„ est celle où d'habiles instituteurs retiennent le plus long tems
„ leurs élèves à l'étude des principes qui sont le fondement de l'art,
„ et les obligent à une observation stricte des regles, qu'ils perdent
„ si promptement de vue dès qu'ils ont fait quelques progrès. Du reste

Sans vouloir m'ériger en juge des talens de ces instituteurs, j'oserai croire qu'eux-mêmes n'ont pas l'ambitieuse vanité de se mettre au niveau de ceux qu'employait jadis le théâtre français.

au surplus, en supposant même qu'ils fussent bien versés dans toutes les parties des sciences qu'ils sont chargés de développer à leurs élèves, je dirai encore que pour former de grands artistes en ce genre, ce n'est pas assez d'avoir de bons instituteurs, mais qu'il faut encore leur donner d'excellens modèles qui leur servent de guides et d'exemples. leur jeu serait une leçon vivante qui leur offrirait infiniment plus d'avantages, qu'ils ne pourront jamais en tirer des leçons inanimées de leurs maîtres. mais nous ne pouvons avoir ici ni Lekain, ni Molé, ni brizard, ni Talma. nous n'aurons pas davantage de Champmelé, de Dumenil, de Clairon, de Lecouvreur, de Duchesnois. Le seul moyen qui nous resterait donc, ce serait de faire voyager nos acteurs, ceux au moins qu'on destine aux grands rôles dans le tragique et même dans le comique du haut genre. Il faudrait qu'ils pussent voir les théâtres les plus renommés de l'Europe, observer leur organisation, étudier les principes qu'ils se sont créés, se lier avec les acteurs qui y tiennent le premier rang, étudier leur faire, se pénétrer, en quelque sorte, de leur esprit, se familiariser avec leur méthode, sans, du reste, l'imiter trop servilement, tâcher enfin de s'approprier tout ce qu'ils pourraient des talens de ces artistes si justement célèbres, afin que de retour dans leur patrie, ils pussent faire refluer sur les acteurs qu'ils y auraient laissés, une partie des connaissances qu'ils auraient acquises dans leur voyage. a quelle hauteur alors ne s'élèverait pas notre théâtre, puisqu'il a fait de si grands progrès dans le cours de quelques années, en dépit de l'insuffisance des moyens auxquels il est borné!

Mais un obstacle insurmontable s'oppose à l'exécution de ce projet. la modicité des fonds qui rentrent dans la caisse du théâtre, et qui suffisent à peine aux dépenses les plus urgentes, ne permet pas d'en détacher la moindre somme, ni par conséquent de subvenir aux frais considérables qu'entraîneraient de pareilles entreprises. D'un autre coté, le peu de fortune des acteurs, qui, pour la plupart au moins, n'ont d'autre revenu que les appointemens qu'ils reçoivent, et la nécessité où ils sont de vivre du fruit de leur travail, les obligent de rester auprès du théâtre qui les fait subsister. au surplus, comme ni l'entreprise, ni même le public qui est très indulgent, n'exige d'eux une perfection qu'il leur est impossible d'atteindre, ils suffisent à peu près pour les emplois qu'ils occupent. d'après cela, il faut, en attendant mieux, nous contenter de ce que nous avons, et ne pas ambitionner ce que nous ne pouvons avoir. —

Nous venons de signaler les obstacles qui ont retardé jusqu'ici l'essor que le genre tragique semblait devoir prendre sur notre théâtre, et qui ne lui ont pas permis de s'élever à ce degré de perfection qu'il pouvait atteindre chez nous comme chez les Français, non seulement quant à la représentation des pièces, mais aussi quant à la composition qui décide de leur mérite intrinsèque et réel: voyons maintenant ceux qui ont empêché de leur donner, pour le premier de ces deux objets, (la représentation) cette pompe, cette magnificence qui influent si sensiblement sur les succès qu'elles peuvent se promettre. ce sera l'objet des deux articles suivans. — des quatre conditions que j'ai indiquées plus haut, la troisième veut: - - - - - - - -

3. = que la bâtisse et la disposition du théâtre favorisent les développemens qu'il convient de donner à ce genre, qu'on peut appeler, d'après les anciens Romains, l'honneur et l'ornement de la scène. (decus et honos scenicus:) Je ne demande pas pour Varsovie une salle d'une aussi vaste dimension que celle de Milan, où le quart de la population qui existe maintenant ici pourrait se placer à l'aise. que deviendrait notre auditoire quelquefois si peu nombreux, dans un édifice aussi immense? mais au moins faudrait-il que la scène offrît un emplacement assez considérable, pour qu'on pût y rassembler, avec ordre et sans confusion, tous les objets qui doivent s'y trouver réunis, soit à la levée de la toile, soit dans le cours de la pièce, et qui ont pour objet d'ajouter à la dignité naturelle plus de pompe et de magnificence. qu'on lira dans le chapitre six, (article: interet secondaire)

ce que je dis de l'effet inconcevable que produisent dans Iphigénie en Aulide, Sémiramis, Rodogune, Adjée &c ces magnifiques accessoires qu'y amenent si naturellement le choix du lieu où se passe l'action, du jour où elle s'accomplit, et des cérémonies qui l'accompagnent, accessoires qui précédent l'ouverture du Spectacle, et qui seuls forment un Spectacle eux-mêmes. si l'on veut donner ici ces pieces, le défaut d'espace forcera ou de rejetter une grande partie de ces objets, qui contribuent si efficacement à la dignité de la représentation, ou de les entasser en quelque sorte, de les rassembler en masse, et d'en former des groupes resserrés, sans graces, sans élégance, et d'ailleurs d'une mesquinerie qui ne peut se prêter à l'illusion qu'ils doivent produire; ce qui ne peut que nuire au développement des sensations qui devraient en être le résultat. et combien d'autres tragédies se trouvent dans ce cas, et ne pourront opérer aux yeux des spectateurs, l'effet qu'elles produiraient, si elles se montraient pour la sauvegarde de cette magie enchanteresse, qui captive tous les sens, enivre l'ame de tout le délire de l'enthousiasme, ~~pour~~ séduit l'imagination, subjugue

l'esprit, et maîtrise le cœur. l'illusion! l'illusion! c'est le premier ressort du spectacle, pour le drame tragique; et on peut lui appliquer dans un autre sens, ce que Lord North disait aux Directeurs de la banque de Londres, pendant la guerre d'Amérique: oui, mm. de l'argent, et puis de l'argent; et encore de l'argent.

4. = que les décorations, les costumes, et en général, tout ce qui sert à l'embélissement de la scène, soit d'une richesse, d'une magnificence qui répondent à la dignité de la pièce, et qui lui prêtent encore plus de pompe et de splendeur. Tous ces objets, j'en conviens, se trouvent chez nous comme partout ailleurs, mais y réunissent ils tous les caractères que je viens d'esquisser? ont-ils tout ce qu'il faut pour se prêter à la magie décevante de l'illusion? peuvent-ils donner à ses prestiges cet air de vérité qui en impose, et qu'on préfère souvent à la réalité elle-même? non, sans doute; le moindre théâtre d'Italie est plus riche que le nôtre en machines, en décorations, en costumes, en ornemens de tous les genres, et ces divers objets y sont infiniment supérieurs et pour la richesse et pour l'élégance, à tout ce que nous avons de plus recherché dans chacun de ces genres.

Je sais bien que le mince produit des représentations ne permet pas de faire toutes les dépenses qu'exigent ces divers embélissemens. Je dois même ajouter à l'honneur de la direction, qu'elle ne néglige aucuns des moyens qui sont en son pouvoir; et que si elle n'en tire pas toujours tout le parti qu'ils pourraient produire à la rigueur, elle tâche au moins de suppléer, autant qu'il est possible, à ce qui lui manque sur ce point. – depuis quelque tems, – de nouveaux artistes travaillent sous ses yeux à réformer, à corriger ce que nos vieux ustenciles ont de deffectueux ou de suranné. mais tant qu'elle n'aura pas d'autres ressources, tous ses efforts seront vains ou à peu près; ils n'atteindront pas le but qu'elle semble se proposer; et la tragédie ne pourra jamais étaler sur notre théâtre, cette pompe, cette magnificence qui doivent prêter un nouvel éclat à ses beautés intrinsèques et réeles. en effet, c'est de tous les genres de Spectacle, celui qui exige le plus de ces ornemens extérieurs qui constituent ce que j'ai appelé plus haut _intérêt secondaire_, et qui seuls peuvent opérer sur nos sens cette impression vive et rapide, de laquelle dépend en grande partie

son effet. Mais où trouver ici des artistes qui possèdent à un dégré éminent, cette profondeur de génie, cette richesse d'imagination, cette noblesse de conceptions et d'idées, sans lesquelles on rampe toujours aux derniers rangs; des artistes qui joignent à ces heureuses qualités, cette finesse d'apperçu, cette espèce d'instinct, ce tact que donne la nature, que l'habitude du travail perfectionne, mais que le goût seul peut ~~perfect~~ diriger. En supposant même que, par impossible, il se rencontrât ici des artistes qui remplissent toutes ces données, verraient-ils éclore, à leur gré, de ces circonstances si rares chez nous, qui pûssent les mettre à même de développer toutes les ressources d'un talent supérieur? – pourraient-ils – exécuter avec tout le succès qu'ils devraient s'en promettre, ces grandes et sublimes créations que leur inspirerait le génie?.... Je crains d'aborder ces questions, et plus encore d'y répondre.

Ce qu'il y a de plus évident, c'est qu'on ne peut espérer de réformes vraiment décisives dans aucun de ces objets, qu'autant que le souverain, protecteur-né des sciences, et juste appréciateur des talens de tous les genres, voudra bien prendre sur lui les dépenses que

nécessiteraient les améliorations que réclame notre théâtre; améliorations qui l'éleveraient rapidement, et presque sans efforts, au niveau de ce que les premieres capitales de l'Europe ont de plus parfait en ce genre. Si le projet de construction d'un nouveau théâtre s'exécute, il est probable qu'on y réunira tous les avantages que désirent depuis long tems les amateurs et les gens du gout. on doit présumer, à plus forte raison, qu'il n'aura aucuns des inconvéniens que l'ignorance et le défaut de tact ont rassemblés, comme à dessein, dans l'édifice informe qui existe aujourd'hui. Dans ce cas, nous pouvons espérer que les décorations, les costumes et en général tous les accessoires seront à l'avenant de la splendeur du nouveau temple, que la munificence impériale érigera à Melpomene et à Thalie.

Quant aux acteurs, si la direction obtient des fonds plus considérables, sans doute elle ne se contentera pas d'en augmenter le nombre, elle saura encore mettre plus de choix dans ceux qu'elle admettra, les soumettre à des épreuves un peu plus séverres, et les former de maniere, qu'ils répondent pleinement à l'attente du public, et surtout aux vues éclairées du Monarque qui aura daigné ajouter ce bienfait nouveau, à ceux dont il comble tous les jours la nation.

Des drames tragiques qui ont paru sur notre théâtre depuis une vingtaine d'années.

En dépit des obstacles que j'ai signalés dans l'article précédent, et qui semblaient devoir fermer l'accès de la scène tragique à la plupart de nos poëtes, nous en avons vu cependant, et surtout dans ces dernières années, un assez grand nombre lutter avec plus ou moins de succès, contre cette foule de difficultés qui s'amoncelaient sous leurs pas, et qui devaient naturellement entraver leur marche. La plupart même abordaient hardiment ce genre le plus difficile de tous, non seulement pour l'exécution en grand, mais aussi par une suite de la multiplicité des détails qu'il comporte, et de la précision rigoureuse qu'ils exigent. Ils comptaient pour rien surtout les difficultés inséparables de la versification, qui doit être infiniment plus soignée que dans tel autre ouvrage que ce soit, et débutant par où les autres finissent, ils s'élançaient avec toute la sécurité que donne à peine la plus longue expérience, dans cette carrière glorieuse, il est vrai, mais plus dangereuse encore qu'elle n'est honorable, et d'ailleurs si féconde en écueils, qu'elle est bien plus souvent renommée par la chûte de ces téméraires

Jeunes qui s'y fourvoient, que par les succès de ceux qui la parcourent heureusement.

Vanda. Les plus anciennes tragédies que je connaisse, celles qui ont suivi de plus près l'ouverture de notre théâtre, sont une Vanda et un Comte de Teneryn. Je doute qu'elles aient jamais paru sur la scène, tout le talent d'un Lekain, d'un Garryck ou d'un Kéan n'auraient pu leur faire obtenir les succès que, sans doute, les auteurs s'en étaient promis. Mais aumoins elles ont été imprimées; je les ai rencontrées, par hazard, en 1810. dans la bibliothèque de Pulawy, et je puis assurer que l'édition était beaucoup plus soignée que ne le comportait l'ouvrage, et qu'on ne devait l'attendre du tems où elles ont paru. c'est tout ce que j'en puis dire, car j'avoue, dussai-je passer pour un homme sans lumieres et sans gout, que j'ai à peine eu le courage de lire, et même à batons rompus, les trois premiers actes, et de jetter un coup-d'œil sur la derniere scene, où j'ai cherché en vain un dénouement qui méritât ce nom.

le Cte de Teneryn.

+ f. 5 II / 30 r. (Lubrecki)

Il a paru plus tard, et à quelque tems l'une de l'autre, deux nouvelles Vanda. L'une d'un M. Werner qui, en dépit de son nom teutonique, a écrit en Polonais; l'autre de Mlle Lubienska. la premiere est beaucoup plus méthodique, plus conforme aux principes de l'art, plus rapprochée, quant à la conduite de la piece, de ce qu'on peut appeler reellement genre tragique. mais, d'un autre coté, la foiblesse des situations, le défaut de mouvement, le peu de liaison entre les scenes qui se suivent, mais ne découlent point les unes des autres, enfin la secheresse monotone des descriptions, des tableaux, de tout ce qui devait faire image, produire quelqu'effet théatrale, et faire naitre l'illusion; tous ces defauts réunis, que la régularité des formes extérieures ne pouvait faire oublier, étaient un titre d'exclusion qui devait lui fermer tout accès sur la scène. aussi, je ne me rappele pas l'y avoir

jamais vu paraître. La seconde ~~avait moins~~ ne porte pas le sceau de cette régularité classique, qui forme un des caractères distinctifs de la tragédie, mais on y rencontre à chaque scène des ~~ces~~ traits de cette sensibilité douce et attachante, dont la nature elle-même a semé le germe dans le cœur des femmes, de cette amabilité irrésistible, dont les élans s'échappent de leur ame, sans efforts, et comme à leur insçu, tandisque tout notre art se borne à les contrefaire, et souvent même assez maladroitement. cette qualité seule devait faire trouver grace à l'ouvrage de Mde Lubienska. on a passé par dessus quelques défauts de construction qui la déparent; on a perdu de vue l'inobservation de certaines régles qui étaient de rigueur, on a consulté son cœur, on a pris pour guide le sentiment, et le public qui ne se trompe presque jamais, quand il décide franchement d'après les impressions qu'il reçoit, le public a jugé la tragédie de Mde Lubienska sur l'intérêt qu'elle lui faisait éprouver, et il l'a mieux jugée peut-être que ne l'eût fait un érudit, en la soumettant à l'épreuve d'une analyse raisonnée. aussi a t'elle paru au théâtre avec quelqu'avantage, elle est restée au repertoire, se montre encore par intervalles, et obtient, à chaque fois, les suffrages, sinon des vrais connaisseurs, au moins des gens de gout et des amateurs de la scène.

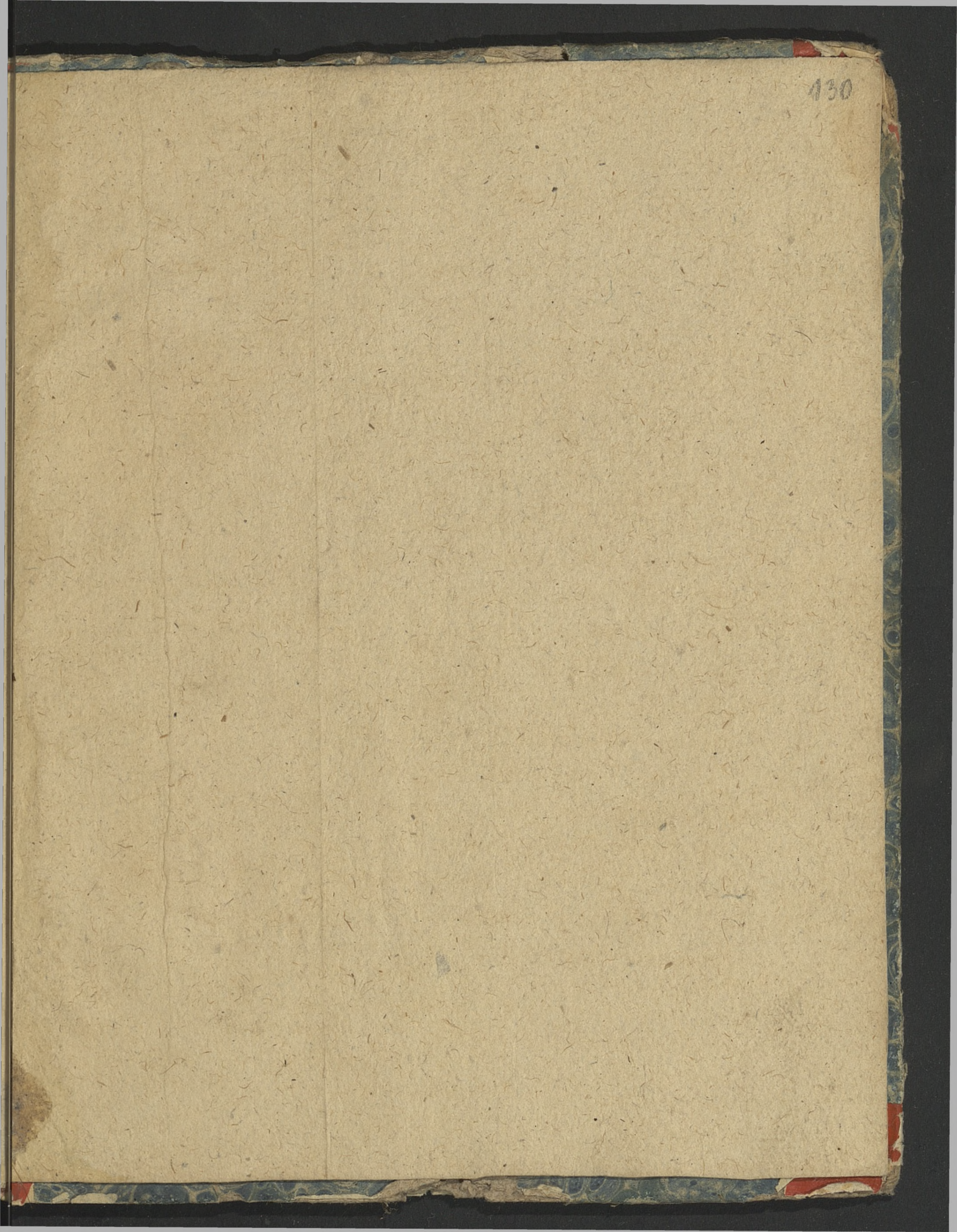
Au surplus, cette maniere de juger n'est point une régle que l'on puisse suivre dans tous les cas: l'art en souffrirait à coup-

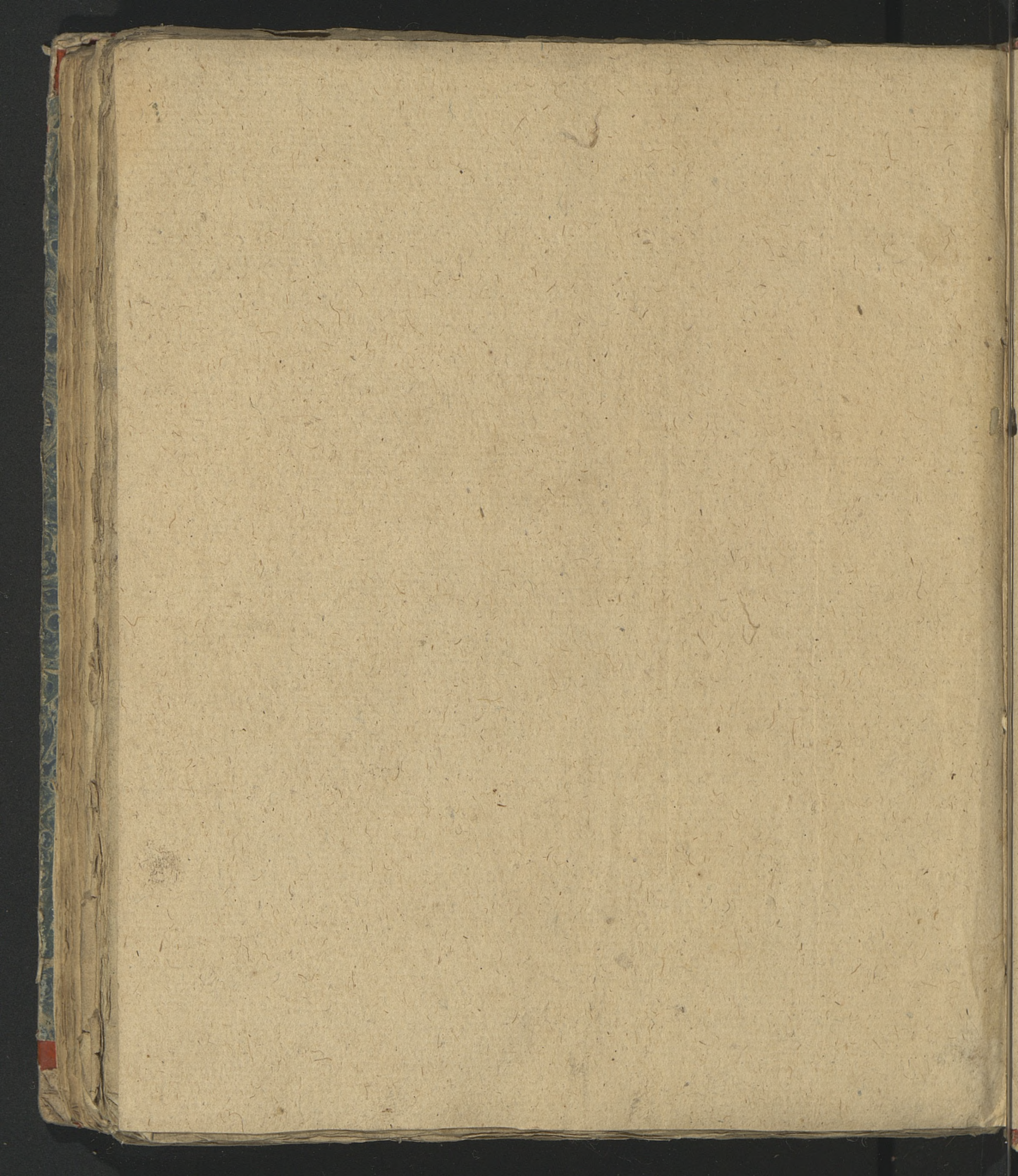
sûr. cette indulgence que l'urbanité réclame parfois en faveur des productions échappées à la plume d'une femme aimable, surtout dans un pays et dans un tems où elles sont rares, on ne peut pas l'avoir pour les ouvrages d'un homme, parce que l'intérêt de la science et du théâtre exige d'eux une observation stricte des principes et des régles qu'on ne peut violer sans nuire à l'un et l'autre.

Sigismond. Peu de tems après la première Vanda parut un Sigismond, ébauche non moins imparfaite, et qui n'était pas plus susceptible de représentation que celle qui l'avait précédée. Le seul mérite de l'un et l'autre était de présenter des sujets nationaux, de rappeler des noms, le dernier surtout, qui avaient été chers à la Pologne, mérite bien foible pour un drame, quand le héros n'y ~~conserve pas la moindre~~ laisse entrevoir aucune trace de l'illustration dont il a joui réellement pendant son régne, et qu'il conserve dans la mémoire des hommes.

Comme la tragicomanie commençait à devenir une espece de maladie contagieuse, cette piéce fut ~~suivie~~ bientôt suivie de quelques autres aussi mauvaises; ~~et~~ mais qui, avec autant de prétentions peut-être, ne se montrerent pourtant pas avec la même assurance, et qui aussi furent à peine connues dans le tems. Je n'en dirai rien

parce qu'il


130



Dołączony tu sextern
jest widocznie cząstką
pierwszej redakcyi, bru=
lionu; ustęp o tragedyach
polskich w ostatniem
dwudziestoleciu (f. 11)
jest obszerniej w tomie
drugim fol. 30r

